26e Année N° 2 15 Janvier 1919

GENERAL LIB.
FEB 18 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Réflexions pendant la Guerre.* — II.	225
Jean de Granvilliers	*Le Prix de l'Homme* (1re partie)	234
Angelo Patti	*Vers l'École de demain*	282
François de Curel	*La Comédie du Génie* (Acte III)	302
Jean Fiolle	*Chirurgie et Culture générale*	329
M. Hollebecque	*La Grande Chose*	347
Pierre Benoit	*L'Atlantide* (fin)	371
Émile Haumant	*La Crise du Patriotisme russe*	405
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	420
Jean Bourdon	*Qui paiera les Frais de la Guerre?*	438

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

KŒNIGSMARCK,
par Pierre Benoit.

Il n'est rien de plus rare qu'une véritable nature de romancier, que le tour d'imagination qui permet au conteur de créer des personnages et d'inventer des aventures en alliant la vraisemblance à l'attrait romanesque. C'est à quoi précisément excelle M. Pierre Benoit dans son *Kœnigsmarck*. Une culture intellectuelle très poussée lui permet d'adjoindre à ce don précieux l'attrait d'une érudition variée qui fait miroiter devant les lecteurs un prisme à mille facettes dont le jeu amuse et éblouit. Cela compose un talent curieux et neuf que le critique a reconnu. *Kœnigsmarck* plaira à tous ceux qu'enchante actuellement *l'Atlantide*, du même auteur.

LA BATAILLE DE LA MARNE,
par le Général F. Canonge.

Le récit du général Canonge, spécialiste autorisé, est probablement l'étude stratégique et tactique la plus complète qui ait été publiée sur la Marne. La première partie expose successivement l'action de nos armées depuis l'ordre général d'engagement jusqu'à la poursuite. La seconde contient des « impressions » et réflexions sur le haut commandement et les divers facteurs du succès. On ne peut affirmer que les opinions de l'auteur sur tel ou tel chef par exemple seront ratifiées par l'histoire — car les jugements de celle-ci ne sont définitifs qu'après de longues années — mais on appréciera son souci d'impartialité et d'exactitude ; on souscrira également à sa conclusion sur le caractère à certains égards décisifs de la grande victoire.

LES ORIGINES SECRÈTES DE LA GUERRE,
par Marc Saunier.

Depuis une haute antiquité, des sociétés secrètes se transmettent l'idée mystique d'une Alliance des peuples fondée sur la fraternité humaine ; leurs symboles se retrouvent aux époques les plus diverses. M. Saunier esquisse l'histoire de leurs efforts à travers les âges et de leurs luttes contre les forces mauvaises qui inspirent la haine et dont l'Allemagne est la plus récente incarnation. A cette curieuse interprétation de l'histoire humaine on peut préférer souvent des explications plus positives, mais on saura gré à l'auteur d'avoir clairement exposé des idées que leur ésotérisme enveloppe souvent d'une mystérieuse pénombre. Notons aussi que l'idéal de la « tradition initiatique » s'accorde avec la notion moderne de la Société des Nations.

LA DÉTRESSE ALLEMANDE,
par G.-A. Schreiner.
Préface d'Ernest Lavisse.

La *Revue de Paris* a publié deux des chapitres les plus significatifs de ce livre : l'ensemble a la même valeur que les extraits connus de nos lecteurs. Observation approfondie des réalités économiques et des hommes de toutes classes, généralisations appuyées sur des faits nombreux, vus et interprétés par l'auteur lui-même, jugements à la fois prudents et assurés, toutes ces qualités confèrent à l'ouvrage un intérêt exceptionnel. Aucun journaliste n'a eu les mêmes facilités que M. Schreiner pour examiner l'Allemagne et l'Autriche ; aucun écrivain ne pouvait mieux comprendre et faire comprendre leur affaiblissement progressif sous la pression croissante de la disette alimentaire. L'effrondement de nos ennemis, qui résulte en grande partie de cette situation, vient de confirmer avec éclat l'exactitude de cette pénétrante étude qui restera comme un document de premier ordre sur les empires centraux pendant la guerre. Ajoutons que sa traduction est d'une langue ferme et précise qui vaut un texte original.

VERS LUI,
par Jehanne d'Orliac.

Il y a beaucoup de délicatesse et de charme dans le roman que nous présente madame Jehanne d'Orliac. C'est l'histoire d'une âme de jeune fille, aux prises avec les difficultés de la vie, et qui, peu à peu, s'achemine vers l'amour, à travers mille épreuves et mille déceptions. On y trouve aussi de nobles leçons d'énergie et une conception fort élevée de l'idéal amoureux.

TRAITÉ DE LOGIQUE,
par E. Goblot.

La théorie du raisonnement a été renouvelée en cours de ces dernières années par des travaux dont l'enseignement doit bénéficier : l'étude de la démonstration par exemple, ne saurait passer sous silence le *raisonnement par résonance* de Poincaré. M. Goblot a profondément réfléchi sur les problèmes : parti de l'examen du syllogisme, il est arrivé à édifier une nouvelle théorie de la déduction qui en fait apparaître la nature essentiellement constructive. Son important traité embrasse l'ensemble de la logique ; il apporte de solides et originales solutions aux problèmes classiques du jugement, du concept, du raisonnement, de la finalité dans la science. L'ouvrage rend un réel service aux lecteurs curieux des questions de méthode ; en un temps où le sens du vrai s'obscurcit souvent, il est bon de méditer sur les conditions dont dépend la rectitude des opérations de la pensée réfléchie.

RÉFLEXIONS PENDANT LA GUERRE[1]

II

Les hommes se sont entre-tués pendant les siècles innombrés des temps préhistoriques et les soixante siècles d'histoire que racontent des monuments et des écrivains.

Les mobiles de la guerre sont demeurés les mêmes à travers les âges. Ils agissent tantôt séparément, tantôt — et le plus souvent — tous à la fois en proportions variées [2].

***

La guerre est aimée pour le plaisir qu'elle donne.

Les monuments d'Égypte et d'Assyrie expriment la joie du massacre. Sur un bas-relief assyrien, un roi crève, avec la pointe de sa lance, les yeux d'un prisonnier agenouillé devant lui. D'autres, debout, attendent le même sort ; leurs lèvres sont traversées par un anneau où passe une corde dont le roi tient le bout en sa main gauche ; tout à l'heure, il tirera pour les faire s'agenouiller à leur tour. Le monarque est coiffé d'une tiare et vêtu d'une robe sacerdotale ; par le geste très calme de sa lance, il semble accomplir un rite religieux. — Chez nos ancêtres gaulois, aux jours de fête, l'hy-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1918.

2. Voir les deux articles de lord Bryce, dans la *Revue de Paris* du 1er et du 15 janvier 1918.

dromel était bu dans le crâne de l'ennemi vaincu. — La liste d'autres exemples que l'on pourrait donner serait longue indéfiniment.

Dans les combats de la présente guerre « fraîche et joyeuse », le vieil instinct s'est réveillé en nombre d'âmes.

Six mois après que la guerre avait commencé, je vis entrer dans mon cabinet un ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie. Je ne le reconnus pas d'abord ; il avait la tenue, l'aspect, tout d'un vieux soldat : « Mais, lui dis-je en souriant, vous avez l'air d'un soudard. » Il me répondit : « J'avais en moi un soudard ; je ne connaissais pas ce gaillard-là ; je le regarde faire, il m'amuse énormément. » Ce gaillard-là venait de très loin.

*
* *

La guerre est aimée pour les profits qu'on en tire.

Un de ces profits est le pillage. En sa simplicité primitive, ce fut une rafle de troupeaux et de tout objet ayant quelque valeur, et l'enlèvement d'hommes et de femmes pour les réduire en servage. — De nos jours, il a été organisé par les Allemands avec l'habituelle perfection de leur méthode, et les règlements de travail imposés par leurs autorités militaires aux habitants des régions envahies sont des règlements pour esclaves.

Les profits de la guerre se sont énormément élargis : en 1871, l'Allemagne prélève sur la France une contribution de cinq milliards et lui prend l'Alsace-Lorraine. Victorieuse aujourd'hui, elle eût fait les choses plus grandement ; nous étions dûment avertis que tel et tel territoire à la convenance de nos ennemis nous serait ravi ; et ce qu'eût été, après sa victoire, l'exploitation économique de notre pays, nous le savons par les traités que l'Allemagne imposa récemment à la Russie et à la Roumanie. Même nous devions nous attendre à pire ; un diplomate allemand, pour consoler les Roumains de leur asservissement, a dit : « Si vous saviez les conditions qui seront imposées par nous aux Puissances occidentales vous ne vous plaindriez pas. » — Un traité de commerce, comme ceux qui viennent d'être nommés, c'est encore le

pillage, mais revêtu de formes solennelles comme il convient à des temps civilisés.

***

La guerre satisfait l'appétit de domination naturel aux rois et aux peuples.

Elle est l'instrument, le moyen de l'impérialisme, comme nous disons aujourd'hui. Les guerres à fins d'impérialisme, depuis le temps de Xerxès et d'Alexandre, jusqu'à celui de Guillaume II, encombrent l'histoire.

***

La guerre satisfait l'appétit de gloire.

Aucune action humaine n'a été payée d'autant de gloire que la guerre : monuments de l'antiquité orientale, colonnes triomphales, arcs de triomphe, louanges des poètes en tous les temps, admiration des peuples. Aucun nom d'homme n'est aussi célèbre que les noms d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Napoléon.

***

La religion fut longtemps un mobile de guerre.

L'Islam mettait le paradis à l'ombre des épées; les Arabes galopèrent à la conquête du monde. Pour reprendre aux Infidèles le tombeau du Christ, la Chrétienté fit la Croisade.

Aux temps classiques de la Grèce et de Rome, la guerre était un acte religieux.

Une cité en effet était une association religieuse, qui avait ses dieux particuliers. Quand deux cités se faisaient la guerre, écrit Fustel de Coulanges dans *la Cité Antique*, « ce n'étaient pas seulement les hommes qui combattaient; les dieux aussi prenaient part à la lutte... Il faut se représenter deux petites armées en présence; chacune a au milieu d'elle ses statues, son autel, ses enseignes qui étaient des emblèmes sacrés... Chaque armée prononce contre l'armée ennemie une imprécation dans le genre de celle dont Macrobe nous a conservé la formule : « O dieux, répandez la terreur, l'effroi, le mal armi nos ennemis. Que ces hommes et quiconque habite

leurs champs et leur ville soient par vous privés de la lumière du soleil. Que cette ville, et leurs champs et leurs têtes et leurs personnes vous soient dévoués. »

Dans la guerre d'aujourd'hui, les armées portent encore un emblème sacré, le drapeau. Le salut au drapeau est une prière, une adoration.

Quelques années avant la guerre, pendant les grandes manœuvres, un régiment d'infanterie cantonna dans mon bourg natal. Le matin du départ, j'allai me placer sur le trottoir, devant la maison où étaient logés le colonel et le drapeau. En face, la compagnie du drapeau attendait. Les tambours battirent et les trompettes sonnèrent; il se fit un grand silence comme au moment de l'élévation. Je tournai la tête vers la porte cochère par où le drapeau allait sortir. Pendant quelques secondes, il me parut marcher seul, parce que je ne voyais pas encore l'officier qui le portait incliné. Mon émotion fut extrêmement vive — presque jusqu'au frisson —, certainement religieuse; à ce moment-là, en pleine ferveur, je communiai avec les lointains ancêtres.

Nombre de soldats d'aujourd'hui portent des scapulaires et des médailles; la Vierge ou les saints représentent les dieux d'autrefois. Il fut désiré que le Sacré Cœur décorât le drapeau tricolore, et beaucoup crurent d'une ferme foi que, portant cette marque sainte, le drapeau serait invincible.

Les chrétiens des deux camps adverses invoquent un Dieu unique. Un des attributs de ce Dieu est d'être « le Dieu des armées ». Des deux côtés, il est supplié par prières publiques de donner la victoire, et le vainqueur le remercie et le « loue » par le *Te Deum*. Mais les croyants d'Allemagne réclament pour eux seuls le Dieu unique. Ils affirment qu'il combat avec eux : *Gott mit uns* brille sur le casque des soldats; au bonnet des hussards de la mort, la devise sacrée est écrite au-dessous de la tête de mort. Des théologiens allemands rappellent que Dieu, dans l'Écriture sainte, ne dédaigne pas de s'appeler le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il est donc le Dieu d'un peuple, autrefois d'Israël, aujourd'hui du peuple allemand, car ce peuple est « élu », comme jadis le fut Israël. Dieu demeure, comme aux jours de l'Alliance, grand et terrible; il est le Seigneur qui a dit à mon Seigneur : « Assieds-

toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait avec les têtes de tes ennemis un escabeau pour tes pieds; » il « cassera la tête de beaucoup ». Sur ce thème du Dieu allemand, des ministres protestants ont tenu des propos sinistres. Les catholiques ne sont pas embarrassés par le fait que leur empereur est de confession protestante; un de leurs théologiens a écrit : « Nous convenons avec une indicible reconnaissance que Guillaume II est pour nous un guide sûr... C'est bien la Providence qui nous a donné notre empereur. Il a été un interprète sûr, un messager fidèle, un miroir aimable de la volonté du maître Céleste... C'est pourquoi nous ne nous laissons ravir par personne l'enthousiasme et le respect que nous inspire notre empereur élu par Dieu. »

Or, le peuple élu ressemble par des traits essentiels à la cité classique ; il ne reconnaît à l'étranger aucun droit d'aucune sorte ; contre l'étranger, il s'attribue tous les droits. Cléomène, roi de Sparte, disait que tout le mal qu'on pouvait faire aux ennemis était juste aux yeux des dieux et des hommes. Le peuple élu pense comme le roi Cléomène, et fait la guerre comme la cité antique:

« On ne faisait pas seulement la guerre aux soldats, écrit Fustel de Coulanges, parlant de la Cité ; on la faisait à la population tout entière, on la faisait aux champs et aux moissons. On brûlait les maisons ; on abattait les arbres ; la récolte de l'ennemi était presque toujours dévouée aux dieux infernaux et par conséquent brûlée. On exterminait les bestiaux, on détruisait même les semis qui auraient pu produire l'année suivante. Une guerre pouvait faire disparaître d'un seul coup le nom et la race de tout un peuple et transformer une contrée fertile en un désert. C'est en vertu de ce droit de la guerre que Rome a fait la solitude autour d'elle ; du territoire où les Volsques avaient vingt-trois cités, elle a fait les marais pontins ; là, les cinquante-trois villes du Latium ont disparu ; dans le Samnium on put longtemps reconnaître les lieux où les armées romaines avaient passé, moins aux vestiges de leurs camps qu'à la solitude qui régnait aux environs. »

Remplacez le pays des Volsques et le Samnium par la Flandre, la Picardie, la Champagne, la Lorraine...

*
* *

Des sentiments et des idées de date récente ont été des mobiles de guerre.

Le XVIIIe siècle a découvert la valeur et la dignité de la personne humaine individuelle et de la personne humaine collective qu'on appelle un peuple. De célèbres Déclarations, en Amérique et en France, proclamèrent l'indépendance de l'une et de l'autre personne et la Révolution française, en des guerres enthousiastes, combattit « les tyrans », pour libérer les asservis. Après la période de l'impérialisme napoléonien, le vieux régime prit sa revanche; au Congrès de Vienne en 1815, les empereurs et rois distribuèrent les territoires, sans se soucier de droits que bafouèrent brutalement les plénipotentiaires du roi de Prusse. Le XIXe siècle travailla contre l'œuvre néfaste accomplie à Vienne; des peuples s'affranchirent — tous avec l'aide de la France —; mais, au centre de l'Europe, à la veille de la guerre, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie tenaient en geôle des Polonais, des Danois, des Alsaciens, des Lorrains, des Italiens, des Tchèques, des Slovaques, des Roumains, des Serbes, des Croates, des Slovènes. Sans qu'elles l'aient prévu, sans même qu'elles y aient pensé, tant elles étaient sûres d'une victoire prompte, les Puissances centrales donnèrent aux opprimés l'occasion de la révolte contre l'oppresseur. La défaite de l'Allemagne et la ruine de l'Autriche-Hongrie sont donc des victoires de la Révolution française.

Or, l'amour de l'indépendance est un sentiment noble, inspirateur d'enthousiasme et d'héroïsme. Des peuples qui luttent pour leur liberté mettent toute leur âme dans la bataille. Ils évoquent de lointains souvenirs; ils s'attendrissent au charme délicieux des vieilles légendes; ils chantent leurs chants nationaux pieusement.

Chacun des peuples de l'Entente portait en lui ce sentiment; tous se savaient également menacés par le rêve d'un « empire universel des Hohenzollern », dont parla un jour l'empereur Guillaume. Et la force niait le droit, ou mieux prétendait le créer à sa fantaisie. Et la force était insolente, sans pitié, inhumaine de parti pris, espérant que l'horreur de ses crimes paralyserait l'adversaire par la terreur. Contre elle

chaque peuple luttait pour soi-même, mais aussi pour les autres; les dissentiments du passé européen s'apaisaient; une fraternité naissait, la fraternité des peuples libres, alors que l'Allemand ne trouvait pour comp ices que le Bulgare et le Turc, deux assassins. Les soldats de l'Entente se savaient soldats de l'humanité, soldats très nobles.

***

Des sentiments humains et généreux, des instincts meurtriers, l'amour du gain, la rapacité, l'orgueil, la vanité, l'égoïsme se trouvent donc mêlés dans cette liste des mobiles de guerre. Cherchez tout cela en vous-même; si vous êtes sincère envers vous, vous ne tarderez pas à le rencontrer. Et voilà qui donne à penser; la guerre est-elle donc fondée en humanité?

On le croirait, à regarder l'histoire. De nos milliers d'années pas une ne s'est écoulée sans guerre, pas une. Et la plus puissante imagination ne saurait se représenter l'histoire sans la guerre.

Ce qui étonne et inquiète par-dessus toute chose, c'est la persistance des instincts primitifs. Après tant de siècles d'humanité, cette guerre! Cette guerre, après dix-neuf siècles de christianisme! L'humanité en pleine valeur intellectuelle, les lumières partout répandues, pénétrant les masses, et cette guerre! Ne faut-il pas désespérer de tout l'avenir, si l'homme, à la première occasion, se retrouve tel qu'il était à ses origines lointaines.

Mais ces origines sont-elles donc aussi lointaines que nous le croyons?

Je venais de raconter dans un discours qu'à l'âge de dix ans j'avais un oncle plus qu'octogénaire, lequel, à mon âge, connut des vieillards nés au temps de Louis XIV; j'ajoutais qu'une chaîne de vingt-quatre vieillards de quatre-vingts ans se tenant par la main dépassait l'ère chrétienne. Je reçus à ce propos de quelqu'un qui m'est inconnu la lettre que voici :

« Notre système chronologique qui décompte les années jusqu'à la naissance du Christ, pour les compter ensuite de

cette époque, est plutôt bizarre et ne donne pas bien idée des temps écoulés avant un fait historique daté de cette façon.

» En réalité, l'ère historique commence avec la fondation de la monarchie égyptienne, environ 5 000 ans avant Jésus-Christ, époque qui nous a laissé quelques monuments d'architecture, la pyramide de Sakkarah, le sphinx et son temple, avec les premières inscriptions hiéroglyphitiques.

» Pourquoi ne daterait-on pas l'histoire de cette époque, 5 000 ans avant Jésus-Christ, conjointement avec les dates de l'ère chrétienne, afin de ne pas bouleverser nos habitudes et de bien repérer les époques.

» D'autre part, la numération des années ne donne pas une idée bien exacte de l'importance des temps historiques, parce que l'année est une unité trop petite ne représentant qu'une petite partie de l'existence humaine moyenne.

» Il serait bon à côté des années d'indiquer aussi le nombre des générations à raison de trois par siècle; on arriverait ainsi à une appréciation des temps écoulés plus exacte, étant mieux proportionnée à la durée de notre existence.

» Nous verrions alors de suite que les 6 900 années écoulées depuis le commencement de l'ère historique ne représentent que 207 générations et depuis cette époque, en apparence infiniment éloignée, il n'a passé sur terre que 207 générations d'humains qui ont enseigné à leurs descendants ce qu'ils tenaient eux-mêmes de leurs ascendants, en y joignant le résultat de leurs propres observations.

» Cette façon d'envisager les âges rend moins extraordinaire la persistance des types humains et des traditions.

» Si nous employons encore en construction nombre de procédés employés par les Égyptiens il y a 2 400 ans, c'est que 72 générations seulement se sont succédé depuis cette époque, et les traditions gauloises que l'on retrouve encore dans nos campagnes ne datent que de 56 générations.

» En résumé, je crois que la chronologie datée du commencement de l'ère historique, et complétée par l'indication du nombre des générations, donnerait une idée beaucoup plus exacte des époques de l'histoire que la numération actuelle.

» H. HANIN »

Sur quoi, il faut réfléchir longuement.

A cause de l'importance que nous donnons à notre personne, nous ne pouvons consentir que notre existence soit un moment imperceptible de la durée ; quatre-vingts ans nous semblent un temps très long, et les sept mille ans d'histoire, un infini. D'autre part, nous ne regardons guère vers l'avenir, si ce n'est le tout proche ; au delà, l'obscurité est trop profonde; comment en effet nous représenter ce que l'humanité sera dans sept mille ans, même dans mille, même dans cent? Et nous nous désintéressons de l'avenir, qui est l'affaire des autres. Notre indifférence pour le futur, l'incapacité de prévoir les transformations possibles nous portent à croire que ce qui a été sera, et, retrouvant en nous les instincts primitifs, nous concluons qu'ils sont à jamais insurmontables. Mais souvenez-vous de cette chaîne de vingt-quatre vieillards, qui, remontant le passé, atteint la source de l'ère chrétienne; au lieu de vingt-quatre, mettez cent, et la chaîne, dépassant ce que nous appelons « le commencement du monde », se perdra dans les ténèbres des temps préhistoriques. Puis considérez que l'humanité, si elle garde ses instincts de nature, a fait quelque progrès depuis le temps du Nil, du Tigre et de l'Euphrate; il serait trop long et trop aisé de le démontrer. Voyons, est-ce que les horreurs d'aujourd'hui ne révoltent pas le plus grand nombre des consciences humaines? Un bel et sérieux effort s'accomplit pour organiser la paix entre les peuples, et des idées nouvelles s'appuient sur des forces nouvelles.

C'est pourquoi, malgré que nos cœurs soient meurtris, malgré que nos yeux, s'ils se tournent vers l'avenir, soient voilés par les larmes du temps présent, nous avons le droit — et c'est aussi un devoir — de nous refuser au pessimisme et au désespoir. Pour faire crédit à l'avenir, il suffira que nous renoncions à l'importance de notre éphémère personne. Il est vrai que cela est très difficile.

(A suivre.)

ERNEST LAVISSE

LE PRIX DE L'HOMME

(1914-1916)

Tout dans l'histoire a son explication humaine.
RENAN

I

UNE EXCURSION A HAMPTON COURT

Au matin du 1er août 1914, le hasard fit se rencontrer, dans la banlieue de Londres, Miguel de Larréguy et Philippe Trévière qui, depuis dix ans qu'ils avaient ensemble laissé le collège, ne s'étaient que rarement revus. Ils se hâtaient vers un embarcadère d'où un vapeur, pavoisé aux couleurs de vingt et une nations, allait conduire au palais royal de Hampton Court les deux cent cinquante étrangers du Holiday Course, organisé par l'Université londonienne.

— Ah ! mon cher vieux ! — s'exclama Trévière pendant que le bateau, prenant le large, luttait contre le placide courant de la Tamise, — que je suis donc content de t'avoir enfin durant une journée pour savoir ce que tu deviens! Croiras-tu que je me suis souvent demandé quelles pouvaient bien être les mystérieuses occupations d'un « prix d'honneur » sur lequel les Pères fondaient tant d'espoir et qui, — ajouta-t-il en passant amicalement la main sur le front de Miguel, — avait quelque chose là !

— Question que je n'ai pas à me poser à ton sujet, — répondit Miguel, — car les revues, les journaux où tu collabores, les éditeurs qui ont publié tes vers et tes romans se sont chargés de me l'apprendre. Sais-tu que te voilà en passe d'être de l'Académie à quarante ans !

— Perspective qui ne me déplaît pas outre mesure, — reprit Philippe en offrant à son ami une cigarette à bout doré — mais qui ne va pas sans supposer autant de travail que j'en ai fourni, autant de paroles et de démarches que j'en ai dit et fait pour me pousser, car tu n'ignores pas que le succès est à ce prix. Il faut trois mois pour écrire un ouvrage et six pour se faire les relations qui vous le prendront !

— En vous demandant de modifier ceci, d'abréger cela, de retrancher cet autre passage ! Figure-toi qu'à mon premier voyage à l'étranger j'avais, suivant le conseil de notre ancien maître monsieur Le Normand, pris des notes. Je les ai offertes à un grand organe parisien. « C'est assez bien, me fut-il répondu, et cela passerait... », à condition de conclure contre ma conviction !

— Et tu as dit : « Allez vous promener ! » Je commence à comprendre ton recueillement. Moi, j'ai pris les hommes comme je crois qu'ils sont. Veux-tu un exemple? « L'Agence des Républicains de Province » a accepté que je fasse une enquête sur la rivalité anglo-allemande...

— Tu connais donc l'anglais?

— Non, c'est précisément pour l'apprendre ; au surplus, quand on a un nom connu on peut se permettre bien des choses : des écrivains qui ont parlé de l'Allemagne depuis 70, combien savaient l'allemand? Donc, je fais mon enquête ; mais pour être bien sûr de ne pas commettre de boulette, je rédige d'avance ma conclusion, à Paris. Car, sérieusement — et il croisait ses bras sur sa poitrine en s'exaltant — crois-tu que je puisse tromper l'attente de millions de lecteurs qui veulent la paix ?.... La vérité? Il y a belle lurette que Maurice Schwob l'a dite, mais elle est au-dessus des forces du public et de ses serviteurs : les journaux. Quant à devenir un écrivain sans être imprimé, tu conviendras que...

— Ces conséquences que tu tires de l'imprudence française ne me semblent pas obligatoires ; mais cela t'explique, mon

cher Philippe, que je ne sois point pressé d'écrire. D'ailleurs que peut-on produire de sérieux, de définitif, à trente ans? Je ne me sens encore qu'un étudiant. J'ai fait du droit, de la philosophie, de l'histoire ; j'ai voyagé afin d'apprendre les trois langues indispensables avec la nôtre pour connaître un peu le monde, ce livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays. Je parachève mon instruction pour essayer de sortir de la classe commune. Une belle œuvre suffit à une vie.

— C'est une thèse ! Une mauvaise thèse ! Un livre de début, on ne doit pas y mettre ce qu'on a de meilleur. Quant à attendre la conviction d'avoir produit un chef-d'œuvre pour se lancer... imprudence et présomption ! N'est-on pas du reste toujours à temps de se corriger?

— En cela je t'approuve. Se contredire est souvent d'un esprit loyal et non d'un esprit faible. On peut se croire parvenu à la certitude et brûler le lendemain ce qu'on a pieusement adoré. Hélas ! cela ne va pas sans lutte. Je sais ce qu'il m'en a coûté en estime et en considération lorsque, par pure conviction, j'ai fait comprendre à des amis que j'avais renoncé à l'intégrité de ma foi religieuse. L'horrible crise dont plusieurs années de ma jeunesse ont été occupées ! Je la crois dénouée. Je n'entrevois plus de difficultés de ce côté que si je me décidais au mariage, ce à quoi je ne songe pas encore. Un idéal unique m'absorbe : extraire le bien d'où il se trouve — presque exclusivement dans le peuple ; laisser libre cours à ma passion d'apôtre ; avoir une voix assez forte pour qu'elle soit entendue ! Voilà mon rêve ! J'ai la folie de me croire philosophe. J'aime l'homme, l'homme idéal, l'homme qui se libère !

— Ne serais-tu pas bonnement un de ces jeunes gens très sensés qui essayent de tout et tâtent les hommes pour savoir ce que porte l'avenir, en retardant l'âge de l'ambition?

— Mon cher, j'ai mieux que cela à faire. Être un grand homme et un saint pour soi-même ; voilà ma devise. Chercher et trouver les lois de ma vie ; voilà mon travail. Je distribue mes idées en certitudes, probabilités, rêves, en augmentant le domaine des premières au détriment des deux autres. J'ai ainsi trouvé ma loi nationale, ma loi religieuse, ma loi morale,

ma loi politique ; il me reste à les concilier avec mes traditions de famille et de milieu et c'est là jusqu'à présent que j'échoue. C'est quelque chose de tellement lourd, que douze siècles d'une même croyance ! Et voilà pourquoi je ne tiens encore aucune place dans aucun rang.

— Si tu es heureux ainsi, n'est-ce pas l'essentiel?

— Non, je te le répète, parce que j'ai une âme de tribun. J'aime tant la dispute que j'arrête les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments...

— Comme Gil Blas?

— Jusqu'au moment où les chaînes du passé m'étranglent et me privent de voix ! Alors, j'en arrive à regretter ma petite cellule de collège et la vie réglée que j'y ai menée. Le souvenir de ce séjour m'offre l'image d'une existence de pensée tranquille. Je serais peut-être entré dans un monastère si j'avais pu rester fidèle à la religion de mon enfance, ou si l'on m'avait permis de m'y consacrer à l'étude des écrivains qui ont essayé d'expliquer l'homme et Dieu ! Tiens ! viens t'asseoir.

Et d'une haleine il lui conta dix ans de sa vie.

***

Après la visite du parc et des musées de Hampton Court, les excursionnistes se réunirent au « Lion Hotel » pour déjeuner. Les deux anciens camarades s'assirent côte à côte. En parlant ils notaient les changements que les années avaient apportés à leurs physique.

Philippe avait des traits réguliers mais communs. Tout en lui depuis le raffinement de sa mise, la coupe de ses cheveux déjà clairsemés, les inflexions de sa voix, la position de sa tête qu'il inclinait en avant, au bout d'un cou trop long malgré sa taille élevée; tout, jusqu'aux expressions alternativement volontaires ou enjouées de ses beaux yeux noirs, décelait à son camarade les effets de l'application chez ce petit-fils de tonnelier.

Et ce n'était pas sans une ombre de dépit que Philippe se retrouvait en présence des manières nobles et de l'originalité native de Miguel.

« J'ai l'air d'avoir trente-cinq ans et on lui en donnerait vingt-cinq », songeait-il.

Et il le détaillait : élégamment habillé sans trace de recherche ; petit mais souple et robuste ; les cheveux abondants, d'un beau blond légèrement cendré ; le front sauvage ; les pommettes et le menton accusés ; des yeux gris, empreints de douceur et d'obstination, enfoncés sous l'arcade parfaitement construite. Nul désir de plaire dans sa physionomie, mais quelque chose de tourmenté qui attirait et, parfois répandue sur le visage, une fièvre ardente qui saisissait.

« Je donnerais la moitié de ma réputation pour le dessin de sa bouche et de son nez », se disait Philippe.

Après que, selon la mode anglaise, les garçons eurent passé du beurre et des fromages, Mr Allen Hardress, le directeur du cours, prononça un speech. Les journaux du matin, en annonçant que l'état de guerre était proclamé en Allemagne, avaient produit parmi les étudiants un certain malaise qu'il s'agissait de dissiper. Mr Hardress exprima sa confiance avec tant d'humour et d'assurance, il termina son allocution par un « Vive l'Entente internationale ! » si convaincu, que les convives lui répondirent unanimement.

La guerre ? Personne ne semblait y croire.

L'on sortit gaiement de table et l'on se répandit dans le jardin.

Vers seize heures, quand on reprit le bateau pour Londres, Miguel fit remarquer à Philippe que le nombre des touristes avait considérablement diminué depuis le matin.

— Ce sont les Allemands et les Autrichiens qui se sont éclipsés.

— Voilà qui ne me dit rien qui vaille ! J'ai bien peur que les journaux de ce soir ne nous apprennent que la France mobilise !

— Bah ! la bonne plaisanterie !

— Au fait, n'es-tu pas comme moi sous-lieutenant de réserve au 537e de Saint-Sever ?

— Oui... Écoute même de quelle curieuse façon je le suis devenu, et mets ce document aux archives de notre temps. En 1911, j'ai fait une période d'instruction en qualité de sergent. L'envie m'ayant pris de passer officier de réserve,

je demande à subir l'examen de chef de section. Nous partons en manœuvres. Au huitième jour, j'attrape un commencement d'entorse. Le médecin veut m'évacuer. Je refuse, et, à force d'énergie, je tiens bon. Au dernier jour, n'ayant pas encore été convoqué, je parle à mon capitaine. « On ne vous a pas interrogé, me répondit-il, parce que vous étiez le seul candidat du bataillon et que réunir une commission pour vous... » Tu devines la suite...

— Et que tu as réclamé au général de brigade, puisque c'était ton droit strict d'être au moins questionné?

— Ça aurait été le bon moyen pour être collé sans appel. Je n'ai rien dit, je n'ai fait tomber de tuile sur personne, et j'ai attendu. L'année dernière, autre période. Je me fais pistonner à bloc et j'arrive à la caserne. Nouvelle demande de subir l'épreuve. Au premier jour de manœuvres, mon capitaine me dispense de sac. Au dixième, le lieutenant m'offre l'apéritif. Au onzième, le chef de bataillon me fait appeler et me félicite de mes qualités de chef. A la fin de la période, pas plus d'examen qu'à le précédente; mais, au rapport du colonel, une note m'octroyant le brevet avec des notes voisines du maximum! Comme trait de mœurs n'est-ce pas curieux?

— A vrai dire, tu es bien capable de commander une section.

— Entendu. Et pourtant si je ne l'avais pas été, cela se serait passé de la même manière!

II

LA MARCHE FORCÉE

Arrivé depuis une semaine en Lorraine, le 537e régiment d'infanterie, dont le dépôt est à Saint-Sever, cantonne au village d'Haraucourt, situé à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Nancy, lorsque, dans la nuit du 18 au 19 août, il est alerté par un ordre ainsi conçu :

« Le régiment sera prêt à partir à deux heures. Les cartouches des voitures de compagnies seront distribuées, les faisceaux seront formés dans la grand'rue, le 6e bataillon en tête,

dans l'ordre suivant : 25e, 28e, 27e. Point initial : le pont à la sortie de la localité vers Buissoncourt. »

Un temps suave et un clair de lune superbe prédisposent à la gaieté qui s'épanche en exclamations, jurons, quolibets et horions. A la lueur d'une lanterne, Philippe Trévière et Miguel de Larréguy sous-lieutenants, l'un à la 25e, l'autre à la 28e, se serrent hâtivement la main. Les saluts se croisent :

— Bonjour, Bellocq !

— Comment ça va-t-il, Locquier?

Le lieutenant et le sous-lieutenant qui répondent à ces noms échangent quelques paroles, éclairés par un falot. Le premier, bien qu'il soit Lorrain, a les traits heurtés, émaciés, profonds d'un cadet de Gascogne : une grande bouche sur un menton proéminent, un nez fortement busqué, des yeux noirs qui paraissent grands malgré l'ampleur des orbites, un vaste front surmonté de rares cheveux ; on le prendrait pour un hidalgo de l'école espagnole, ou le moine en prière de Zurbaran enrôlé dans la troupe du Capitaine Fracasse. Le second, qui est aussi grand, est corpulent et sans angles. Son uniforme colle sans un pli. Il a la figure poupine et arrondie d'un ange musicien de la Renaissance. Rien en lui, pas même son accent onctueux et légèrement grasseyant, ne trahit le Girondin.

Le commandant du 6e bataillon tient un conciliabule avec ses quatre capitaines, replets et grisonnants, qui, ses cadets de quelques années, frisent la cinquantaine.

Le signal du départ n'arrivant pas, les officiers se réunissent en petits groupes au commencement ou à la fin de leurs compagnies, de façon à n'être qu'à quelques pas de leurs places. Les uns se promènent en causant devant les faisceaux, d'autres s'assoient sur les bancs qui se trouvent le long des maisons.

— Nous allons commencer l'occupation, — dit avec assurance l'aide-major Guitton, un gros boulot aux yeux saillants, les mains dans ses poches-goussets.

— Bien certainement franchir la frontière, — assure l'officier mitrailleur Mérillon, fraîchement émoulu de l'École des mines.

— C'est que nous ne sommes pas loin de Metz, — ajoute le sous-lieutenant Millet, accent du Médoc, mais ligne élégante.

Et les propos continuent leur train.

Miguel, auquel sa connaissance approfondie de l'Allemagne ne permet pas un si bel optimisme qu'il a, vainement, qualifié de prématuré, s'isole, dès qu'il fait jour, prend son contrôle de section dans la poche de poitrine de sa vareuse et procède lentement à l'appel de ses soixante hommes, gradés compris. Puis, il s'assoit sur la margelle d'un abreuvoir et, les jambes pendantes au-dessus de la goulotte, il griffonne quelques notes. Son camarade de compagnie, le lieutenant en premier, le rejoint. C'est un garçon petit, assez corpulent, légèrement voûté, qui a le teint rubicond et eczémateux, la chevelure brune et crépue des israélites d'origine portugaise. Son front est barré d'une longue et large ride et son regard noir semble toujours empêché de se fixer et d'observer par une extrême rapidité de pensée.

— Vous commencez déjà votre carnet de route? — dit-il à Miguel.

— Oh ! non, — répond ce dernier, — je note seulement des indications sur mes soldats, des points de repère, car c'est stupide d'aller au feu sans se connaître.

— D'abord qui vous a dit que nous allions au feu?

— Ma foi, quand on distribue des cartouches... et puis, peu importe, je tiens à être renseigné sur mon monde, car que diable faire avec des gens dont on ne sait rien?

— Entre nous, je serais bien en peine si j'avais à désigner une patrouille !

— J'en ai autant à vous confesser. Voilà pourquoi je bûche. D'abord j'apprends les noms des gradés de la compagnie ou tout au moins leurs professions, mais c'est curieux comme tout le monde se ressemble sous l'uniforme. A la première section, chez vous, les sergents sont : l'agent de machines à coudre boches, — le pauvre diable ! ses commissions sont malades ! — et l'avoué ; à la deuxième : les deux cousins, les ventrus rouges, propriétaires en Chalosse ; j'y connais aussi un caporal, Lurouscou, petit propriétaire de mon canton de la Gironde ; à la troisième : un garçon de

l'armée active qui a l'air bien et un notaire ; enfin chez moi : Montluc, ancien professeur à Joinville-le-Pont, qui a été puni, durant son service, pour avoir exécuté sans permission un exercice dangereux ; puis Gellineau, professeur de culture physique à Paris, mais resté méridional par le langage.

— Vous êtes rudement bien partagé, avec deux prêtres par-dessus le marché !

— Oui, c'est vrai, Cassagne et Liverzac, qui auront certainement de l'ascendant; mais il me les faut. Songez à mes condamnés de droit commun dont personne n'a voulu, même pas vous.

— Enfin vous êtes très ferré, je vous félicite ; chez moi je connais juste le premier rang.

— Ah ! oui ; les quatre colosses de la compagnie qui portent une quantité de scapulaires pendus à leur cou et l'image du Sacré-Cœur épinglée à leur poitrine.

— C'est ça même; un avocat d'un mètre quatre-vingt un, un valet de chambre d'un mètre quatre-vingts, un employé de commerce d'un mètre soixante-dix-neuf et le troisième prêtre de la compagnie, haut d'un mètre soixante-dix-sept, sujet de grande valeur, paraît-il.

— Plaignez-vous donc ! Une pareille brochette autorise à bien augurer du reste. Et puis enfin ces quatre hommes à convictions fortes...

— Ils veulent à la fois être protégés et donner l'exemple.

— C'est bien leur droit et, maintenant, l'on ne regarde pas à un emblème près.

— Il n'y a pourtant que les catholiques militants qui en aient.

— Grand bien leur fasse et attendons-les à l'œuvre !

A ce moment-là, le capitaine qui commande la 28e, homme solide, à la carrure de gladiateur et à la voix de stentor, vient les rejoindre. Les deux jeunes gens qui, au cours d'entretiens précédents, s'étaient autorisés de leur science de l'Allemagne pour émettre des doutes au sujet d'une victoire rapide, en Lorraine annexée surtout, n'hésitent pas à les répéter. Le capitaine les interrompt, et avec une satisfaction persifleuse, il leur lit le dernier bulletin et ajoute :

— Oh ! mes petits, vous allez voir ça; vous allez voir cet

écrasement! Nous n'aurons seulement pas besoin de nos fusils; à grands coups de pied dans les fesses nous allons les renvoyer jusqu'au Rhin !

Le soleil est maintenant assez haut dans le ciel, Miguel déplie sa carte pour situer les collines et les bois qui ont apparu dans la radieuse lumière et pour mieux comprendre la contexture de la terre lorraine.

Les six coups de la cloche du village mêlent leurs notes sonores aux sons aigres de la corne du chef de corps, la colonne se forme et le régiment se met enfin en route. En sortant d'Haraucourt, il y a une forte dépression de terrain au bas de laquelle se trouvent un lavoir et un abreuvoir ; puis vient une côte après laquelle on atteint Buissoncourt.

Les hommes marchent d'un pas hardi, en chantant allègrement.

« Après tout, se dit Miguel, en admirant leur vigoureuse assurance et l'allure décidée du capitaine, si c'était cette vieille culotte de peau qui eût raison? »

Les réflexions tumultueuses de Miguel ne sont troublées qu'au delà de Buissoncourt, au sommet d'une montée qui laisse derrière elle le village et d'où apparaissent sur une éminence, un beau château flanqué d'un petit bois, et, à cinq ou six kilomètres de distance, le mont d'Amance pareil à un cap verdoyant solidement assis sur les flots des moissons. Miguel regarde sa carte et voit que le château s'appelle Romécourt. Il distingue trois tourelles, une ronde et deux carrées, deux façades à petits carreaux du XVIIe siècle, et les servitudes indiquant une importante exploitation agricole. La halte horaire a lieu, pour la 28e, à hauteur de la porte de la cour d'honneur du château.

A chacun des piliers de pierre de l'entrée flotte un drapeau à l'insigne de la Croix de Genève. Des paysannes et les femmes qui composent la domesticité sont alignées entre les deux colonnes et distribuent des bouteilles de vin aux soldats.

Trévière, dont la compagnie précède celle de Miguel, se glisse dans la cour en lui disant :

— Qu'est-ce qu'un château sans châtelaine? Autant dire un nid sans oiseaux !

Deux dames, certainement la mère et la fille, se montrent à une ouverture du premier étage. Trévière les salue galamment ; elles descendent précipitamment, oublieuses du décorum, pour savoir le numéro du régiment. La jeune fille voyant tous ces hommes la dévisager et lui donner des ovations, rougit, mais ne se détourne pas et rit de bon cœur,

Le régiment repart et Trévière dit en passant à Miguel :

— J'ai ma première interview ! Elle s'appelle Marcelle de Romécourt. C'est la fille des châtelains qui s'occupent d'aménager le château en ambulance pour recevoir les blessés. J'ai cru voir, tant elle est simple et naturelle, cette vierge de Puvis de Chavannes dont nous étions amoureux ensemble, te souvient-il?

Le signal du chef de bataillon l'oblige à rejoindre en courant sa section, et la marche reprend sous le plus glorieux soleil qui se puisse rêver.

« Quelle ironie d'avoir un ciel aussi poétique pour aller où nous allons », songe Miguel en surveillant la marche de ses soixante réservistes qui, manquant du moindre entraînement, commencent à trouver leurs sacs lourds.

Il y a là des soldats de tous les départements du Sud-Ouest : des Basques, des Landais, des Girondins, des Charentais. Le Basque se reconnaît à ses formes athlétiques et à ses mollets allongés, le Landais à sa petite taille et à ses cheveux noirs, le Girondin à son regard plus vif de civilisé plus ancien, le Charentais à son accent relativement pur. En examinant chaque rang de quatre, Miguel tâche de se rappeler ce qu'il sait de chaque individu et ce qu'il peut lui demander.

C'est à peine s'il en distingue un par-ci, par-là, et s'il en énumère une demi-douzaine sur lesquels il croit pouvoir compter. D'abord Montluc et Gellineau, ses deux sergents : Montluc, de taille moyenne, blond, plutôt pâle, distingué par nature, regard perçant et décidé, moustache agressive de félin, beau type de « demi » de rugby; Gellineau d'un tiers de tête plus élevé, le nez et la bouche énormes et de guingois, le verbe sonore, farci de termes médico-sportifs et scandés de gestes perpétuels ; « avant » terrible et redouté. Puis Bellamy, le caporal ventripotent qui versait des larmes de désespoir au dépôt parce qu'il était en surnombre et qu'on

voulait l'y laisser ; Liverzac, le vicaire de grande ville, aussi débrouillard et hardi que Cassagne, son confrère, professeur de lettres au séminaire de Saint-Sever, est gauche, empêtré, distrait ; Sarra, un coiffeur de Bordeaux, « un pur chartron », actif et dégourdi ; Marius Jourdain, caporal bien bâti, au buste de légionnaire de l'époque impériale, d'humeur égale, très maître de lui. A l'égard de ceux-ci, Cassagne excepté, le jugement de Miguel est fixé favorablement tandis qu'il hésite au sujet d'autres : les deux Lemerle, si profondément dissemblables. Le jeune, Charles-Émile, qui appartient à la classe 1912, surnommé « Mimile », corpulent et trapu, réservé, sobre et obséquieux ; l'aîné, Victor-Louis-Napoléon, dit « Totor », de huit ans plus âgé, grand, maigre, sec, marchant toujours très droit, mais d'autant plus droit qu'il est plus ivre, bavard insatiable et familier.

Pourquoi cette halte qui dure une heure n'est pas utilisée par le colonel pour faire déjeuner ses hommes, c'est ce que l'histoire ne recherchera probablement pas ; toujours est-il qu'à onze heures le régiment repart dans la direction de Brin-sur-Seille où il franchit la frontière. Ah ! quel instant tragique et émouvant, que chaque capitaine garde l'initiative de saluer selon sa propre inspiration. Certaines compagnies mettent l'arme sur l'épaule, d'autres chantent simplement *la Marseillaise*. La 28e, baïonnette au canon, présente les armes pendant la traversée du pont et entonne *le Chant du Départ*.

***

La marche reprend. La route nationale de Château-Salins à Metz est atteinte, et la première borne kilométrique rencontrée porte : Metz 32 kilomètres. Après des hésitations, des détours, des arrêts et des mouvements précipités, on atteint enfin le village de Viviers auprès de la colline de Delme.

Tant bien que mal, l'installation commence. On allume des feux, on cherche de la volaille et des lapins, car le ravitaillement quotidien n'a pas eu lieu. Bachonnet, le cuisinier des officiers de la 28e, qui n'a jamais porté le sac parce qu'il a fait son service dans la musique, a les pieds bien meurtris ; mais

il surmonte sa fatigue et, en implorant une villageoise de ses grands yeux d'ébonite, doux comme ceux d'une fille, il réussit à faire l'achat d'un poulet, à prix d'or. Pendant les préparatifs, le capitaine, le lieutenant et Miguel causent avec le ménage de paysans qui les hébergent. Ces derniers n'ont pas l'air très sensibles aux protestations d'amitié que leur prodigue le capitaine.

— Vous savez qu'ils sont partis ce matin, que je logeais encore quatre officiers la nuit dernière, et qu'ils vont revenir, car ils sont forts, — répète le campagnard en mettant sur l'*o* de fort l'énorme accent circonflexe du parler lorrain.

— Revenir? — répond le vieux militaire, — quelle fumisterie ! Jamais vous ne les reverrez. C'est à coups de botte dans le cul, entendez-vous, que nous les chasserons ! N'est-ce pas, jeunes gens ? — ajoute-t-il, en s'adressant à ses lieutenants.

III

MORHANGE

Les appréhensions de Larréguy ne se sont pas justifiées et le soleil est déjà levé lorsque les dormeurs se réveillent et vont, suivant l'expression du capitaine, s'informer du programme des réjouissances.

A peine leur café pris, un rassemblement bruyant se produit à l'issue du village qui conduit à l'ennemi. Ils se fraient un passage dans la cohue et voient un cavalier allemand désarçonné que quatre hommes, baïonnette au canon, conduisent à la mairie où se trouve le bureau du colonel. Gamin pâle et imberbe, vêtu d'un uniforme gris vert, il boitille et baisse les yeux avec effroi sous les huées, les invectives et les regards scrutateurs de ceux qui forment la haie pour satisfaire leur curiosité.

— Oh ! un uhlan ! — crie Gellineau en bombant le torse, — mais on le renverserait d'une chiquenaude ! Est-il mal planté ! Il a le cou plein d'écrouelles !

Trévière s'est précipité chez le colonel et a offert de ser-

vir d'interprète. Il en ressort, l'interrogatoire terminé, soucieux et agité, et fait tout bas part à ses camarades des renseignements recueillis. Afin d'enrayer l'avance des Français, plusieurs corps d'armée bavarois, — trois, au dire du prisonnier qui est un chevau-léger d'avant-garde —, sont partis de Metz la veille et ne sont plus qu'à une faible distance de la ligne Delme-Morhange, puissamment fortifiée.

— Et le plus invraisemblable, — ajoute Trévière, — c'est que le colonel n'a pas l'air de savoir ce que nous avons à faire, quelles sont les unités qui nous précèdent et nous encadrent, bref...

Il est interrompu par un nouveau mouvement de curiosité de ses auditeurs. Le colonel, debout sur les marches de la mairie, a appelé ses deux chefs de bataillon et leur parle, une carte à la main. La mission doit être facile et simple, car elle est exposée en peu de minutes et le rassemblement des compagnies est aussitôt ordonné. Il a lieu péniblement, au milieu de l'énervement qu'expliquent les fatigues de la veille et le manque de vivres, de vin surtout. Il y a bien les conserves et les biscuits de réserve, mais personne ne se soucie de cette nourriture de Spartiates.

La campagne brillante de rosée est déserte. Pas un cultivateur aux champs, pas un bruit de faux, pas un cri d'animal domestique. Insouciants, les oiseaux ramagent.

— Puis-je vous demander, mon capitaine, — hasarde Miguel, dans la position strictement réglementaire, — quelle est notre mission?

— Vous êtes bien pressé de le savoir. Je l'ignore encore moi-même. Demeurez avec votre section ; vous n'avez rien autre à faire !

Cette réponse déplaît singulièrement à Miguel qui se met, comme ses hommes, à manger des mirabelles, des reines-claude et des prunes d'ente qui pendent, appétissantes, à portée de sa main.

Ce n'est guère qu'aux environs de huit heures que le 6e bataillon s'ébranle.

— Vous voyez ce petit bois vers le nord-est, — explique le capitaine à ses quatre chefs de sections, — c'est le bois marqué sur la carte au 200 millième, bois de Viviers. Nous allons le

traverser, puis notre compagnie ira jusqu'à Oron, village qui se trouve au nord du bois, tandis que la 25e gagnera Hannocourt, autre village occupé, lui aussi, par le XXe corps. En somme, nous allons entrer en liaison avec les troupes de première ligne.

Les deux compagnies partent, longent la sortie nord du village et s'engagent sur une prairie basse et marécageuse, limitée au nord par ce bois de faible étendue et au sud par une crête que domine le clocher de Faxe.

— Nous aborderons le bois par l'ouest, — fait le capitaine, — et la 25e par l'est, puis nous nous rejoindrons à la lisière nord.

A ce moment-là, le colonel suivi de son état-major passe entre les deux compagnies. Il pique un temps de galop vers un autre cavalier qui traverse la prairie, au pas de promenade, en sens inverse de celui des fantassins.

— Un général ! Un général ! — chuchotent les hommes qui voient au pommeau de sa selle des longues-vues sur pelage fauve bordé d'écarlate.

Le colonel le salue, écoute quelques mots, revient à vive allure vers les capitaines des 25e et 26e qui ont formé leurs unités en ligne de sections par quatre, et prennent des précautions pour pénétrer dans le bois.

— Allez-y carrément, — leur crie-t-il de façon à être entendu de tous, — les dragons ont traversé le bois, il est à nous !

Au moment où la section Larréguy, qui marche à l'extrême droite, fait son changement de direction à gauche pour pénétrer sous le couvert, un soldat portant l'écusson du 146e, régiment du XXe corps, en sort et se précipite vers Miguel. Sa capote est maculée de sang et de boue, ses pantalons sont en lambeaux, son bras gauche pend inerte, son visage est couvert de terre et de sueur, il n'a plus ni képi, ni fusil, ni équipement et il crie en levant son bras droit au ciel :

— Gardez-vous d'entrer dans ce maudit bois, mon lieutenant, il est pourri d'Allemands ! Je les ai aperçus. Ils n'ont pas tiré sur moi parce que j'étais seul ; mais vous êtes perdus, comme nous ce matin dans le bois d'Oron. Mon régiment est anéanti ! Je ne sais comment je suis sauf. Je fous le camp au plus vite. Où est l'ambulance?

Cette apparition soudaine, la vue du sang surtout, n'est pas sans émouvoir profondément Miguel et sa troupe. Il court prévenir le capitaine ; mais celui-ci, visiblement excité, lui répond que les ordres sont les ordres, que ce n'est pas le moment d'avoir la frousse, que si on trouve les Allemands ce sera une bonne chose, que nous sommes là pour les voir, qu'il suffira de leur sauter sur le poil à la baïonnette.

Prêchant d'exemple, le capitaine descend de cheval et se fraie le premier, à grands coups de sabre, un chemin dans la brande du sous-bois. Il marche en tête, le front haut, dominant les fourrés de son imposante stature. Le lieutenant commandant la première section le suit. Deux hommes à droite, deux hommes à gauche, à dix mètres au plus, assurent la protection théorique de la compagnie tout entière en colonne par un, la quatrième section, celle de Miguel, venant la dernière. Le bois est épais et silencieux. Personne ne parle plus, mais beaucoup songent que si c'est ça la guerre, ça ressemble singulièrement à des manœuvres mal faites.

Il ne faut pas une heure à la 28e pour parcourir la distance qui sépare la lisière sud donnant sur Viviers et Faxe de la lisière nord. Elle va l'atteindre, la chênaie s'éclaircit et l'on aperçoit des champs et une plaine étendue. Le capitaine fait passer l'ordre de reprendre la formation en ligne de sections par un. Le mouvement s'exécute, la tête ralentit, les 2e, 3e et 4e sections déboîtent vers la droite et atteignent la lisière en même temps que la première s'aligne le long d'un chemin qui, traversant le bois, conduit de Viviers à Oron.

Intrigué par des coups de fusil crépitant vers Oron, Miguel, soutenu par un arbre de la lisière, sort sa jumelle de son étui, appuie son épaule droite contre l'arbre, puis, pour dégager son bras droit qui lui sert à tenir sa longue-vue, change de côté et appuie son épaule gauche.

— Mais on se bat là-bas ! — s'écrie-t-il.

Au delà d'Oron, des centaines de soldats d'infanterie de marine dont il reconnaît nettement les pantalons sombres et le képi à liseré rouge sont éparpillés sur une éminence qui surplombe le village.

Évidemment, ils montent à l'assaut, mais dès qu'ils appro-

chent de la crête ils tombent, roulent sur eux-mêmes ou les uns sur les autres, s'écrasent comme des jeux de cartes bleues sur un tapis vert.

« Ah ! les malheureux ! » pense Miguel l'âme déchirée, uniquement attentive à cette horrible scène.

Il s'apprête à se retourner pour chercher des yeux le capitaine, mais il n'a pas remis sa lorgnette dans sa gaine qu'une secousse formidable ébranle l'arbre contre lequel s'appuie son épaule gauche et qu'une fusillade très nourrie, composée de trois salves, se déclenche en plein sur la compagnie, tirée à bout portant, du fossé qui borde le chemin. Une pluie de branches tombe, des hommes s'affaissent dans des flots de sang, des vociférations s'élèvent. Instinctivement, sans attendre les commandements, les hommes ont fait un « à gauche » sur place. Les jambes écartées et flageolantes, la figure contractée, les yeux fixes, les dents claquantes, le front dégouttant, ils serrent leur fusil d'une main convulsée, et, sans viser, sans épauler, sans songer que la compagnie est disposée sur quatre rangs en profondeur, ils tirent en l'air, ils tirent n'importe où dans le tas des camarades encore debout qui s'effondrent en bouillie sanglante. Le premier mouvement de Miguel, quand une balle s'est logée dans l'arbre contre lequel il s'appuyait, a été de se jeter à plat ventre ; mais il entend crier :

— Couchez-vous ! Ne tirez pas ! Cessez le feu ! Attendez les ordres !

Et Daigneau, l'insatiable discoureur, qui arrive vers Miguel, sa mince bouche en ouverture de tire-lire fendue jusqu'aux oreilles, sa cigarette collée aux lèvres, ses petits yeux de charbon flamboyants, et lui demande son sifflet, rappelle à l'officier qu'il n'a pas qu'à songer à soi. Il se sert de son sifflet, il se précipite, le dos baissé, sous les canons de sa section et les relève vers le ciel pour les rendre moins meurtriers. La chaleur des armes l'affole. Il cherche des visages calmes ; mais Montluc, Gellineau, Liverzac et Mimile et ceux sur lesquels il avait cru pouvoir compter, tirent, l'écume aux lèvres, comme des forcenés. Où trouver de l'aide? Un secours spontané lui vient de Daigneau, Jourdain, Bergade, Cassagne, Lieutord, du tambour et de quelques autres.

Mais ceux-ci, en voulant arrêter la panique de leurs camarades, crient plus fort, ajoutent au vacarme! Dans le mélange des clameurs, des détonations et des souffles de projectiles, Madio, le caporal débile, à quatre pattes, lui crie :

— Le capitaine est tué, le lieutenant est tué, il ne reste personne de la première section, que faire?

Miguel n'a pas à se le demander longtemps. D'eux-mêmes les hommes reculent. A l'aide de ses quelques sujets énergiques, il réussit à faire cesser le feu et la débandade. Un long fossé parallèle au chemin se trouve là, tout exprès, on s'y précipite. Miguel est entouré, tout le monde veut lui parler :

— Ils m'ont tiré à quatre mètres !

— Ils sont des milliers !

— Je les ai très bien vus !

— Ils sont verts comme des lézards !

— Ils sont couchés derrière les arbres !

— Toute la première est morte !

— Moi, j'en ai tué un !

Dégagé par ses gardes du corps, Miguel se concerte rapidement avec eux. Que s'est-il passé? La première section est tombée dans un guet-apens ; les Allemands l'ont surprise et détruite à bout portant, atteignant aussi le capitaine, le sergent-major et les agents de liaison.

Songer à gagner Oron, l'ennemi occupant le bois, c'est insensé. Essayer d'aller voir si on ne peut rien tenter pour les camarades tombés ne l'est pas moins, car la canonnade et la fusillade se sont déclenchées à tous les points de l'horizon, même à l'arrière, vers Viviers, la prairie, Faxe et Fonteny; mais Miguel ne peut se résoudre à laisser le capitaine et le lieutenant. Accompagné par Totor, qui depuis que la compagnie est en danger ne le lâche pas d'une semelle, et dont la longue face a pris une splendide expression de sérieux, il avance, en rampant, d'une centaine de mètres, et voit le chemin jonché d'hommes à la renverse, sur le flanc, la face contre terre. Il distingue le capitaine, les bras et les jambes en *x*, les quatre géants et leurs scapulaires, le lieutenant, et à vingt pas plus loin, de l'autre côté de la route, une infinité de petits monticules, de petites buttes de terres et de mousse, hautes tout au plus de cinquante centimètres et, appuyés sur chacune

d'elles, régulièrement placés et alignés, des canons de fusils menaçants. Que tenter avec cent cinquante hommes démoralisés, puisqu'en les exposant tous il n'avait pas même la certitude d'abattre un seul des invisibles ennemis? Il rebrousse chemin comme il est venu, mais ses mouvements sont éventés et plusieurs balles le rasent. Il faut fuir, fuir au plus vite.

Et rejoignant sa compagnie qui s'est reformée en colonne et semble impatiente de partir, il est si pâle et si défait qu'à peine, il a la force de dire :

— Nous allons tâcher de rejoindre le régiment, de trouver une autre compagnie, et surtout d'avoir des ordres.

Et il ajoute à part lui : « Pourvu qu'ils ne nous aient pas cernés et qu'ils ne nous attendent pas de l'autre côté du bois ! Si après nous avoir fait si bon accueil ils avaient tant soit peu l'envie de nous poursuivre, nous serions prisonniers comme des lapins dans un filet ! »

Au moment où la colonne s'ébranle, Miguel aperçoit deux hommes encore blottis dans le fossé, mouillés de sueur, effarés, la capote ouverte, la baïonnette tordue dans le fourreau, serrés sur leurs genoux qui tremblent

— Allons, Béraud ! Allons, Sarra ! Debout ! on s'en va, — leur dit Lieutord.

Ce Béraud est un petit bonhomme brun et frisé, un propriétaire de « domaine à vache », seulement sorti de son canton pour ses deux ans à Saint-Sever et que, depuis la mobilisation, le bagout du coiffeur a subjugué.

La vue de son idole sans parole l'effraie davantage que les balles. Il ne le quitte pas des yeux, et il est visible que la crainte qui le terrasse ne se dissipera que si son camarade se remet sur ses jambes.

Mais le beau parleur en est incapable, il gémit :

— Je ne peux plus avancer. A chaque coup de fusil, « tout » me remonte dans le ventre !

Lieutord le secoue, le relève, mais il retombe et Béraud sanglote, cherche des mots français qui ne lui viennent pas et éclate en patois gascon :

— Dachat mé, n'ein push pas mey, n'ey pas bist Boches ni n'ein buz bède. Qué damouri dens aquët foussé pramoun la mez hemne qué m'a dit : « Laurent, quët quarra prenne

las tous précautiouns et quein pétera ün chicot trop, quët quarra cacha[1] ! »

Lieutord, qui ne comprend rien, rit de confiance, il imite la voix d'un enfant appelant : « mama, mama », et il dit à Miguel :

— Mon lieutenant ne vous retardez pas pour ces deux cocos-là. Je m'en charge. Je vais les prendre par les sentiments.

Et, posément, tirant son couteau de sa poche, il choisit une belle gaule et la coupe.

*
* *

Il est si difficile, surtout en de pareils moments, de se diriger sous bois que le petit détachement, au lieu de se rendre au point de la lisière par lequel il est entré, oblique sensiblement à gauche. Bien lui en prend, car cette lisière sud est déjà occupée par l'ennemi qui, de là, crible de feux roulants Viviers défendu par le 5e bataillon du 537e, Faxe et Fonteny confiés au 538e.

Dès qu'il se rend compte de la situation, Miguel l'explique rapidement à ses hommes. L'unique voie de retraite est un ruisseau situé à l'est du bois et serpentant à travers des champs cultivés ; ruisseau par le lit duquel ils peuvent gagner Fonteny. La grosse difficulté est de franchir les quatre cents mètres de terrain découvert qui séparent le bois du cours d'eau.

Miguel compte pour effectuer ce bond sur l'appui des camarades qui sont à Faxe et sur deux ou troix compagnies qui, débouchant de Fonteny en tirailleurs, semblent avoir pour mission de reprendre la lisière sud du bois. Il sort donc derrière son monde, au pas gymnastique, en se portant à la rencontre de ceux qui, protégés encore par un repli de terrain, avancent en courant pesamment.

Mais il n'a pas fait cinquante pas qu'il doit se jeter à terre, pris en cible à la fois par les lignes allemandes et françaises. « Maintenant songe-t-il, en labourant la terre de son nez comme

1. Laissez-moi, je n'en puis plus, je n'ai pas vu de Boches, ni n'en veux voir. Je reste dans ce fossé parce que ma femme m'a dit : « Laurent, il faudra prendre des précautions et lorsque ça pétera un peu trop, il faudra te cacher ! »

pour y entrer, c'est bien fini. Puisque les nôtres ne nous reconnaissent pas, personne ne va s'en tirer. Quelle mort idiote ! » Et les balles arrivent de droite, de gauche, de tous côtés, qui l'effleurent et se piquent dans le champ, acharnées à l'y clouer. « Heureusement qu'ils tirent tous comme des cochons! » ajoute-t-il. Cette constatation et la colère qu'il éprouve à se sentir si stupidement en péril lui donnent la force de se ressaisir. Il se redresse, met son képi au bout de son sabre et ouvre la bouche pour entonner *la Marseillaise*. Ses hommes ont compris, il n'y a que cela qui puisse les sauver.

Le 538e, comprenant son erreur, cesse le feu. Celui de l'ennemi redouble; mais c'est à peine si cinq ou six hommes ne parviennent pas à gagner le ruisseau. Pourtant le moral des autres est profondément affecté. La vue du 538e s'élançant au pas de charge vers la lisière dont des centaines de mètres le séparent encore, et où il est certain que pas un seul n'arrivera vivant, achève d'atterrer la 28e.

Tous n'ont plus qu'une pensée: atteindre Fonteny, s'éloigner de ce champ de carnage. A la file indienne, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, ils remontent péniblement le ruisseau. Un premier jette son sac, puis un deuxième, puis tous les autres, tant est grande la hâte de s'enfuir. Miguel sort de l'eau et marche seul sur la rive, il avance ainsi très vite, il va parvenir le premier à l'entrée du village où il rassemblera son monde. Il a calculé sans l'artillerie allemande qui essaie de lui couper la retraite. Deux salves de six obus encadrent la 28e, puis, cinq, dix, quinze arrivent coup sur coup. A chaque éclatement qui se produit à une trentaine de mètres au-dessus du sol, Miguel fait involontairement un énorme bond du côté opposé à celui où s'est produit l'explosion.

« Que je suis donc grotesque de ne pas pouvoir me dominer! songe-t-il. Cela ne doit pas être bien dangereux puisque personne n'est touché ! »

A cet instant précis il se croit frappé par la foudre. Il est asphyxié, la respiration lui manque, il tombe, il se tient pour blessé et n'ose pas remuer. Il est pourtant intact. Derrière lui, gisent deux hommes écartelés, un troisième est couché sur le ventre, c'est Bergade, le bon soldat qui a été si courageux dans le bois.

— Ne me laissez pas! — implore-t-il, — ne m'abandonnez pas ! ayez pitié !

Ces cris, au lieu d'arrêter les fuyards sont le signal de la panique. Ils se dispersent, sourds aux appels, jetant tout ce qu'ils portent encore. Miguel hésite, mais il n'est plus maître de lui-même, et c'est seulement suivi d'une escouade à laquelle se sont joints Dupouy et Bachonnet qu'il entre dans Fonteny bombardé. Ce village n'a qu'une rue en S qui passe, en montant, devant la fontaine et l'église. Le mouvement, le désordre et le bruit y sont indescriptibles. Des blessés se pressent a l'entrée d'une cave que domine un drapeau blanc à croix rouge mollement agité par une brise paisible. Seuls s'y arrêtent ceux qui sont exténués. Les autres se juchent sur des animaux ou des véhicules, ou continuent à marcher à grands pas, penchés en avant, aspirés par un irrésistible courant. Miguel ne se raidit plus, ses jambes l'entraînent.

A la sortie du village, il est rejoint par un des lieutenants de l'état-major de la brigade dont le cheval ruisselle de sueur.

— Le 538e se rassemble à la tuilerie de Fresne-en-Saulnois, — lui crie ce cavalier, sans ralentir sa rapide allure.

— Allons-y donc, mes amis, — fait Miguel en se retournant vers ses fidèles compagnons, — là-bas au moins nous aurons des ordres.

Il n'a pas besoin d'aller si loin pour en recevoir, et plus encore qu'il n'en demande.

Un capitaine du 5e bataillon lui assure que le général de brigade, en personne, lui a indiqué comme lieu de repli : Château-Salins. Puis, un capitaine portant le brassard de la division désigne Laneuveville ; ensuite le deuxième lieutenant d'état-major de la brigade parle de la corne ouest de la fôrêt de Château-Salins.

Miguel a déjà reçu six ordres contradictoires au moment où il atteint la grand'route suivie la veille, à hauteur de la borne portant l'inscription : « Metz, 32 kilomètres ». La marche à travers les champs d'avoine a été tellement pénible qu'il se couche dans le fossé pour reprendre haleine. Bathalo, le petit tambour, avant de s'étendre, donne à la borne trois grands coups de pied qu'il accompagne de ces mots :

— En voilà qui seront durs à faire !

— Surtout sans boire ! — ajoute Lieutord qui secoue sa gourde vide d'un air comique sans que personne ait envie de rire.

— Quand je pense qu'il est à peine midi, — fait Miguel, — et qu'il va falloir repartir ! Nous allons pourtant prendre une demi-heure de repos, elle nous tiendra lieu de déjeuner. Tant pis si les obus arrivent jusqu'ici. Après, nous verrons.

Miguel, tout épuisé qu'il est, ne peut détacher ses yeux de ce qui se déroule autour de lui.

Les hautes avoines du plateau qu'il a traversé, de Fonteny à la route nationale, couchées et relevées par le vent, parcourues par des fuyards isolés ou en petits groupes qui s'en vont, la terreur creusant leurs faces rouges, suggèrent l'image d'une mer silencieuse dont les flots d'or roulent et déversent sur une rive blanche des épaves sanglantes. En arrière, où les canons tonnent, les villages et les bois s'étagent en un amphithéâtre fumant que surplombe la colline de Delme. Au fond, la voûte du grand ciel bleu vibrant d'incandescence semble la porte gigantesque par où affluent les invisibles vainqueurs.

Sur la route, un tumulte et une foule passent : inconsistance, anarchie... Caissons sans canons, attelages sans voitures, mulets sans bâts, blessés sans médecins, chefs sans soldats, soldats sans chefs.

Seul, coiffé de son képi, nu jusqu'à la ceinture, le dos rayé d'une large balafre qui a teint ses culottes en rouge sur rouge, ses bottes et le ventre de son cheval, arrive le colonel du 538e. Il y a tant de bravoure et de douleur dans ses yeux que Miguel et ses hommes se lèvent, le saluent et se remettent en marche, comme pour lui faire escorte.

A proximité du kilomètre 31, la route, jusque là montante, prend un niveau régulier; des espaces apparaissent découvrant une autre partie de l'immense champ de bataille.

L'on s'y replie aussi mais perpendiculairement au sens de marche de Miguel : canons, convois et fantassins du XXe corps confondus.

« Même ceux-là ! songe Miguel, même ceux-là ! »

Dans une dépression de terrain il aperçoit pourtant des formations immobiles. C'est un régiment de hussards, les

hussards de Nancy, intacts, graves, alignés face à l'ennemi, jugulaire au menton, sabre au clair.

Leur colonel, à dix pas de la route, assiste à la débâcle. Au moment où il voit passer Miguel, il se retourne vers ses chefs d'escadrons et leur dit à haute voix :

— Heureusement que la cavalerie est là pour se battre à pied pendant que les fantassins battent en retraite !

— Ah ! mon colonel, — lui répond Miguel, — si vous saviez dans quelles conditions nous nous sommes battus, vous seriez indulgent, et vous sauteriez de cheval pour creuser une tranchée !

C'est quelques mètres plus loin qu'un capitaine du 538e, qui se trouve en travers de la route, arrête Miguel et sa petite troupe.

— Point de rassemblement : le mamelon, — crie-t-il avec emphase en indiquant à cent mètres au sud de la route une éminence. — Nous allons sauver l'honneur !

Trévière, qui s'y trouve déjà, tend les bras à Miguel et ils s'embrassent disant ces mêmes paroles :

— Mon pauvre vieux ! Je te croyais bien mort !

— Quelle journée d'épouvante ! — s'exclame Trévière. — Tu nous as vus partir, n'est-ce pas? Nous atteignons tranquillement la lisière ouest du bois de Viviers, mais dès que nous voulons avancer sous bois, quelle réception ! Est-ce que tu comptes rester longtemps ici? — reprend-il fort agité, en considérant les mines hagardes des soldats qui l'entourent. — Franchement, c'est de la folie pure de vouloir tenir, sur un piton, avec ces pauvres bougres qui au premier obus vont foutre le camp !

— Le capitaine du 538e m'a donné devant eux l'ordre formel de rester ici, je reste.

— Eh bien ! moi, j'hésite, et j'aimerais autant un ordre plus raisonnable.

Et faisant signe à son ordonnance, tout ce qu'il a conservé de sa compagnie, il profite de ce que Miguel s'est assoupi pour s'éloigner vers la forêt de Crémecey à l'orée de laquelle il aperçoit des cavaliers.

Miguel passe environ une heure sur cette éminence, supposant toujours que le capitaine reviendra pour « sauver l'honneur ». En dehors de la poignée d'hommes de sa com-

pagnie, il sent que son autorité est nulle. Chaque fois qu'il retourne la tête, il voit deux ou trois soldats qui s'échappent en courant. A seize heures, il envoie jusqu'à la route pour savoir si le capitaine n'est point dans le fossé. Il est parti, il a disparu, tout comme le régiment de hussards. « Il a dû regagner Château-Salins, songe Miguel, mais il aurait bien pu me prévenir ! Puisque je suis libre de mes mouvements, je préfère le chemin d'hier. » Et, suivi de son escouade fidèle, il descend dans la direction de la forêt. Il franchit une voie ferrée, puis un ruisseau limpide sur le bord duquel il se jette à plat ventre pour boire à longs traits ; son visage et ses mains rafraîchis, il se remet en marche, dans l'herbe mêlée de jonc, en se demandant comment il se fait que la cavalerie allemande ne soit pas encore de la partie.

***

Les dragons qu'il rejoint à l'entrée de la forêt de Crémecey ont si crâne aspect que, malgré leur petit nombre (ils sont environ cent cinquante), il est un peu réconforté. Une batterie de 75 qui se trouve aussi là et qui tire au delà de Fresne-en-Saulnois, sans provoquer de réponse, contribue également à le rassurer.

« Voilà donc des gens épargnés par la défaite et qui savent ce qu'il veulent, constate-t-il avec satisfaction, j'ai bien fait de venir ici. » Apercevant un groupe d'officiers d'état-major, ceux de sa division et des deux brigades, il se présente à eux avec assurance et l'un d'eux, un lieutenant, lui dit :

— Ah ! oui ! le 538e ! Avant-garde. Pertes sévères. Comptez sur moi pour vous indiquer son lieu de rassemblement.

Il est presque vingt heures, le soleil approche de son couchant, la campagne s'embue des teintes incertaines d'un crépuscule qui sera long. Une automobile arrive de France. Sombre et sévère, le monocle à l'œil, le général de division en descend. On lui amène un incomparable cheval de pur sang et il part, escorté par une vingtaine de cavaliers. Spectacle, empreint d'une réelle grandeur. Miguel espère que d'importantes décisions sont proches. Attente de brève durée. Le général, qui est allé jusqu'à Fresne, remonte en auto et repart,

emmenant les officiers auxquels Miguel a parlé. Aucun ne se souvient de lui.

Épuisé, découragé, il rejoint ses hommes qui ont allumé, discrètement, un tout petit feu ; et, à la lueur de la flamme, il compte les bonnes figures du cuisinier, de son ordonnance, de Jourdain, Daigneau, Lieutord, Cassagne, Madio, Totor, Bath´o, et de cinq autres dont il ne sait pas les noms.

— Mon lieutenant, — lui dit Madio, — si nous ne pouvons vous offrir que des pommes de terre cuites sous la cendre, sans sel, et du café sans sucre, c'est de bon cœur.

Miguel s'assied à la manière des tailleurs, fermant le cercle qui entoure le foyer, et les langues se délient.

— Ce n'est pas bien quand même ce qu'ils ont fait là, les camarades, en se carapatant, — commence Totor qui mord à belles dents sa pomme de terre ; — si c'est pour ça qu'ils sont venus ici, ils n'ont qu'à retourner chez eux.

— Parfaitement, — appuie Daigneau. — Je ne comprends pas qu'ils vous aient plaqué, mon lieutenant ; sans vous, nous serions tous avec la première section, — et il montre avec son couteau la direction de Viviers qui flambe. — Donc, après une pagaïe où personne ne savait quel chemin prendre, nous vous devions ce remerciement !

— Quel baptême, — gémit Bathalo de sa voix nasillarde, — c'est pire que 70 ! C'est clair, nous sommes perdus !

— Eh ! peut-on jamais savoir, — reprend Lieutord, — je trouve que c'est bien beau de nous en tirer comme ça ; et puis sais-tu si les autres régiments ont écopé comme nous?

Et les voix s'entre-croisent :

— Toutes nos difficultés viennent du manque d'ordres.

— Et du manque de tranchées.

— Il nous faut des canons et un commandement.

— Ah ! le lieutenant disait bien au capitaine de se méfier. Si on l'avait écouté, le sort de la compagnie aurait changé.

— Est-ce qu'un capitaine doit écouter ce que dit un sous-lieutenant?

— Comment se fait-il que les officiers qui connaissent les Allemands n'aient pas plus le droit de parler que les autres?

— Ce que j'admire, c'est comme le 538e a marché à l'assaut ! Les pauvres diables ! On sait qu'il n'y a rien à faire, on est plus

mort que vif, et on marche quand même. On aurait dit qu'ils étaient traînés par un grand souffle.

— Je crois qu'il y en avait qui marchaient à genoux ; mais ils marchaient.

— C'est certainement plus dur à l'avance que sur le moment. On aime la vie, on craint la mort. On se fait tuer quand même.

— Ou on se débine.

— Ce qui m'épate, c'est que Liverzac ne soit pas demeuré avec nous.

— Dame, il est avec ceux qui tiennent à leur peau !

— Pourtant, quand on a la confiance d'aller au ciel...

— Voilà qui prouve que ce n'est pas ça qui rend courageux.

— Reconnais quand même que Cassagne a eu du courage pour deux. Pas vrai, Cassagne?

— Mes amis, — répond celui-ci, — je n'ai pas mieux fait mon devoir que vous, bien que je crusse que cela me serait plus facile.

— Et Bellamy qui s'est fait porter malade au moment de quitter Viviers !

Pendant que la conversation continue, Miguel remarque que les artilleurs ont formé le parc à faible distance et se détermine à ne pas aller plus loin.

De façon à être réveillé en cas de départ nocturne, il décide que l'on s'étendra auprès des caissons.

***

Réveillé par le froid, vers une heure, il lâche un formidable juron : les artilleurs sont partis sans le prévenir.

— Debout ! les gas, — crie-t-il à ses compagnons. — Madio allumez votre bougie pour que nous retrouvions notre matériel, puis filons !

A très petites étapes, on atteint Velaine-sous-Amance où le colonel se trouve depuis l'aube avec d'autres débris de son unité. Là, il est procédé à des appels, à des distributions de vivres, à des dénombrements. Tant d'hommes rejoignent durant cette journée qu'on peut supposer que les pertes ne dépasseront pas les six dixièmes de l'effectif, soit douze cents

hommes. C'est énorme, mais fort inférieur à ce que chacun a d'abord cru.

Le soir, le colonel réunit les dix-sept officiers qui lui restent et s'exprime en ces termes :

— Nous avons été cruellement éprouvés. Mon premier devoir est d'envoyer un souvenir affligé aux braves que nous avons perdus. Mon second est de vous supplier de ne pas vous décourager et de tirer profit de la dure leçon qui nous a été infligée. Je n'en puis dire plus long aujourd'hui.

» Pour que je me rende mieux compte de ce qui s'est passé, que le plus ancien officier de chaque compagnie me remette un récit de ses mouvements et des dispositions qu'il a prises depuis l'instant où j'ai déclenché la marche en avant jusqu'à celui où il m'a rejoint ici.

» Nous avons quelques hommes légèrement blessés. Le commandant de la 28e qui cantonnera au château de Romécourt où il y a une ambulance, se chargera de les y conduire. C'est vous, Larréguy?

— Oui, mon colonel.

— Vous pouvez partir, quand vous voudrez.

— Bien, mon colonel.

C'est donc à la tête du squelette de la 28e et d'une cinquantaine d'éclopés que Miguel arrive au château de Romécourt.

Il forme les faisceaux à proximité du portail et va aux renseignements. Un major passe la visite dans une remise où madame de Romécourt et deux paysannes lavent les plaies. Les blessés légers sont envoyés à Nancy, les autres sont provisoirement hospitalisés dans l'orangerie et la buanderie où mademoiselle de Romécourt dirige le personnel féminin du château.

La buanderie contient une vingtaine, l'orangerie une soixantaine de lits de paille, tous occupés.

La jeune fille dont Miguel ne voit que la robe blanche, les superbes yeux bleus et les minuscules mains, se penche sur ces malheureux dont beaucoup râlent.

Miguel lui dit quelques mots, après avoir casé sa troupe, et lorsqu'elle veut savoir l'importance de la bataille de la veille, si Velaine et Romécourt ne sont pas sous la menace du vainqueur, il n'ose pas être affirmatif tant il s'en voudrait de

l'attrister. Il dîne le soir en tête à tête avec un major qui a opéré pendant dix-sept heures et est aussi exténué que lui. Puis Dupouy le conduit dans une chambre tapissée de camaïeu couleur d'amourette. La fenêtre à petits carreaux, ouverte, donne sur un jardin anglais d'où montent les parfums d'août finissant.

Ainsi s'achèvent pour lui ces trois journées si pleines de tragiques événements réalisant le magnifique de l'horrible.

***

Miguel est depuis longtemps réveillé dans sa chambre ensoleillée, qu'il n'ose se mettre sur pied tellement il est rompu de fatigue. Son esprit aussi est épuisé mais sa courbature corporelle augmente sa stupeur mentale. Il demeure comme un homme n'ayant plus de pensée, qui pourtant, conscient de son hébétude, voudrait en sortir. Il promène son regard vague autour de lui, il se lève, ouvre toute grande la fenêtre sur le jardin radieux, revient à la table, prend un carnet dans sa vareuse. N'a-t-il pas l'habitude, depuis sa première année d'études supérieures, de tracer quelques mots chaque matin? Sa main tremble ; en gros caractères inégaux elle trace les mots : « Bataille, Peur, Chance », et retombe. C'est tout ce qu'il a compris, c'est tout ce qu'il revoit : la peur, des yeux hagards d'une agonie d'épouvante qui déforme les objets, qui paralyse les facultés au point d'empêcher de distinguer la couleur des pantalons rouges à trois cents mètres, de faire oublier jusqu'aux précautions élémentaires de la couverture sous bois ; la peur qui empêche l'ennemi de cerner les fuyards, de transformer son succès en triomphe, d'aller, en un seul bond, de Metz à Nancy ! Et les rangs serrés de nos morts lui apparaissent dans leurs poses figées : son capitaine les bras en croix, les quatre géants et leurs scapulaires. Il se bouche les oreilles pour ne pas entendre la détresse de Bergade.

« Pourquoi, se demande-t-il, sont-ils restés, eux, et pourquoi pas nous? Pourquoi ai-je changé de côté quand je m'appuyais contre l'arbre? Pourquoi ces huit hommes qui sont restés, dans le ravin? Pourquoi l'obus a-t-il touché Bergade,

pourquoi pas moi? Quel est le doigt qui a désigné les trois compagnies du 358e qui ont eu à marcher contre la lisière? Pourquoi elles plutôt que d'autres? » Et il écrit encore : « Chance et Peur. » Mais ses souvenirs se précisent et la honte l'envahit. La honte d'avoir manqué de décision, d'autorité, d'avoir reçu son secours d'en bas, de ses subordonnés, de Madio, Daigneau, Lieutord. Et n'aurait-il pas dû aussi, quand le 358e montait à l'assaut, se joindre à lui? il rougit de s'être abandonné parce que ses hommes fuyaient, et il reconnaît qu'il a été, à part soi, content de manquer d'ordres; il se remémore les influences contraires des exemples de bravoure ou de lâcheté.

Le voilà dans Fonteny parmi les hideurs de la panique. Ce ne sont plus des soldats qu'il distingue, ce sont les causes de la défaite qui affluent de Paris et de la France. Et maintenant sa plume court, écrit hâtivement et sans règle, enveloppe dans un même anathème : individualisme, égoïsme, ambitions étroites ; manque d'outillage, défaut de raison pratique, routine ; esprit de parti, affaiblissement des consciences, abaissement de la presse ; favoritisme, égalité de fait, démagogie, adulation du pouvoir ; scepticisme politique, insouciance épicurienne, indolente inaction ; toutes les laideurs, toutes les petitesses, toutes les faiblesses, toutes les conséquences de la surabondance des richesses, de la désunion et de la turbulence sont là, dans la crépitation des feux, sous les chariots qui les écrasent, derrière les attelages qui les traînent comme de sinistres condamnés à l'écartèlement.

Mais voici que les émanations des parterres sous la caresse matinale le calment et l'attirent vers elles. Il se penche sur le jardin, respirant à pleins poumons les roses qui s'évaporent, il palpe sa poitrine solide et bombée ; mieux maintenant, il se dit en lui-même : « Que puis-je demander encore en plus du bonheur d'être sorti sain et sauf de ma première bataille ? »

En une seconde, son existence de vingt-neuf années lui apparaît ; il regarde sa vie qu'il n'a jamais vue sous un pareil jour ; qu'elle était donc belle, variée, nuancée !

Ses années d'enfance dans l'opulente propriété girondine, ses succès de collège et de faculté, ses voyages, ses vacances dans les symphonies automnales du golfe de Biscaye, ses amours poétiques de la vingtième année, ses rêves crépuscu-

laires, ses ravissements musicaux, ses libres recherches philosophiques et religieuses, ses lectures, ses premiers essais d'écrivain encouragés par les traditions d'un maître parfait, son intimité charmante avec des parents tendres, raffinés : quelle somme incomparable de bonheurs à côté de l'abîme où il se voit jeté !

La vie ! quelle sublime méconnue ! Mais à faire l'analyse de l'essence du bonheur, on oublie de le savourer. A se demander quelle en est la substance, on perd de vue que nous avons mieux à faire en ce monde qu'à nous résigner.

A la pensée de tant de bonheur perdu, de sa jeunesse gâchée à la recherche de l'île d'Utopie, sa haine contre l'envahisseur s'allume, il se représente les Bavarois vautrés sur les fleurs de Romécourt et il se souvient de ce mot qu'un Allemand lui a dit, en 1912, dans le midi de la France : « Ah ! quelles richesses ! et les hommes qui les possèdent, dominés par des inventeurs de chimères, n'ont pas même la volonté de les défendre ! » Il se rappelle cette figure de gélatine rouge, il la suppose ricanant maintenant d'une joie sauvage. C'est l'image hideuse de la guerre !

Alors, sa révolte se transforme en colère, ses poings se serrent, ses camarades morts sont debout devant lui, il entrevoit la blanche apparition de l'ambulance et ne maudit plus l'obligation inexorable de combattre qui pèse sur lui.

Madio qui entre, des papiers à la main, le tire de ses réflexions. Posément il dit :

— Le bureau du colonel demande l'état des pertes en hommes et en matériel et des propositions de nominations ; aussi, comme je connais un peu la compagnie, ayant travaillé avec le chef et le fourrier qui sont restés là-bas, ai-je pris sur moi de les remplacer provisoirement.

— Eh bien ! il faut voir ça, — répond Miguel qui avait oublié qu'il commandait la compagnie, — laissez-moi les papiers.

Alors, il s'assoit devant la situation administrative, l'état des pertes, la feuille de prêt que Madio a réussi, tant bien que mal, à rédiger. Levant la tête, il aperçoit ses hommes dans la garenne qui nettoient leurs armes, comptent des cartouches, et, songeant à son dîner de l'avant-veille dans le hallier, il

revoit les quatorze figures qui faisaient cercle avec lui autour du feu et s'efforce à retrouver leurs noms. Quelle révélation que celle de ces âmes populaires et comme il est avide de les mieux connaître, de les pénétrer, d'y puiser de l'énergie ! Mais s'il s'attendrit sur les bonnes volontés, il s'irrite contre les lâches. Il n'a plus que quelques minutes pour faire des propositions d'avancement afin de remplacer les gradés qui ont disparu, et il se trouve écrasé par la suggestion soudaine de son autorité. Choisir des hommes qui conduisent d'autres hommes à la mort, quelle sublime fonction et comme il se trouve indigne de la remplir, comme il regrette le temps qu'il vient de perdre en de vaines songeries alors que d'une erreur peuvent résulter tant de graves conséquences !

Son contrôle de compagnie est devant lui. Qu'ont fait ceux sur lesquels il comptait : ses sergents, Bellamy, Émile Lemerle et Sarra? Ils se sont mêlés au flot des fuyards ! Quels sont ceux qui se sont, au contraire, révélés des hommes de caractère et de cœur? Presque tous ceux dont il se méfiait : Daigneau, Madio, Cassagne, Jourdain, Lieutord, Totor, Bathalo, et ces autres dont il ne connaît même pas les noms ! Avoir eu la prétention de se croire un observateur, un psychologue, et tomber dans l'erreur de la sorte ! Il n'y en a qu'un seul sur lequel il ne se soit pas trompé, le caporal Jourdain ! Ah ! il ne sera pas en peine pour ses nominations ! « Au moins, si nous devons mourir, se dit-il, il faut que ce soit utilement. » Apprendre à se battre, tirer parti des richesses dont le pays nous donne sans compter la disposition : sa pensée se concentre sur ces mots. Puis il signe les feuilles et descend.

IV

LE GRAND COURONNÉ

Fragment du Journal de Miguel.

Champenoux, 27 août, 21 heures.

Décidément, je dois en prendre mon parti, rien, à la guerre, ne se passe comme on se le figure. A Viviers où nous nous

croyions en fin d'étape de grandes manœuvres, nous nous sommes battus, ou plutôt atrocement fait battre, sans nous rendre compte de ce qui se passait ni voir un Allemand.

On nous envoie à Velaine, nous nous supposons condamnés à une mort imminente. Pas un obus n'y tombe, le régiment n'y perd pas un homme, il assiste du haut de sa tribune à un superbe fait d'armes et à une déroute bavaroise, car ce sont des Bavarois qui ont été écrasés par les Poitevins à Erbéviller, et ce n'est pas de loin seulement que nous les avons vus.

Ce matin, à midi, nous sommes partis sur les traces des vainqueurs. Pendant que nous traversions la forêt de Champenoux, une automobile chargée de six officiers d'état-major a longé notre colonne entraînant sur son passage une clameur.

— Vous allez voir ça de l'autre côté, les amis ! — a crié un chic capitaine de cuirassiers à mon commandant de compagnie et à moi qui marchions en tête, — il y a au moins cinq mille Boches par terre !

Quelle joie ces mots et leur charmante familiarité ont créée d'un bout à l'autre du régiment ! Ce fut une exubérance frénétique. Les hommes se répétaient qu'il y avait eu cinq mille, dix mille Allemands de tués, les autres ne tiendraient pas, la guerre était finie. Ils parlaient comme si le kaiser avait demandé la paix, des rires délirants leur échappaient, tous les obstacles avaient maintenant disparu.

— Ah ! je disais bien qu'il y en avait des mille et mille, — hurlait Totor. — C'est la revanche de Viviers. Il faut le dire : l'active nous fait la pige, et cette artillerie, donc !

Dès la lisière de la forêt, sur la plaine qui la relie au Bois-Morel, les cadavres apparurent. Bien des culottes rouges d'abord, mais personne ne s'attendrit sur leur sort, car plus on avançait vers Erbéviller plus les Allemands dominaient. Autour du cimetière dont les murs étaient crénelés et que les Poitevins avaient enlevé à la baïonnette, cent Bavarois environ étaient tombés. Nos troupiers ne pouvaient se lasser de les contempler, mais hésitaient encore à les toucher. Alors, Totor et Dagineau entrés dans le cimetière, en relèvent un, l'attachent par-dessous les épaules à une croix avec deux bretelles de fusil, lui remettent son casque à pointe sur la tête, appuient son fusil et ses bras sur un mur dans la position du

tireur debout et, plaçant brusquement Léraud en sa présence, rient tout leur soûl de sa frayeur.

— On dirait qu'il ricane encore, ce sacré Boche ! — dit un des hommes qui forment le cercle.

— Il peut ricaner tant qu'il voudra, il est de la classe ! — hurle Totor, au milieu d'une explosion de bravos.

Puis, se tournant vers moi qui me disposais mollement à le réprimander :

— Ne croyez pas, mon lieutenant, qu'on fasse cela pour se moquer de la mort, on la respecte, on ne recommencera pas, c'est seulement pour donner du courage aux froussards que j'ai osé cette blague.

J'allais répondre lorsqu'un roulement traversa le village d'Erbéviller et nous ramena aux faisceaux. Sept canons de 77 bavarois réduits, la veille, au silence par notre artillerie, passaient derrière des avant-trains de notre artillerie divisionnaire et, bien que leurs conducteurs ne fussent pour rien dans ce succès, ils étaient triomphants, acclamés et entourés au point d'être obligés de s'arrêter. Le colonel mit fin à la manifestation en donnant le signal du départ et nous conduisit à la lisière sud du Bois-Morel où nous devions rester en réserve. Nous n'étions pas au bout de nos surprises. Le long de ce bois il y avait sur le sol des centaines et des centaines de cadavres allemands. Ils avaient été pris sous le feu des 75 au moment où ils sortaient du couvert. Les officiers, seulement reconnaissables à la finesse du drap de leurs tuniques, aux plaques d'identité d'argent qu'ils avaient au cou, et à leurs gants, formaient un premier rang clairsemé. Derrière c'était une masse d'êtres anéantis. Cela ressemblait à une couche de hideux champignons vénéneux de toutes couleurs. Des flots de sang jaillis de poitrines défoncées, ventres ouverts, cervelles éparses, membres brisés avaient teint les uniformes. Des caillots s'étaient figés dans les barbes et les cheveux. Les yeux, les narines et les bouches béants, étaient affreux. Les visages étaient crispés, tordus, convulsés, rougeâtres ou noircis. De grosses mouches noires et bleues se plaquaient sur des marbrures verdâtres et des macules jaunes. Des sacs éventrés, des fusils brisés gisaient pêle-mêle avec des journaux, des lettres, des boussoles, des lanternes de poche, des vivres,

du linge, des condoms, des livres de cantiques. De cent mètres en cent mètres, des sapeurs du génie avaient commencé à creuser des fosses. Personne n'avait plus envie de rire, nous songions à nos camarades et à ce que nous serions demain ; mais cette vision rassurait, rendait confiance, ancrait nos esprits dans la résolution de corriger le défaut de coopération, le gaspillage d'énergies qui nous avaient tant coûté ; et, si nous devions mourir, de vendre chèrement notre vie.

J'ai longuement causé avec Trévière, nos impressions et nos intentions concordent parfaitement. C'est un camarade bien précieux. Nous étions précisément ensemble, lorsque le 66e a envoyé à l'arrière quatre-vingts prisonniers parmi lesquels une bonne moitié avaient été horriblement blessés par le 75. Deux surtout dont la face était lacérée de grenaille d'éclats avaient des joues et un menton hideux, triplés au moins par la tuméfaction. J'ai beaucoup aimé la façon chevaleresque dont ce troupeau a été salué par l'unanimité du régiment. Le colonel, le capitaine Longuet, Trévière et moi avons commencé, notre exemple n'a pas été perdu.

A la nuit, nous avons reçu l'ordre d'envoyer nos fourriers à Champenoux et d'y cantonner. Il en a été ainsi fait. Parvenus à destination, nous nous sommes trouvés en présence de huit cents types qui arrivaient du dépôt. Voilà un renfort qui n'a pas traîné en route et qui remet nos effectifs au complet. Nos anciens ont immédiatement commencé l'éducation des bleus.

***

Champenoux, 28 août, 20 heures.

Je commence à connaître un certain nombre de mes soldats. J'ai d'abord étendu mes relations avec mes fidèles compagnons du 20 août en les faisant profiter des grades vacants.

Madio est la personnalité la plus marquante du groupe. Il a trente ans. Loin d'être un « vulgaire aliboron » suivant le terme imprudent de notre capitaine tombé à Morhange, c'est un sujet très distingué. Dès sa réception au professorat d'école normale primaire, il a réussi à prendre brillamment ses licences ès sciences et de philosophie. Depuis, il a mis en

train une thèse de lettres. Sa modestie est charmante et il prend très au sérieux les fonctions de sergent-fourrier que je lui ai attribuées. Qui diable se serait douté que ce petit bonhomme languide, au regard mal assuré derrière son lorgnon, avait une si réelle valeur et une si solide étoffe?

Cassagne est aussi un élève de la Faculté de Bordeaux où il a passé la licence et le certificat d'histoire. Docteur en théologie, de Rome, il enseigne au grand séminaire de Saint-Sever. Robuste, comparativement à Madio, il ne pourra pas je crois, me rendre au point de vue strictement militaire, les mêmes services. Il avoue qu'il est extrêmement distrait et maladroit et préfère, avant d'être nommé caporal, éprouver son autorité sur ses camarades. Ceux-ci ont remarqué son langage façonnier, affété, souvent émaillé de subjonctifs, en si complète opposition avec son aspect, et, à cause aussi de ses lunettes et de sa grande barbe, l'ont surnommé le « Père Tif ».

Le cadre de ma section est maintenant le suivant : Sergents : Jourdain et Gellineau. (Quant à Montluc, il m'a quitté pour remplir avec joie les fonctions de sergent-major qui le tiennent à une certaine distance des premières lignes.)

Caporaux : Daigneau, Lieutord, Pélubourg et Duchet.

Agent de liaison : Lemerle, Victor-Louis-Napoléon.

Tambour : Bathalo.

V

LE TRIOMPHE DE L'INTELLIGENCE

Reprenez, ô Français, votre gloire usurpée.
VICTOR HUGO

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, les deux bataillons du 537e prirent possession des éléments de tranchée que les bataillons de Tourangeaux avaient ébauchées le long des lisières est et nord du Bois-Morel. La 28e occupa l'extrême droite du secteur, l'endroit même où les chevaux des 77 réduits au silence avaient été tués et où ils gisaient dans une vapeur de pourriture. C'était en face de Sornéville dont on aper-

cevait le haut de la grand'rue, la place plantée d'arbres et l'église, le bas du village étant caché derrière un ressaut de terrain. A ce même emplacement, deux capitaines d'artillerie s'installèrent au jour avec deux trompettes et deux téléphonistes. Cette constatation et la belle tenue du régiment de Tours influencèrent très favorablement les nouveaux arrivants. Miguel et son commandant de compagnie qui, ne connaissant encore personne, ne faisait rien sans lui, répartirent leur monde de la façon suivante : cinquante hommes dans chacune des quatre tranchées principales distantes d'environ cent cinquante mètres, dix postes de cinq hommes intercalés de cinquante en cinquante mètres.

La consigne de se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer fut répétée avec insistance, suivant la volonté du colonel.

Ce fut de notre côté que les premiers coups de canon partirent, aussitôt le soleil levé. Il n'en fallut pas plus pour enchanter nos fantassins amusés et confiants et les persuader que les Boches n'oseraient même pas répondre. Les 77, en effet, ne ripostèrent pas, mais une dizaine de pièces de calibre jusqu'alors inconnu et absolument terrifiant.

Une moitié cherchait à museler les nôtres; l'autre arrosait la lisière avec une précision mathématique. Au lieu des éclatements grêles du canon de campagne, c'étaient des sifflements pleins et lents, suivis d'un choc disloquant.

Les effets de ces projectiles furent inouïs. Un chêne dont la circonférence était au moins égale à celle de dix hommes serrés les uns contre les autres, fut coupé en biseau à huit pieds au-dessus du sol et à quinze mètres de la tranchée où le lieutenant Bellocq se trouvait avec Larréguy et sa section. La cime retomba lourdement sur le sol, avec une pluie de débris de bois et de feuilles.

— Nous sommes foutus ! — gémit une voix larmoyante qui semblait sortir des entrailles de la terre et qui fut le signal d'un commencement de débandade.

La vue de cinq ou six hommes qui s'élançaient vers l'intérieur du bois arracha Miguel à son hébétude, il fut surpris de s'entendre crier après un formidable juron :

— Arrêtez-moi ces bougres-là ! — et de sauter mécaniquement à leur poursuite.

Mais Totor, Daigneau, Lieutord et Bathalo étaient déjà partis et ramenaient les fuyards. Et Daigneau criait :

— Faites-nous repérer, tas de lâches ! faites-nous engueuler, tas de chiffes ! faites-vous foutre de vous par les artilleurs, tas de sans honte !

— Vous ne comprenez donc pas, — ajouta Miguel, stimulé par l'admirable esprit de décision de Daigneau, — que sous un bombardement on a tout à gagner à ne pas bouger et à ne pas se faire voir?

Les obus continuaient à tomber, Miguel s'accroupit de nouveau à l'extrémité droite de sa tranchée, mais il se sentait tout autre que cinq minutes plus tôt, très fier de s'être dominé, d'avoir pris de l'ascendant sur ses subordonnés et d'avoir l'esprit assez libre pour se dire : « Quel brave petit soldat que ce Daigneau ! Il met hors de doute, par l'effet de son intervention, que le courage est aussi communicatif que la peur et il en fixe nettement les éléments. Le « faites-vous repérer », c'est l'intelligence maîtresse d'elle-même et de l'instinct; le « faites-vous engueuler », c'est l'obligation contenue dans l'ordre formel de la discipline; le « faites-vous foutre de vous », c'est l'amour-propre. Quel enseignement pour mes sergents qui n'ont pas bougé mais qui ont laissé commencer la panique ! Ils n'osent plus me regarder ! Sont-ils assez penauds ! »

Miguel en était là de son petit discours intérieur lorsqu'un autre obus, tombé à droite, ébranla de nouveau la tranchée, jetant ses occupants dans la terreur. Daigneau qui, faute de place, était couché derrière, fut le premier qui vit arriver Méneytout, le soldat que Miguel avait placé avec quatre hommes dans le petit poste de droite.

— Mon yeutenant, — cria-t-il en affectant de grasseyer, — y a de la casse, voilà Méneytout qui radine.

Ce Méneytout, que Miguel connaissait à peine, était un cordonnier de village landais, père de trois enfants. Un obus était tombé en plein sur le poste qu'il commandait, déchiquetant ses quatre compagnons mais ne l'égratignant même pas. Tranquillement, en faisant tomber la terre qui avait sauté dans sa barbe blonde, il rendit compte de l'événement, au milieu du vacarme assourdissant, et disparut entre deux rafales.

— A bientôt notre tour, — déclara Lieutord, en manière d'oraison funèbre et parce qu'il ne voulait point paraître, et parce qu'en somme il n'était pas plus démoralisé que Daigneau.

— Ah ! vivement l'heure de la soupe ! — ajouta Totor, — parce que cette musique vous fout une fringale !...

Bathalo, qui était complètement chauve, faisait mine de s'arracher les cheveux avec des contorsions grotesques.

— Si tu comptes sur les cuisiniers avec un boucan pareil, tu peux te mettre une belle ceinture, — répondit Lieutord. — A propos, quelle heure est-il?

Miguel regarda sa montre. Il croyait qu'il était onze heures. A peine en était-il huit.

— Ça paraît plus long qu'à faire l'amour ! — lança Daigneau.

— Crois-le, si tu veux, j'en ai envie, — répondit Totor, déclenchant le rire de la tranchée entière, Sarra excepté.

Quel supplice de rester sous ce feu et de s'y savoir irrémédiablement condamné jusqu'à ce que les Allemands fussent fatigués ! Miguel ne savait plus à quoi occuper son esprit.

— A quoi pensez-vous? — demanda-t-il au sergent Jourdain qui comptait sur ses doigts.

— Mon lieutenant, je fais un petit calcul : ils tirent environ un obus par minute depuis deux heures et ils n'ont encore chez nous tué que quatre hommes, donc s'ils ne s'arrêtent pas avant ce soir...

Il n'eut pas le temps de finir, deux obus, presqu'en même temps étaient tombés à gauche sur un petit poste. Il devait y avoir des blessés car l'on entendait des lamentations.

— J'y vais, — dit Cassagne.

Mais cette fois Jourdain et Gellineau ne se firent pas prier pour se déplacer. Dès qu'il sut que les blessures étaient insignifiantes, Miguel alla aux renseignements auprès des officiers d'artillerie. Il les trouva anxieusement penchés sur leurs cartes, l'air découragé.

— Qu'est-ce donc que ce calibre? — demanda-t-il?

— De l'obusier de 150 dont le projectile a une longueur double, une surface quadruple, un volume huit fois plus

grand que notre 75 qui pèse cinq kilos et demi. Vous voyez d'ici !

— Alors?

— Ils vont tâcher de nous démolir. C'est pourquoi nous ne tirons qu'à coup sûr, pour ne pas être découverts.

Et ils n'osaient ajouter que, ne pouvant faire de tir courbe, ils étaient impuissants à répondre avec leurs joujoux !

***

Le lendemain, jour anniversaire de Sedan, la section Larréguy fut encadrée aux quatre points cardinaux, mais ne perdit pas un cheveu. A la nuit, l'ordre arriva d'aller reprendre les positions de Velaine-sous-Amance.

Celui qui ne s'est pas trouvé sous un feu écrasant d'artillerie lourde rendant nos pièces de campagne impuissantes, ne saurait apprécier l'intensité de la jouissance que ressent un régiment en s'éloignant d'un emplacement aussi dangereux que le Bois-Morel, les 1er et 2 septembre.

Les officiers eurent toutes les peines supposables à empêcher le gros de leurs hommes de courir, et Miguel dut demander aux caractères qu'il avait reconnus énergiques des prodiges de volonté, pour empêcher que la retraite ne se transformât en une débandade analogue à celle du 20 août. Il prit ses dispositions avec à-propos, bien qu'il eût plusieurs motifs de se sentir le cœur serré. Encore que les pertes n'eussent été guère élevées, étant donnée l'énorme quantité d'obus tirés par l'ennemi, le régiment abandonnait le terrain sans combattre, sans que personne le remplaçât et sans même ensevelir ses morts. Quel serait le contentement des Allemands quand ils feraient ces trois constatations ! D'autre part, le lieutenant Bellocq, fortement contusionné par un des derniers 150, refusait de se laisser évacuer. Ceci, tout à son honneur, donnait à Miguel la charge du commandement effectif de la compagnie, charge qu'il jugea bien pesante lorsqu'il sut que le 537e allait occuper l'éperon compris entre les routes Velaine-Champenoux et La Neuvelotte-Champenoux, au nord de la route Velaine-La Neuvelotte et contre elle.

En arrivant, à vingt-deux heures, sur le mamelon découvert

qui, à l'ouest de Velaine, semblable à un pendant du calvaire, domine la forêt de Champenoux, il fait rapidement le raisonnement suivant : « Mes hommes sont exténués moralement mais non physiquement. Si je sais les prendre en ayant pour directive que le Français veut en faire plus qu'on ne lui en demande ou il n'est pas content, nous aurons à l'aube chacun notre trou sur ce glacis et nous pourrons nous y cacher pour dormir. Dans mon secteur, se trouve l'importante ferme du château du Tremblois ; tout ce qu'elle contient je me l'adjuge ; c'est bien le diable si Mâdio, Jacqué, Trilleux et Duchet n'y trouvent point des outils ! »

Un quart d'heure après, Miguel fit former le carré à sa compagnie autour d'un tas d'instruments aratoires et lui adressa quelques mots :

— Mes amis, il va falloir fournir un grand effort, vous voyez que nous sommes placés en plein terrain découvert ; en outre, malgré notre léger recul certainement voulu par le commandement, j'ai l'impression que « ça pourrait barder » demain comme « ça a bardé » hier et avant-hier. Si nous nous fortifions, nous diminuons nos risques de cent à un. Pour être retranchés, il serait bon que nous ayons chacun un abri d'un mètre cinquante de profondeur sur un mètre de largeur ; c'est réalisable en ce qui nous reste de nuit, mais je sais qu'il y a parmi nous des hommes incapables de tenir une pelle, je le sais si bien que je suis de ceux-là ; il faudra travailler pour eux. Vous comprenez la gravité de la situation. Chaque coup de pioche sauve un homme. Profitez de ce beau temps clair pour fournir ce que vous pourrez. Le premier qui sentira ses forces à bout préviendra son sergent qui me demandera si j'autorise à cesser le travail. En dehors des considérations d'intérêt personnel, autre chose doit nous pousser au turbin. Vous savez que notre commandant de compagnie, sérieusement abîmé, ne veut pas nous plaquer ; remercions-le de sa fidélité en nous mettant énergiquement à l'œuvre ! Je compte sur vous.

Accompagné du terrassier Mathey, de Trilleux et de Duchet, choisis comme adjuteurs, il constitua des équipes, distribua des outils et indiqua les dispositions à prendre. Il tenait surtout à ce qu'un boyau reliât la tranchée au bois qui se trou-

vait à proximité immédiate et le long de la route, car il jugeait qu'en cas de bombardement de la crête, ce boqueteau offrirait une protection parfaite, principalement si de bons abris souterrains y étaient creusés ce qui, sans inconvénient, pouvait se faire le jour.

Pendant qu'il affectait au défoncement de ce tracé une équipe d'élite dont il ne voulait pas avoir à s'occuper jusqu'à l'aube, le reste de l'effectif se mettait au travail avec un entrain inimaginable. Chacun rivalisait de bonne volonté, d'esprit d'entreprise. La terre volait, les pierres se brisaient, les parapets et les parados s'élevaient et c'était un spectable hallucinant que ces deux cent cinquante hommes à demi-nus, pliant, sous les phosphorescences d'un clair de lune fulgurant, leurs muscles luisants, à une volonté unique.

Les pics, les dragues et les barres à mine brillaient ; les étincelles jaillissaient, les ordres devinés s'entre-croisaient dans une contagion d'ardeur qui ressemblait à de l'inspiration. Comme ils comprenaient vite, ces paysans, comme ils étaient capables d'aider par leur adresse et leur invention personnelles ceux que Miguel leur avait donnés pour guides !

Les caporaux, les sergents et les chefs de sections, un instant hésitants, avaient aussi ôté leurs capotes et pris les pelles et les pioches. Aussi, lorsque Miguel eut achevé sa première inspection de chantier, éprouva-t-il devant l'émulation intelligente qui animait la masse apparemment brutale de sa compagnie, un véritable enthousiasme. Dans cet accord de volonté, la résistance fut lestement organisée et, bien avant le jour, la tranchée fut suffisante pour que la compagnie entière s'y enterrât et pût, par le boyau, communiquer avec le bois et de là avec l'arrière. Deux excellents travailleurs, les inséparables Babin et Pradeau, avaient sous la suggestion de l'industrieux Jacqué, fait un abri spécial, recouvert de fortes traverses de bois, pour les officiers. De la paille et un matelas, pris à la ferme du Tremblois, avaient été glissés dans cette niche. En grande pompe, Dupouy y conduisit le lieutenant Bellocq qui s'était reposé dans le bâtiment, mais qui trouvait imprudent d'y passer le jour. Lorsque le commandant de compagnie eut fait, clopin-clopant, le tour du propriétaire, il tendit la main à Miguel qui devint rouge de

joie en entendant cet ancien officier de l'armée active, doublé d'un ingénieur de valeur, lui dire :

— Quel bon petit officier tu fais, et que je me félicite de t'avoir dans ma compagnie !

La nuit suivante, le capitaine adjoint au colonel vint annoncer au capitaine Longuet qui commandait le bataillon, — l'ancien commandant ayant été blessé au Bois-Morel, — que le régiment allait avoir à se retrancher et que du matériel était demandé au génie. Aussi fut-il tout simplement abasourdi lorsqu'il vit que, spontanément et sur la seule initiative d'un officier de réserve, le travail était déjà effectué et que la 28e avait même commencé de profonds abris dans le bois.

Naturellement, la nouvelle s'en répandit, furieusement grossie, suscitant l'émulation des autres compagnies qui s'ingénièrent à se procurer à Velaine, au château du Tremblois, ou à la Neuvelotte les outils suffisants pour rattraper le temps perdu.

***

Du monticule où l'abri des officiers de la 28e était creusé, comme des éminences environnantes, une vue splendide s'étendait sur les collines, les forêts et les villages lorrains jusqu'au mont Amance très rapproché à gauche, jusqu'aux Vosges et au mont Sion qui limitaient un grandiose horizon vers l'est et le midi.

C'est de là qu'ils continuèrent à assister et à prendre part à la bataille dont l'enjeu devait être les bois qui s'étendent entre la frontière et les hauteurs du Grand Couronné.

Voyant les choses empirer d'heure en heure, Bellocq et Larréguy se désolaient à part eux et jugeaient la situation générale intolérable surtout par l'idée qu'elle deviendrait pire.

Le 9 septembre, un prisonnier raconta que des hauteurs de la ferme Saint-Jean voisine de Sornéville, le grand chef sanglant, le roi de Prusse, contemplait le Couronné pour assister à sa fin. Le soir de ce jour-là, pendant un orage épouvantable, les obus qui passaient au-dessus du château du Tremblois allèrent jusqu'à Nancy.

Miguel ne pouvait s'arracher à la pensée désespérante que tout était perdu, que le lendemain ses hommes et lui seraient

attaqués de toutes parts ; et l'idée de la mort paraissait à Miguel tellement injuste et horrible qu'il n'osait y arrêter sa réflexion. A l'aube du 10, la ferme du Tremblois brûlait et les obus ne cessaient de tomber sur Amance. Ce fut alors de notre côté une canonnade sans égale. Tous les 75 donnaient leur maximum de vitesse et plus loin que leurs éclatements, des obus de gros calibre qui venaient d'on ne sait d'où, éparpillaient les réserves allemandes, jetaient le désarroi dans les convois épouvantés. En même temps, notre infanterie recevait l'ordre de se porter en avant.

Deux régiments intacts, venus de Toul, s'élancèrent des tranchées du 537e à la voix du canon. Ce fut une ruée magnifique, mais combien meurtrière et imprévoyante sous les mitrailleuses que les Allemands, en fuyant, avaient sacrifiées, seules, pour prendre d'enfilade les lisières de la forêt au moment où nous les atteindrions.

Le surlendemain, le 537e traversa le vaste champ de bataille jonché de milliers de cadavres et entra dans les ruines spectrales de Champenoux ; l'arme à la bretelle.

Du 3 au 12 septembre, la 28e avait perdu un homme, un cuisinier qui s'était obstiné à coucher dans la ferme du Tremblois et qui y avait été tué en dormant.

— Ma foi, — déclara Lieutord à Miguel, en lui présentant une mitrailleuse bavaroise qu'il avait découverte dans un grenier, — une bataille c'est encore plus facile à gagner qu'à perdre.

Évidemment, il trouvait naturel ce qu'il avait enduré depuis vingt-deux jours.

Fragment du Journal de Miguel.

Champenoux, 16 septembre 1914.

Ce qui commence à m'intéresser à la guerre, c'est que tout y est inattendu. Si, le 19 août, lorsque nous avons effleuré ce village pour la première fois et, le 2 septembre, quand nous l'avons retraversé après le bombardement du Bois-Morel, j'avais traduit mes intuitions en prévisions, j'aurais supposé n'importe quoi plutôt que d'admettre la possibilité de ce qui s'est réalisé et m'a stupéfié. Aux grands desseins et aux vastes

espoirs succède la déroute, et au moment où nos affaires peuvent être jugées irrémédiables, c'est la vue d'un bonheur incroyable et inopiné !

Quels beaux jours commencent, pour nos cœurs ! La formidable machine ennemie recule ! Les Allemands sont battus d'un bout à l'autre du front ! Que sont nos souffrances et nos pertes auprès de ce triomphe ! Les misères sont oubliées. La patrie encore une fois renaît !

Les autobus du R. V. F. (à ce sujet, le ravitaillement marche admirablement ; nous étions convaincus, en quittant Saint-Sever, que nous aurions à boire l'urine de nos chevaux et à manger les lacets de nos chaussures ; jusqu'à présent rien ne nous a manqué) nous ont apporté les premiers journaux que nous ayons vus depuis le 12 août. Ceux d'entre nous qui ont réussi à en avoir les ont lus à haute voix dans les rues. Les hommes en nous écoutant s'embrassaient, s'offraient des bidons de vin et buvaient en cercle à la régalade, joyeux comme aux jours de vendange.

Quel peuple impressionnable nous sommes ! Les camarades qui, la semaine dernière, prédisaient à la France une ruine entière, traitent de mauvais patriotes ceux qui discutent cette assertion des journaux de Paris, y compris le respectable *Temps*, d'après laquelle il n'y aura plus à la fin du mois un ennemi sur le sol français ! Nos épreuves seraient-elles donc déjà finies? L'hésitation des soldats à croire à la victoire totale si facile ne les empêche pas de goûter profondément d'autres joies. Nous sommes au repos complet ; nous faisons bonne chère, nous dormons, nous nous lavons ; que tout cela est délicieux ! Mais bonheur plus délectable encore, nous avons reçu les lettres d'août par énormes paquets. Ce sont les premières. Hélas ! une bonne moitié n'atteint déjà plus les destinataires. Je n'ose retourner celles adressées au capitaine et au lieutenant de ma compagnie tombés à Viviers ; malgré moi, sur les cartes postales, j'ai entrevu des mots d'une tendresse touchante. Combien l'est-elle davantage maintenant que les intéressés sont morts ! Plutôt que de renvoyer directement ces correspondances, je les placerai dans les cantines que je vais expédier au dépôt. Quelle navrante mission d'avoir à mettre de l'ordre dans ces reliques, et quel serrement de cœur

à l'idée des larmes qu'elles feront couler ! Ne vaudrait-il pas mieux qu'elles aient disparu comme nos camarades et que leurs femmes ne les retrouvent pas? Ils étaient mariés l'un comme l'autre. Le capitaine à Poitiers, le lieutenant à Bordeaux. Je me rappelle : la dernière fois que nous avons parlé de nos familles, le 19 août, à Viviers, pour en montrer les photographies aux Lorrains qui nous hébergaient, le capitaine a dit qu'il avait la certitude de revoir la sienne, tandis que le lieutenant a exprimé l'assurance qu'il serait tué ! Voilà qui édifie sur la valeur des pressentiments ! Pour ma part, quand ça chauffe je me crois perdu ; quand nous sommes tranquilles comme aujourd'hui, je me crois invulnérable ! Manifestations de la peur que ces imaginations-là, fort intéressantes à observer du reste.

A propos d'observations, si je profitais de mon indépendance absolue pour débrouiller ce que la bataille de Champenoux m'a appris ?...

En partant, je croyais qu'après m'être battu, j'aurais à me demander comme le héros de Stendhal : « Ai-je réellement assisté à une bataille? »

J'ai été vite détrompé. La bataille est aujourd'hui la répétition lente et renouvellée de scènes dont l'intérêt poignant n'échappe même point au troupier attentif. Les engagements s'ébauchent, sa réalisent, se recommencent avec lenteur et obstination ; une position se perd et se reprend dix fois avant d'être définitivement abandonnée ou gardée. Nous sommes des centaines de mille qui avons assisté aux grandes lignes de la bataille du Grand Couronné et qui avons pu deviner les détails qui échappent à notre vue. Comme à Viviers — d'après ce que je vois dans les journaux, l'histoire dira Morhange chez nous, et bataille de Metz chez les Allemands — j'ai d'abord discerné deux éléments : la peur et la chance ; mais alors que là-bas je n'avais vu qu'elles, j'ai fait ici des constatations qui réduisent le rôle que je leur avais attribué. La peur et la chance sont influencées et modifiées en raison inverse par un troisième élément : l'intelligence. Un homme qui réfléchit a moins peur qu'un homme qui en est incapable, et plus il réfléchit, plus il diminue sa peur et augmente sa chance. Dès que Jourdain a eu fait son calcul sur la superficie

en mètres carrés du Bois-Morel et le nombre d'obus qu'il faudrait pour que chacun de ces mètres fût atteint, nous avons respiré, le courage de certains d'entre nous a été centuplé.

Et il suffisait que certains se raffermissent pour que la balance indécise entre la peur et le courage penchât vers ce dernier.

Gellineau, piètre soldat à Morhange, stimulé par l'exemple de Daigneau et autres petits bouts d'hommes, effrayé par les cinq cassations de sous-officiers prononcées par le colonel sur la demande des commandants de compagnies, est en passe de devenir un bon gradé. Ses aptitudes et son endurance physiques le secondent d'ailleurs brillamment et il saisit le ridicule de la lâcheté chez un hercule de son espèce.

L'individu à la guerre joue un rôle immense. L'acte banal du troupier a des conséquences incalculables.

De là pour le chef, la nécessité capitale de connaître ses hommes et de pouvoir s'en servir à propos; de là, par ricochet, la condamnation de la stupide théorie des hommes interchangeables du temps de paix.

Comme l'on apprend davantage en vingt jours de pratique qu'en vingt ans d'exercices d'esplanade !

Nos soldats étant la nation, valent leurs chefs par leur jugement. Leur esprit critique, développé par la formation scolaire, tout embryonnaire qu'elle soit, par nos admirables enseignements secondaire et supérieur, habitué par nos institutions politiques et la liberté de la presse à un rapide examen des choses, a conçu que les difficultés que nous avions éprouvées au début venaient du manque d'ordre, de coordination et de sens pratique ; aussi, ce que notre génial haut commandement a jugé nécessaire, une fois prises les positions d'arrêt, nos officiers subalternes et nos soldats l'ont deviné ; et avant que les travaux eussent été commandés, tous les avaient compris et déjà les exécutaient.

O volontés multiples et toutes concordantes, à vous revient la gloire d'avoir déterminé l'histoire ! Ce qui s'est passé au Tremblois ne s'est-il pas produit partout? La puissance improvisatrice de la vitalité populaire a fonctionné toute seule.

Il y a tant d'habitude de raison dans le Français quand il se dégage et se trouve en possession de son humanité! Aucune

armée de métier n'aurait pu, comme cette armée nationale, au lieu de se heurter à un dogme, se ressaisir, chercher la loi, se demander le pourquoi des choses, se soumettre à l'objet, subir la fascinationde l'intelligence et permettre son triomphe. D'un seul jet, elle a détruit le servilisme, le favoritisme, la routine et la paresse qui s'introduisent forcément dans une armée professionnelle et les a remplacés par la faculté de réceptivité, la précision et la clarté de nos disciplines classiques. Le maître d'école français a pris sa revanche sur le maître d'école allemand. A cette tâche l'instinct et le sentiment pouvaient-ils suffire? Quelle aurait même été chez ces soldats l'efficacité de l'intégrité, de la fierté, de l'amour du travail et de la terre, des forces cachées de la province, montant de bas en haut, s'ils n'avaient été soutenus par quelque chose de plus beau et de plus fécond que leurs croyances : leur active curiosité ? C'est à elle que paysans, artisans, instituteurs, prêtres, bourgeois doivent ce raffermissement de leur compréhension, cette sorte de génie spontané qui a rendu la tension utile ; vaste et durable, le résultat du concours de toutes les forces ; l'action universelle.

Le peuple de France a été victorieux parce que sa force morale a dépassé celle de ses chefs, parce qu'il a su entraîner ses propres guides.

Un effort aussi grandiose peut-il être continué? Je le crois fermement. L'armée dispose des trésors incalculables de la nation ; les exécutions sommaires, dignes des plus fermes jours de la Révolution, qui ont eu lieu aux différents degrés de la hiérarchie, indiquent qu'elle s'est haussée jusqu'à la notion du contrôle responsable. Du maintien de ce principe viril de justice et de sanction, de cette primauté de l'esprit universel sur l'individualisme, de cette prééminence du vrai mérite, dépendra la rapidité du succès final et grandiose que l'on peut désormais considérer comme certain.

(A suivre.)

JEAN DE GRANVILLIERS

VERS L'ÉCOLE DE DEMAIN

Ces pages sont extraites d'un volume que publiera prochainement la librairie Hachette, sous le titre : Vers l'École de demain, Souvenirs d'un Maître d'École américain, *avec une préface de M. Ferdinand Buisson. L'auteur, M. Angelo Patri, dirige aujourd'hui une de ces immenses écoles primaires publiques de New-York où s'entassent quatre mille élèves. Il est né en Italie, d'une pauvre famille d'artisans. Venu aux États-Unis il y a une quarantaine d'années avec un flot d'émigrants, il s'est lentement américanisé. Il a été sucessivement écolier, étudiant, instituteur, directeur. Tout de suite, dès l'enfance, il a senti les imperfections de l'école traditionnelle, formaliste, autoritaire, pédante, étrangère à la vie réelle, à la vie sentimentale, morale, sociale, et il en a souffert dans son âme ingénue. Petit à petit, il a vaincu la résistance, l'inertie du personnel enseignant, la défiance hostile des autorités administratives, l'indifférence coupable de parents, et il a acheminé « son » École vers ce qu'il a conçu comme la mission intellectuelle et humaine de l'école primaire. Dans ce petit volume débordant de vie, d'émotion, d'enthousiasme, il a raconté simplement, candidement et sans amertume les douloureuses étapes de son expérience. Nous donnons ici les pages finales de son livre. Malgré tous ses efforts, M. Patri n'a point obtenu tout le progrès qu'il aurait souhaité. Dans le chapitre* l'Orientation nouvelle, *il donne ses visions d'avenir.*

E. L.

L'ORIENTATION NOUVELLE

I

Si l'on veut que les écoles vaillent mieux qu'elles ne valent, il faut qu'elles se transforment de fond en comble.

Elles portent leur effort sur ce qui est en effet le fondement de toute connaissance ; mais les moyens qu'elles mettent en œuvre sont pédantesques. A mesure qu'elles ont grandi et qu'elles se sont développées, de plus en plus la vie s'est trouvée refoulée d'un côté, c'est-à-dire hors de l'école, et l'instruction de l'autre côté, c'est-à-dire à l'intérieur de l'école. Maintenant, il est indispensable qu'elles s'orientent de manière que la vie et l'école se rapprochent, ne fassent plus qu'un.

D'abord, et avant toutes choses, il faut que l'école offre aux plus jeunes de ses écoliers des conditions générales d'existence meilleures. Il est nécessaire que le tout premier début de l'instruction enfantine soit excellent, que les premières années de l'école soient parfaites. Tant que les fondations ne seront pas faites de matériaux irréprochables, et que l'âme de l'enfant ne s'y trouvera pas à l'aise, les degrés supérieurs de l'éducation seront incertains et croulants. L'enfant a droit à un beau départ pour le voyage de l'existence, si l'on veut qu'il ait chance de marcher jusqu'au bout la tête haute et les épaules fermes.

Quand il entre à l'école, il est déjà une personne. Il est gai, spontané, naturel, libre. Or, dès le premier jour, au lieu de veiller jalousement sur cette personnalité et d'en favoriser le déploiement, l'école travaille à la détruire, et s'y acharne sans relâche. Après quoi un regret nous prend, nous nous mettons en quête de l'individualité que nous avons ensevelie. Nous faisons à l'étudiant des offres alléchantes pour l'attirer au lycée et à l'université, — nous lui donnons de meilleurs maîtres, un meilleur matériel, plus de liberté, plus de loisir, des classes moins nombreuses, un contact direct avec la réalité. Nous l'invitons à se redresser de toute sa taille, à regarder en face, loyalement, droitement, les problèmes de

l'existence ; nous l'invitons à être lui-même. Aveugles que nous sommes ! Nous commençons par tuer, et puis nous pleurons ce que nous avons détruit.

Nous nous refusons à comprendre que les enfants sont un facteur d'importance capitale dans la vie économique et sociale. Les enfants sont un problème qu'on laisse aux parents et aux maîtres, et dont la nation ne se met pas en souci.

Élevez-vous des porcs? Le gouvernement sera tout plein d'une sollicitude touchante pour leur bien-être. Le ministère de l'Agriculture vous comblera de renseignements scientifiques amassés au prix de labeurs et de frais immenses. Mais si vous élevez des enfants, c'est une autre affaire. Ils coûtent si cher! Et ils sont tant! Une maîtresse[1] pour cinquante élèves, nous ne pouvons faire plus pour vous. Vous voulez des maîtres qui soient des spécialistes en leur matière? Vraiment? Vous savez bien que vous demandez l'impossible. Il est très juste que nous payions très cher pour avoir des professeurs de lycées et d'universités ; mais, à vos petits enfants, que leur faut-il? une maîtresse avenante, qui soit de force à leur enseigner le rudiment. Il y a si peu de chose à faire dans ces petites classes ! à peine les premiers éléments, vous le savez aussi bien que nous. Il n'y a même pas à y faire de la discipline : les petits sont si aisés à dompter ! C'est avec les classes plus avancées que commencent les difficultés.

Tout cela est absurde, au rebours du bon sens.

Il nous faut, dans la première année de l'école, le savant, le psychologue pédagogue, l'artiste. Il nous faut un petit nombre d'enfants par maîtresse, et de l'espace à foison où ils puissent se mouvoir.

C'est au cours de cette première année qu'il faut que la maîtresse guette de tout son cœur, avec anxiété, avec un pieux respect, la petite étincelle de génie, d'âme, de personnalité, et qu'elle l'avive et qu'elle en fasse une flamme de vie, assez vigoureuse pour ne jamais courir le risque de s'éteindre, ou d'être anéantie.

Il faut que nous donnions plus d'argent à l'instruction élé-

1. Les écoles américaines sont mixtes ; le corps enseignant l'est également. Les maîtresses sont plus nombreuses que les maîtres ; à New-York, leur pourcentage est de 76 p. 100.

mentaire, si nous voulons que les dépenses que nous nous imposons pour les degrés supérieurs de l'enseignement produisent des résultats qui soient en mesure de satisfaire aux besoins de la nation. Une année de l'éducation d'un enfant nous coûte en moyenne 250 francs ; — l'instruction d'un jeune étudiant d'université nous coûte dix fois cette somme.

Gardons les trois R [1], mais qu'ils se transforment au gré des besoins sociaux. Il faut qu'ils aillent de pair avec la marche du monde, — mieux encore, il faut qu'ils devancent d'un pas le progrès des choses, si vous voulez qu'ils soient une force active. Qu'à aucun moment ils ne perdent le contact direct avec les courants énergiques de vie qui environnent et portent l'enfant, avec l'usine, la manufacture, l'atelier, le marché, le magasin, le jardin, la maison.

Il faut que l'école soit riche et bien pourvue, afin que l'enfant, dès le premier jour où il y viendra, manie des objets réels. Les salles de jeux et les jeux, les bêtes et les plantes, le bois et les clous doivent être là, côte à côte, avec les livres et les mots.

Gardons-nous d'oublier, d'ailleurs, qu'un atelier de travail manuel, un atelier d'art, une salle de jeux sont exposés à n'être ni moins irréels, ni moins morts, ni moins surannés, ni moins stériles que ne l'est à tous égards l'école livresque de notre temps, si les activités qui s'y déploient viennent à être figées par des règlements uniformes, si l'on en impose l'usage à tous les enfants indistinctement, sans tenir compte de leurs goûts ou de leurs aptitudes, et si on les astreint à une régularité d'horloge qui ne leur laisse ni les coudées franches, ni du loisir. Nous n'avons pas su nous affranchir de ce qu'il y a de vain dans l'école livresque ; nous n'échouerons pas moins à affranchir l'école nouvelle du formalisme qui la menace, si nous nous entêtons à porter tout l'effort de notre attention sur les choses, au lieu de la porter sur l'enfant, pour qui les choses sont là.

L'école a le devoir de se poser à tout moment les questions suivantes : « De quelle manière la conception que je me fais

1. *Reading*, *(w)riting*, *rackoning*, lecture, écriture, calcul, les trois matières fondamentales de l'enseignement primaire traditionnel.

de ma tâche réagit-elle sur le développement de l'âme enfantine? Pourquoi mon programme d'instruction est-il impuissant à atteindre, à saisir tous les enfants? Que puis-je faire pour rester en un contact étroit avec des idées vivantes et jeunes? Comment m'y prendre pour garder l'équilibre de la santé, pour rester humaine, pour ne point perdre la claire vision de l'avenir? Comment parviendrai-je à sauvegarder l'adolescent, comment ferai-je pour le soustraire aux souffrances et aux périls de la vie du travail, aussi longtemps qu'il ne sera pas en pleine possession de la force physique et de l'énergie mentale qui l'y feront apte? Comment, enfin, combinerai-je l'activité productrice, la bonté, la volonté maîtresse d'elle-même, le civisme, la vigilance des parents, — et, de tous ces éléments, composerai-je le bonheur de l'enfant? »

L'enfant est la donnée fondamentale. Qu'il lui soit accordé de déployer toutes les ressources de sa nature en vue du bien commun, telle est la tâche de sa vie. Qu'il se rende utile tout en ne sacrifiant pas les meilleurs instincts de son âme, voilà sa mission dans l'existence. Qui dit utilité, dit du même coup autre chose. Bavarder, s'entr'aider, s'amuser, être sincère, autant de parties constitutives de son être véritable. Et son être grandit au contact des autres, au sein d'une âme collective à laquelle il emprunte l'espérance, la vie, la force, l'émotion.

Développer sa propre nature en vue du bien commun, c'est ce que j'appelle l'art instinctif de l'enfant, et je veux dire que cet art met de l'âme dans tout ce que fait l'enfant, soit qu'il frotte un parquet, ou qu'il lave un mur, ou qu'il dessine une image, ou qu'il écrive des vers, ou qu'il chante une chanson. Les actes qu'il exécute, les poésies qu'il lit, les compositions qu'il écrit, les jeux auxquels il joue, l'argile qu'il modèle, tout ce qui est de lui requiert la présence vivante d'une idée, assez forte et assez riche pour tout animer parce qu'elle portera en elle-même l'élan de progrès que lui communique l'art instinctif, l'art collectif de l'âme enfantine.

Si vous n'arrachez l'enfant à l'étroitesse stérile de la page imprimée que pour l'enfermer dans le sillon étroit que laisse derrière elle la charrue, vous n'aurez rien fait pour lui donner

la vie pleine. L'expérience directe substituée à l'expérience indirecte ne mène à rien. L'une et l'autre choses sont nécessaires, d'une part le travail, et, de l'autre, la réflexion sur le travail, d'une part l'étude, et, de l'autre, l'application concrète de l'acquis qu'a laissé l'étude — et au travers de tout, partout présent, l'art, l'art propre de chaque enfant, le déploiement sincère de chaque âme individuelle en vue de la satisfaction de sa propre nature.

Transformez l'école en sorte que sa vie soit une, continue, cohérente. Transformez l'école en sorte que l'enfant croisse en un contact intime avec les enfants ses aînés, et avec les maîtres, qui portent tout le poids des responsabilités. Transformez l'école en sorte que chaque enfant soit lui-même, soit et continue d'être une personne individuelle, au lieu d'être noyé dans l'uniformité d'une moyenne, en sorte que chaque enfant ait le loisir de se développer, le désir de se développer dans la direction qui est la sienne.

Transformez l'école en sorte qu'elle laisse aux enfants la liberté d'agir par eux-mêmes et non plus seulement sur un ordre et selon un règlement, en sorte que ce soit l'enfant qui indique la voie et non plus le maître, et que le maître suive.

Transformez l'école en sorte que le dogmatisme dans la discipline subie et imposée d'en haut cède la place à une discipline véritable, spontanée, consentie, à fortes racines morales, indépendante.

Nous sommes tout au début d'un monde de nouveautés fécondes. Aurons-nous le courage de songer d'abord et en premier lieu au tout petit enfant, et de commencer cette fois la réforme, non plus par le haut, par l'université, par le lycée, par les dernières classes, mais bien par les six premières années de l'école ? Aurons-nous le courage d'offrir à ces enfants l'occasion d'un travail joyeux, et où ils se mettront eux-mêmes tout entiers? Aurons-nous le courage de transformer notre éducation purement scolaire en une éducation démocratique?

II

Ainsi, la première tâche, c'est de transformer l'école, de

la faire riche, de la faire vivante. — Et la seconde tâche, c'est de former les maîtres autrement que nous ne les formons.

Si l'école actuelle dévie et fausse les facultés mentales de l'enfant, il est fatal qu'elle dévie et fausse également les facultés mentales du maître. Dire aujourd'hui école revient à dire arrêt de développement pour l'enfant; c'est dire aussi arrêt de développement pour la maîtresse.

Quelle est, sommairement, la formation présente de la maîtresse?

A six ans, elle entre en première année d'école primaire, pour y commencer, tâche sérieuse, sa préparation à la vie. Il peut arriver qu'elle soit physiquement trop débile, ou intellectuellement trop peu mûre pour le travail réglementaire de la classe ; peu importe : elle a six ans, et c'est l'âge où l'on commence.

Puis, durant huit années, la fillette destinée à devenir une maîtresse reste assise à son pupitre, apprend par cœur, récite par cœur, a des bons points, et va de promotion en promotion.

Depuis le premier jour où, toute petite, elle est venue à la classe enfantine, la future maîtresse a appris à se taire. Elle a appris à être contrainte. Elle a appris à plier devant plus fort qu'elle. Elle a pris l'habitude de se reposer sur la pensée d'autrui, de croire aux livres et aux mots plus qu'aux actes. Elle a pris l'habitude d'avoir peur de penser, d'agir ; elle s'est contentée de suivre.

« Allons, vivement ! onze fois douze? Mais réfléchis donc ! pourquoi ne réfléchis-tu pas? » lui disait sa maîtresse.

Mais à quoi aurait pu réfléchir l'enfant, debout à sa place, toute décontenancée, avec une expression d'inquiétude peureuse dans le regard? Et, tandis que la maîtresse passait à l'élève suivante, l'enfant songeait : « Il faut que je réfléchisse, il faut que je réfléchisse, la prochaine fois je saurai. »

La classe était descendue à la salle de gymnastique. Dans l'un des angles se trouvaient, disposés sur un râtelier, les bâtons qui allaient servir aux exercices du jour. L'enfant se souvenait brusquement : « Ah ! oui ! il faut que je réfléchisse. » Elle quittait son rang, et elle allait ôter les bâtons du râtelier lorsque la maîtresse s'en apercevait. Un claquement des doigts, puis un rappel brusque :

— Allons, reviens ici. Qu'est-ce que tu fais-là, sans permission?

— Mais, je réfléchissais... — faisait l'enfant en balbutiant.

— Tu réfléchissais? De quel droit? Reprends ta place. Et tâche de ne plus nous interrompre.

Et c'est ainsi qu'on commence la formation de la future maîtresse.

L'enfant qui est destinée à devenir une maîtresse entre ensuite à l'école normale. Cette fois, elle est devenue à peu de chose près une machine. Elle sait ce qu'elle a à faire. Elle continue d'être assise à sa table, d'étudier dans les livres, de réciter par cœur, d'être notée, d'être promue. Puis l'heure arrive où l'enfant destinée à devenir une maîtresse passe son examen, est inscrite sur une liste d'admission, est nommée à un poste.

L'enfant devenue maîtresse vient à sa classe ; elle a toute fraîche présente à l'esprit l'histoire de sa propre formation. Elle se met à instruire les enfants, selon la méthode qu'on lui a appliquée à elle-même. L'inspectrice vient dans sa classe, constate que les enfants récitent parfaitement les matières du programme, déclare que c'est bien, donne une bonne note à la maîtresse. Sa formation est achevée, ou peut s'en faut.

Plus tard, elle se décide à retourner à l'université en vue d'être promue, de devenir elle-même inspectrice. Elle entre donc à l'université : que fait-on pour elle? Tout de suite on lui assigne une place et on lui met un livre en mains. Le professeur parle, parle, parle. Elle écrit, écrit, écrit. Des mots, encore des mots, toujours des mots ! Arrive l'examen : elle retourne au professeur les propres mots qu'il lui a enseignés. On la note, on la classe et elle est reçue. De loin en loin, rare exception, une maîtresse a découvert qu'il existe peut-être une autre manière, plus neuve, d'entendre les choses. Mais la voici de retour dans sa classe : quelques mois de pratique, et la monotonie continue d'un enseignement identique des mêmes choses, aux mêmes heures, avec les mêmes résultats, a produit son effet, et elle succombe, sa pensée meurt, son intelligence s'éteint. — Maintenant, la formation est achevée.

Comment la modifier en sorte qu'il en naisse un type nouveau de maîtresse?

Et d'abord, quelles réformes peut-on appliquer à l'école primaire? Est-il possible de la rendre assez vivante pour que l'enfant destinée à être une maîtresse prenne, dès les premiers temps de son instruction, ce contact direct avec la réalité que ne peut lui procurer l'école livresque?

Supposez que les enfants plus âgées prennent peu à peu leur part du soin des plus petits, qu'elles aident à leur travail de classe, qu'elles dirigent leurs jeux dans les récréations, elles seront en mesure, dès l'âge où elles entreront au lycée, de discerner au moins vaguement si leur véritable vocation est d'enseigner. Et pourquoi, durant leur instruction secondaire, ne seraient-elles pas appelées à diriger les groupes d'enfants, ne seraient-elles pas associées aux œuvres multiples des fondations, et aux enquêtes sur les conditions des familles et sur la vie de la rue?

Une fois à l'école normale, ne devraient-elles pas être astreintes à donner une part de leur temps à l'hospice des enfants malades, de manière que, devenues maîtresses, elles aient une connaissance pratique des besoins physiques de l'enfant, et des soins qui peuvent être nécessaires?

La pratique directe de la réalité positive ne devrait-elle pas, au lieu de n'être qu'un vernis superficiel très vite acquis au terme de leur apprentissage, être au contraire pour les maîtresses, à l'école normale, l'instrument méthodique et intensif d'une préparation plus profonde? L'étudiante d'université ne devrait-elle pas avoir par devers elle, comme fruit de ses années d'école normale, la connaissance de l'enfant, de sa nature individuelle, des conditions sociales d'où il est issu, de son développement, de ses instincts, et les expériences antérieures qu'elle aurait faites en vue de résoudre les problèmes pratiques que ces données soulèvent?

Enfin, n'est-il pas vrai de dire que la connaissance des matières du programme et la possession des méthodes d'exposition sont la partie la moins essentielle de la préparation des maîtresses? Est-ce la matière à enseigner ou l'enfant qui doit dominer l'enseignement? Qui doit avoir le dernier mot?

Il faut de toute nécessité que la maîtresse reçoive une for-

mation plus large et plus profonde, car c'est à elle qu'incombe la tâche lourde et difficile de faire que l'école soit meilleure. Elle a été, jusqu'à ce jour, façonnée à la grosse, traitée comme une foule, comme une moyenne ; il faut qu'elle cesse d'être une unité entre mille identiques, il faut qu'elle soit elle-même, qu'elle soit une personne.

O maîtresse, que la vision claire de votre devoir vous inspire ! Faites-vous une tâche qui vous laisse la spontanéité fraîche et saine de votre pensée. A vous d'abord et plus qu'à personne il faut une tâche qui vous donne la plénitude de votre épanouissement, et ce que vous ferez pour le bien des enfants, vous le ferez pour l'enrichissement de votre propre vie. Avec votre entourage, avec les pères, les mères, les enfants, il vous faut accepter la fortune, bonne ou mauvaise, et préparer l'avenir, pour le bien de tous. Ne recourez pas aux livres. Il y a plus de philosophie, de philosophie forte, large, humaine, dans les simples histoires que se racontent entre eux les plus pauvres et les plus misérables des hommes, que dans la plupart des livres que vous lisez. Restez en un contact étroit et continu avec l'humanité : c'est à cette condition que vous connaîtrez l'enfant, qui est chose infiniment plus importante que le programme, que l'école, que les examens, que les promotions.

Il n'est rien au monde qui soit plus important que de connaître l'enfant, de travailler à son développement. Il vous arrive parfois de vous détourner de l'enfant qui sort de l'ordinaire, et qui est une énigme pour vous. Vous le repoussez loin de vous, parce que vous avez été formée par l'école, et que vous n'avez pas la formation que donne la vie. Vous laissez à un autre le soin de résoudre le problème. En agissant ainsi, vous vous perdez. Ce problème est votre problème. Vous ne le résoudrez que si vous vous tenez en contact avec la réalité vivante.

Vous-même, tout comme l'enfant, vous avez été si longtemps asservie, tenue sous le joug, que vous avez perdu votre force ; vous êtes craintive, et il vous manque parfois le courage de vos convictions.

Mais vous n'avez rien à craindre.

Parlez librement, agissez hardiment. Votre art est plus

haut et plus grand que celui du peintre, du sculpteur, de l'écrivain. Votre œuvre, c'est cette chose magnifique, la conduite humaine. Vous créez. Le monde a les yeux sur vous, et attend de vous sa grandeur, son accord unanime, sa puissance !

III

Il faut donc en premier lieu transformer la vie de l'école, donner la vie pour matière à l'activité de l'école. Il faut en second lieu réformer la préparation de la maîtresse, la préparer par le moyen de la vie, et non plus par le moyen des livres. — Et il faut en troisième lieu briser l'action mortelle d'une centralisation trop stricte, donner aux écoles leur individualité.

Est-ce possible? Est-il possible que chaque école possède son individualité propre, et réalise à sa manière l'idéal de la communauté particulière à laquelle elle est destinée? D'ordinaire, le théoricien qui se propose de réformer l'éducation débute par construire en pensée le plan d'une école idéale. Le but de l'école telle qu'il la conçoit, c'est d'accomplir ce qu'à l'en croire les meilleurs parents — en général les parents riches — souhaitent pour leurs enfants. Il débute par élaborer avec soin les éléments divers dont la réunion constituera l'école achevée. Il construit l'édifice, trie les enfants, choisit les maîtresses, définit et répartit les tâches. Son école, ce sera l'école par excellence, unique de son espèce.

Quelle leçon utile l'organisation publique des écoles, le « système scolaire » dans son ensemble, peut-il tirer de cet exemple, de cette école privée, et du réformateur qui l'a créée?

Il faut par-dessus tout que le « système scolaire » comprenne que ce qui fait de sa force, ce n'est pas la puissance de son organisation centralisée, mais bien la valeur des éléments qui le composent, des écoles prises une à une, — et qu'il sera fort, non s'il fait toutes les écoles identiques, mais s'il les fait différentes, chacune ayant ses caractères propres, qui la distinguent de toutes les autres. Le devoir du système, c'est de sauvegarder les unités qui le composent, en sorte que

chaque école ait sa vie propre et la maintienne intacte, qu'elle soit vigilante, qu'elle aille au-devant des besoins qui l'entourent, qu'elle demeure souple et modifiable, qu'elle soit aussi parfaite qu'elle peut l'être.

Avant de choisir l'emplacement de l'école et d'en dessiner les plans, il convient d'étudier le quartier auquel elle est destinée, afin que la structure même de l'édifice soit en harmonie avec le milieu social pour lequel elle est faite.

Le quartier étant considéré comme une unité dont toutes les parties se tiennent, il convient que l'école ait sa place au centre même, parmi les autres organes de la vie collective, la fondation, l'hôpital, l'église, la bibliothèque et le terrain des jeux. Et l'école prendra à tâche d'assurer dans la mesure du possible la cration de ceux de ces organes qui pourraient faire défaut, ou d'y suppléer.

Chaque école doit avoir pour directeur et pour maîtres des hommes et des femmes qui n'y soient nommés que parce qu'ils sont les plus aptes à résoudre efficacement les problèmes qui s'imposent à elle. Il faut que l'administration centrale de l'enseignement favorise par tous les moyens le contact direct et vivant de ce personnel avec les problèmes de toute nature qui concernent l'école, et qu'elle leur fournisse largement les occasions de progresser et les moyens de se développer.

Il faut à toute école une organisation qui lui donne l'unité.

Certains bâtiments scolaires servent aujourd'hui à la fois à l'école du jour, à l'école du soir, à l'école de vacances, aux concerts de musique, aux divertissements récréatifs, aux conférences, aux spectacles dramatiques. Un local unique abrite toutes ces fonctions. Les gens qu'elles attirent sont tous d'un même quartier, et les intérêts multiples auxquels ces divers emplois de l'école donnent satisfaction sont les intérêts communs d'un groupe défini. Or, pour chacun de ces usages divers de l'école, un chef spécial dirige et commande en parfaite indépendance, sans autre responsabilité que celle qui le lie envers l'organisation dont il est le mandataire.

User matériellement d'un bâtiment, ce n'est pas en avoir la jouissance totale, ni être maître d'en disposer pour ses propres fins. Il faut que les divers emplois qui en sont faits soient

placés sous le contrôle d'un seul homme qui en assure la coordination. Il y a là dès à présent tous les éléments d'une « fondation » complète, mais nous n'avons pas le chef ou le conseil de direction à qui doit en être remise l'unité et l'organisation. D'où il résulte qu'il y a morcellement incohérent, où il devrait y avoir la plus parfaite coordination. C'est-à-dire qu'au lieu que l'école soit, pour les gens dont elle est le centre, le foyer où se développent en une libre harmonie les multiples activités qui concourent vers elle, notre organisation présente impose de haut une réglementation uniforme, à laquelle chacun est tenu de se conformer.

Il faut que l'école ait continuité de vie et unité continue de responsabilité, si l'on veut qu'elle se tienne en un contact étroit avec les habitants du quartier qui l'entoure, et qu'elle préside, s'il en est besoin, dans le quartier, à l'organisation de toutes les fonctions où viendront coopérer les parents.

L'école véritable, la grande école, c'est celle qui entretient la vie et qui l'ennoblit, qui se tient pour responsable de son voisinage, et qui suscite dans les hommes qui l'environnent un mouvement d'ascension vers le niveau le plus haut qu'il leur soit donné d'atteindre.

Toute école qui ne pénétrera pas jusqu'au plus profond de la vie des gens qui l'entourent sera impuissante à pénétrer avant dans la vie des enfants qui lui sont confiés et des maîtresses auxquelles elle les remet. Ou l'école sera le grand instrument de socialisation démocratique, ou elle ne sera rien.

IV

Il faut donc en premier lieu remédier à l'erreur fondamentale qui fait des trois R l'objet unique de l'école. Il faut en second lieu corriger la pratique erronée qui forme les maîtresses en les jetant toutes dans le même moule. Il faut en troisième lieu abandonner l'idée que les écoles doivent avoir toutes une organisation identique. — Et il faut en quatrième lieu tuer la doctrine qui veut que l'école soit une institution cloîtrée, jeter à terre les murs qui la séparent du dehors, et la mettre en un contact direct avec les hommes.

J'ai vu, dans une école, le respect mutuel et la considération réciproque naître d'une coopération de jardinage.

Nous avions fait choix de deux jardins, maigres terrains, dépôts de gadoues et d'ordures. Pour l'un d'eux, nous avions comme associé un voisin, balayeur des rues de son métier. Il se chargea d'en surveiller l'entretien. Avec lui travaillaient des enfants du voisinage.

Aux yeux des enfants, il y avait plus de dignité à travailler la terre qu'à balayer la rue. Le balayeur devenu jardinier fut aussitôt pour eux un autre homme, et prit une tout autre valeur humaine. Ainsi l'école y avait gagné d'apprendre à honorer le travail, et l'homme, au contact de l'enfant, se sentait comme haussé dans l'échelle des mérites. L'école cessait d'être distante de l'ouvrier, faisait corps avec lui. En un mot, du seul fait que dans le travail de ce lopin de terre nous étions associés par une communauté d'intérêts, il résultait que dans notre esprit le mur était tombé qui séparait l'école du reste du monde.

Puisqu'il est bon que les enfants aient un jardin où chacun puisse les voir à l'ouvrage, pourquoi serait-il mauvais que les ateliers où ils modèlent l'argile, les hangars où ils travaillent le bois donnassent sur les rues comme font les boutiques, et que le passant pût s'arrêter à les regarder faire?

Les gens ont foi en l'école alors même qu'ils ignorent ce qui se passe derrière ses portes. Et leur foi est cause qu'ils rejettent chaque jour sur l'école une part plus grande de leur propre responsabilité, et que l'école en porte tout le poids. C'est l'inverse de ce qu'il importe de réaliser.

Il faut que l'école cesse de se substituer aux gens, et qu'elle obtienne des gens qu'ils agissent par eux-mêmes, en leur offrant une tâche qu'ils soient de taille à assumer. Il faut que l'école franchisse résolument la muraille qui l'enserre et pénètre dans la vie quotidienne des gens qui l'environnent, afin d'accroître les responsabilités de chacun en lui donnant un sentiment plus haut des devoirs sociaux et des valeurs sociales.

Que l'école ouvre ses portes. Qu'elle sorte et se répande, et qu'elle aille au contact direct de son peuple. Que jour-

nellement la puissance de l'école se fasse sentir en quelque endroit du district scolaire. Que son action soit sans cesse présente et visible pour chacun, et qu'il ne se passe pas de jour où chacun n'ait l'occasion d'en sentir le prix. Qu'elle donne aux parents leur part de responsabilité, — et moins encore aux parents pris un à un qu'à leur collectivité, en sorte que l'individu, à l'instant d'agir ou de s'abstenir, se sente sous l'œil de la conscience commune du groupe, et non plus sous l'autorité lointaine d'une école distante, ou d'une loi qu'il ignore.

Que l'école suive l'exemple que lui donnent les œuvres sociales. Regardez-les faire. Elles sont sorties de chez elles, et sont allées travailler où le travail les appelait. La maîtresse à qui une fondation a confié le soin d'enseigner la science domestique ne se contente pas d'enseigner : elle va aux voisins, à celui qui a besoin d'elle, l'aide à remettre ordre à son ménage, puis passe au suivant. — Les infirmiers et les gardes de la fondation vont dans les familles, assistent les gens dans les soins que requièrent leurs malades, et soulagent d'autant les hospices ; et les soins donnés à domicile, sous une surveillance éclairée, dispensent de l'hôpital. — Les parents qui se sont associés pour apporter leur aide commune à l'école vont dans les familles, invitent le père négligent à ne pas perdre de vue l'avenir de son enfant, l'y décident par leur aide directe et constante ; et les voisins sauvent ainsi la famille individuelle.

Voyez aussi la bienfaisante action qu'exerce le terrain des jeux. Depuis le parc jusque dans les cours des maisons, les enfants sont à jouer, et les mères sont soulagées d'un grand souci. Jeux sains de plein air, jeux sans dangers et sans risques dont les effets heureux pénètrent la famille.

Madame Montessori a ramené le jardin d'enfants et la crèche au sein même de la famille, au contact immédiat des parents. L'école retourne à la maison.

Dans la cour de l'école, je vis une vieille femme, son châle enroulé autour de sa tête. Elle parlait à un groupe d'enfants, dans leur langue natale. Elle leur contait des histoires, histoires populaires, amassées au cours des siècles, là-bas, au village. Sa voix était douce, rêveuse. Ses yeux erraient au

loin. La conteuse d'histoires était venue à l'école. — La maison était venue à l'école.

Un matin l'école tout entière était réunie dans la grande salle de l'assemblée. Un jeune homme s'assit au piano, et joua ce qui lui venait sous les doigts, les poèmes musicaux des maîtres. De temps à autre il s'arrêtait, donnait une explication, puis se remettait à jouer. Le père artiste donnait aux enfants le meilleur de lui-même. — La maison était venue à l'école.

Dès à présent, l'école a réalisé une bonne partie de ces choses, sans le savoir et sans méthode. Le moment est venu pour elle d'organiser sous une forme directe et consciente son action sur la société. Il faut qu'elle ouvre largement ses portes, et qu'elle sorte. Il faut qu'elle tire parti de l'usine, de l'atelier, des parcs avoisinants, des musées, non plus par accident et au gré du hasard, mais de propos délibéré.

Que la maîtresse conduise ses enfants au marché. Qu'elle emmène sa classe de dessin dans les bois, auprès des lacs, par les rues, dans les parcs. Qu'elle attire à l'école l'artiste, le musicien, le chanteur, le peintre, la conteuse d'histoires.

Ce qu'il faut aux écoles, c'est l'impulsion de la masse. Ce qu'il faut à la masse, c'est l'élan de vie que donne l'enfant. Il faut que l'école et le peuple ne fassent plus qu'un. Il faut que l'école devienne le peuple.

A l'heure qu'il est, l'école n'a pas encore été prise vraiment en mains par les hommes. Le jour où les gens comprendront les ressources illimitées qu'elle offre et ses possibilités d'actions aussi bien qu'ils comprennent la puissance de la presse, l'école prendra sur le développement des choses humaines et sur le progrès humain un pouvoir infiniment accru.

V

Ainsi, il faut en premier lieu transformer la vie intérieure de l'école. Il faut en second lieu réformer la préparation des maîtresses. Il faut en troisième lieu individualiser l'école. Il faut en quatrième lieu remettre l'école au peuple. — Et il

faut enfin, en cinquième lieu, modifier notre attitude à l'égard de l'enfant.

Croyons-nous vraiment aux enfants? Pouvons-nous dire avec la mère romaine : « Voici mes joyaux »? Y a-t-il si longtemps que les Chambres de notre État ont voté la loi qui permet aux industries du séchage des fruits d'employer les enfants et les femmes douze heures par jour? Cinquante enfants pour une maîtresse, des aliments falsifiés, une discipline toute militaire, ce n'est pas avoir foi aux enfants. Réduire les mères à la condition des esclaves, ce n'est pas avoir foi aux enfants.

Notre foi aux enfants, tout comme notre foi en une foule de bonnes choses, n'est guère qu'une foi verbale. Il nous faut une foi agissante. Nous en sommes toujours à l'âge où un mur sépare le travail et la pensée, l'action et la théorie, la pratique et la morale. Si nous voulons être sauvés, il faut que nous vivions à la manière de l'enfant. Sa méthode est la méthode droite. Il apprend au contact des forces qui l'environnent. Il les sent, il les voit, il sait les manier. Il réfléchit, agit et découvre dans un flot perpétuel et continu d'énergie.

L'enfant dit : « Je suis une partie des choses telles qu'elles existent. Je lutte pour les choses qui seront. J'ai été l'origine du progrès humain, et je suis le progrès du monde. Je suis le moteur du monde. J'invente, j'améliore, je réforme. Toujours rayonne autour de moi l'auréole de l'ascension. Je n'ai pas peur de tomber, de glisser hors du chemin. Je n'ai pas peur de me perdre. Je suis la vérité ; je suis la réalité, — et je ne cesse de demander ses comptes au chaos. »

Lorsque l'enfant commence à mettre en question la sagesse de la collectivité, sa religion, sa littérature, son costume, ses goûts, sa méthode de gouvernement, ses normes intellectuelles, il est temps pour la collectivité de prendre garde. Il faut qu'elle prenne au sérieux les doutes de l'enfant. Faute de s'y résoudre, elle se condamne elle-même, elle cesse de grandir parce que son regard se porte en arrière, elle se voue à la tradition, elle règle sa conduite sur le passé au lieu de l'orienter vers l'avenir.

La foi au progrès, c'est la foi en l'enfant.

Il faut à la race un principe de croissance, un principe

idéal qui ne puisse, quoi qu'il arrive, être contesté. Elle trouvera ce principe dans l'enfant, parce que, de tous les éléments qui composent la vie collective, l'enfant est celui qui est dans un perpétuel changement, en perpétuelle croissance. L'enfant est l'expérience la plus neuve que fasse la nature en quête d'un type meilleur, et la race sera forte dans la mesure où elle permettra, où elle hâtera la réussite de l'expérience.

Ce qui manifeste les caractères propres d'une nation, c'est l'adhésion de tous à un même idéal. Il faut donc que nous inclinions nos préférences personnelles devant le bien de tous, et le bien commun devant lequel nous devons nous incliner tient tout entier et s'exprime dans l'idée de l'enfant.

L'Amérique sera jugée sur l'attitude qu'elle aura à l'égard de l'école et à l'égard de l'enfant. L'apport véritable de l'Amérique au progrès du monde ne sera pas de l'ordre politique, ou économique, ou religieux ; ce sera l'éducation renouvelée, ce sera l'enfant devenu le ressort de notre force nationale, ce sera l'école devenue le moyen de régénérer l'adulte.

Quel idéal pour le peuple d'Amérique !

Lorsque mon père vint aux États-Unis, il les considéra d'abord comme une patrie temporaire. Il apprit peu d'anglais, si peu que rien. Les années passèrent, et il dit : « En voilà assez : mes enfants savent l'anglais. » D'autres années encore passèrent. Un jour il vint me trouver, et me demanda de l'aider à obtenir ses papiers de naturalisation [1]. Nous nous mîmes à apprendre l'histoire ensemble. De longs mois durant il travailla, il peina, il traduisit, il me questionna, jusqu'au jour de l'examen.

Ce jour-là, je rentrai de l'université, tout courant et je trouvai mon père souriant, heureux.

— Cela a bien marché? — dis-je.

— Très bien, et le juge m'a demandé comment j'avais fait pour répondre si bien, et je lui ai dit que c'était grâce aux leçons d'un fils que j'ai, et qui va à l'université, et il m'a félicité.

1. Les étrangers ne sont admis à la naturalisation américaine que s'ils justifient d'une connaissance suffisante de la langue, de l'histoire et des institutions des États-Unis.

J'ai pris part à plus d'un mouvement de propagande en faveur de l'américanisation des étrangers, mais je demeure convaincu que s'il est quelqu'un qui puisse faire accepter de tous la bonne parole de la démocratie, c'est l'enfant, et lui seul. Si l'enfant échoue à être le trait d'union entre l'idéal de l'école et les croyances fondamentales de la nation, tout le monde y échouera. Les enfants sont la chaîne qui liera les hommes entre eux.

J'ai dit que les parents se développaient eux-mêmes par le seul fait qu'ils travaillaient au développement de leurs enfants. J'en ai vu plus d'un grandir sous l'impulsion de l'école. C'étaient de pauvres gens. Le résultat ne serait-il pas le même dans le quartier où les parents sont fortunés, où les rues sont propres, où la musique est raffinée, où les buts dont rêvent les familles sont d'un ordre élevé, où les relations entre voisins sont intimes? Est-il moins nécessaire là qu'ailleurs que l'école rapproche les parents et leur serve de centre? Est-il moins nécessaire pour l'école de sortir d'elle-même, d'aller droit aux hommes, de déterminer les parents à travailler d'un effort collectif, méthodique et conscient au bien des enfants, et à façonner leur philosophie de l'existence de manière à la mettre d'accord avec la philosophie vivante et efficace dont les enfants sont l'expression?

La tâche est plus nécessaire là que nulle part ailleurs. Si ce n'est pour sauver les enfants, que ce soit pour sauver les parents.

Quels que soient les gens, à quelque classe qu'ils appartiennent, ils ont besoin de l'école comme d'une force créatrice d'humanité, pour qu'ils comprennent leur commun intérêt, pour qu'ils revivent leurs visions d'avenir, pour qu'ils voient dans leurs enfants la réalisation de leurs rêves, pour qu'ils redeviennent jeunes. En vérité, américaniser l'étranger par le moyen de l'enfant, c'est accomplir notre destinée, c'est américaniser l'Amérique.

LES ENFANTS

Hier, il pleuvait et il neigeait. J'allai, la tête courbée contre le vent. Je rencontrai un enfant, un tout petit garçon, trop

petit encore pour aller à l'école. Il vient à moi en courant, et me prit la main, et sourit, et je ris, et je redressai la tête, et je poursuivis mon chemin, scandant légèrement ma marche à la musique de la pluie et de la neige.

Journellement, matin et soir, sur le chemin qui mène à l'école et sur le chemin qui en ramène, je vous rencontre, par centaines. Vous souriez, et le salut de vos yeux m'enchante. Vous venez à moi, et vous m'emmenez avec vous, libre et joyeux comme vous l'êtes vous-mêmes. Sûrement ma vie est bénie par les sourires de lèvres innombrables, bénie par la caresse de saluts innombrables.

Sentez-vous que vous avez besoin de moi? Sachez donc, mes enfants, que j'ai bien plus encore besoin de vous. Les fardeaux qui pèsent sur les hommes sont lourds, et vous les faites légers. Les pieds des hommes ne savent où aller, et vous leur montrez le chemin. Les âmes des hommes sont esclaves, et vous les faites libres. Vous, mon beau petit peuple, vous êtes les rêves, les espoirs, le sens du monde. C'est par vous que le monde progresse, et qu'il croît en amour fraternel.

Je regarde en avant dans l'avenir, à des milliers d'années d'ici, et je vois, non pas des hommes, des vaisseaux, des inventions, des édifices, des poèmes, mais des enfants, des enfants heureux qui jouent et qui crient à tue-tête, et je mets ma main dans les vôtres, et je rêve en souriant d'un avenir sans limites.

ANGELO PATRI

LA COMÉDIE DU GÉNIE[1]

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET HUIT TABLEAUX

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Promenoir d'un music-hall le soir, pendant la pleine effervescence. Sous la lumière crue, va-et-vient de filles en grande toilette. Cris, appels, boniments, musique. Dans la foule, Bernard et Pelaud se rencontrent.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, PELAUD.

BERNARD. — Bonsoir, monsieur Pelaud... Vous n'avez pas vu papa?...

PELAUD. — Précisément, je le cherche... C'est dans les endroits comme celui-ci, que je viens l'interviewer pendant chacune de ses premières... Je vois que vous êtes en train de prendre les habitudes paternelles, et qu'il faudra courir après vous de bastringue en bastringue.

BERNARD. — Oh ! pas du tout !... Ce qui fait fuir papa loin des lieux où se décide le sort de ses pièces, c'est le désir d'échapper aux

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1918 et du 1er janvier 1919.

raseurs, à ceux qui vous abordent les mains jointes en disant : « Vous n'avez jamais rien écrit d'aussi pénétrant !... » Moi, au contraire, ces gens m'amusent, et ce soir j'assiste à notre double première, dans une loge d'avant-scène...

PELAUD. — Vous arrivez donc du théâtre?...

BERNARD. — Oui, je sors du Français où l'on vient d'achever le deux de *la Comédie du Génie*. L'entr'acte sera long et j'en profite pour apporter des nouvelles à papa.

PELAUD. — Vous avez rendez-vous avec lui?...

BERNARD. — Parfaitement... Il est ici...

PELAUD. — Quelle veine d'être tombé du premier coup sur le bon music-hall !... Quelquefois j'en visite quatre ou cinq avant de rencontrer le grand homme... Là-bas, comment cela marche-t-il?

BERNARD. — Couci-couça !...

PELAUD. — Fraîchement, hein?...

BERNARD. — Ils ne comprennent rien !... Des fourneaux !...

PELAUD. — Je m'y attendais, d'après les potins de coulisses.

SCÈNE II

BERNARD, PELAUD, FÉLIX.

FÉLIX, *se dérobant aux instances de deux femmes, et abordant Pelaud la main tendue.* — Bonsoir, Pelaud, bonsoir, mon bon !... Toujours solide au poste, toujours l'infatigable sangsue qui pompe les secrets des auteurs affolés !... Savez-vous bien que ce soir je donne ma seizième pièce?...

PELAUD, *prenant note.* — Joli chiffre !... D'autant plus que la qualité s'associe à la quantité !...

FÉLIX. — Oui, pour la seizième fois vous allez me demander : « Eh bien, cher maître, êtes-vous content?... » (*Se tournant vers Bernard :*) Que dois-je répondre?... Suis-je content?...

BERNARD. — Fichtre ! papa, mieux que content !... Fier, orgueilleux, demi-dieu !... Pendant que j'écoutais tes deux premiers actes, je me sentais si chétif en comparaison de toi.

FÉLIX. — Et le public?... Parlons du public...

BERNARD, *avec mépris.* — Les spectateurs !... La salle !... Qu'est-ce que cela te fait?

FÉLIX. — Parlons-en tout de même...

BERNARD. — Des crétins qui ne distingueraient pas leur droite de leur gauche !...

FÉLIX. — Bien... Je comprends... Ainsi ça ne porte pas?...

BERNARD. — Autant le dire tout de suite : non, ça ne porte pas !... Deux mille personnes sont là et on joue pour une douzaine.

FÉLIX. — A-t-on emboîté?...

BERNARD. — Qu'est-ce que tu t'imagines?... On est froid, mais respectueux !... Ton nom !... Pense donc !...

FÉLIX. — Avec des dispositions pareilles, j'ai peur qu'on n'aille pas jusqu'au bout du trois...

BERNARD. — Tu crois donc que le public est hostile?... Jamais de la vie !... Il serait enchanté d'applaudir... Je le devinais aux regards amicaux que je surprenais de temps en temps fixés sur ton fils... Seulement, ces gens ne savent à quoi se raccrocher... Le génie ! Voilà un sujet pour eux !... Moi qui suis fait à leur image, je leur donne en pâture *l'Ange déchu*. Cela ne vaut pas un clou, et les imbéciles sont capables de s'en régaler !...

PELAUD, *le crayon à la bouche*. — Y a-t-il dans ce troisième acte qui vous cause de l'appréhension, une scène particulièrement audacieuse?...

FÉLIX. — Pas dans le sens qu'on attribue, dans les coulisses, au mot audacieux... Je ne remue pas d'immondices... Mais il faut m'accorder qu'un auteur qui se donne la tâche d'exposer quelle est la mission du génie, doit fatalement conduire sa pièce jusqu'au lyrisme.

BERNARD. — Tu as joliment raison, papa !... C'est pris sur le vif !... C'est nature !...

PELAUD, *tout en griffonnant sur son calepin*. — En somme, lorsque vous donnez l'essor à votre lyrisme pour conclure une pièce idéaliste, vous affirmez être aussi près de la nature que l'auteur qui fait sombrer dans de basses vulgarités les héros d'un drame naturaliste?...

FÉLIX. — C'est assez ma pensée... Vous avez là les matériaux d'un excellent article, pas vrai, Pelaud?...

PELAUD. — Oui, en délayant un peu...

FÉLIX, *montrant Bernard*. — Soignez surtout le gosse !...

PELAUD. — Son article est prêt depuis longtemps... Il n'ajourne pas les pauvres journalistes à la dernière minute... Je cours m'occuper de vous... Au revoir, cher maître !... Espérons que le maintien réservé du public n'empêchera pas les pièces du père et du fils de voisiner longtemps sur la même affiche !... Pas un sou de droits d'auteur ne sort de la famille !... C'est vraiment rigolo !...

(*Poignées de mains. Il s'éloigne à travers les groupes.*)

SCÈNE III

BERNARD, FÉLIX.

FÉLIX, *suivant Pelaud des yeux.* — Cochon, va !... Et dire qu'en ce moment cinq cents autres cochons pareils à celui-là grouillent dans les couloirs du théâtre et s'abordent avec la même phrase : « Le père et le fils accaparent les droits d'auteur !... » C'est tout ce qu'ils admirent, ce qu'ils envient, ce qu'ils retiennent de nos deux pièces !...

BERNARD. — Ne m'as-tu pas raconté qu'autrefois, à l'Académie, nos vieux maîtres du siècle de Louis XIV se disputaient comme des crocheteurs lorsqu'on partageait les jetons de présence?... Si Corneille et Racine se mangeaient le nez à propos de quelques sous, pourquoi les Pelaud seraient-ils exempts de ces misères?... Les cochons qui, en ce moment, additionnent nos recettes, sont les mêmes qui, par leurs articles, ont imposé au public la grandeur de ton œuvre, les mêmes qui t'ont rendu célèbre, les mêmes qui, demain matin, sauront très bien faire valoir la différence entre la profondeur du père et la facilité du fils... Allons, je retourne parmi eux... Ton trois va commencer, et je ne veux pas en perdre un mot. A tout à l'heure, au théâtre, n'est-ce pas?...

FÉLIX. — J'arriverai très tard, lorsque tous les raseurs auront vidé la place. Je monterai directement chez mes interprètes pour leur serrer la main.

BERNARD. — C'est auprès d'eux que je t'attendrai... (*Lui indiquant la scène du music-hall invisible pour le spectateur :*) Ah tiens, voilà le jongleur qui entre en scène... Il est épatant, cet animal-là !... Avec dix mains je ne ferais pas ce qu'il exécute avec son pif !... Je suis déjà venu je ne sais combien de fois rien que pour lui... Va donc le voir, tu passeras un bon quart d'heure...

(*Il s'éloigne rapidement.*)

SCÈNE IV

FÉLIX, CÉLINE.

(*Félix, au lieu de suivre le conseil de son fils, reste immobile et songeur. Une jeune et jolie femme, au visage fardé, à la toilette tapageuse, le remarque et s'approche en riant. Elle se penche sous son visage pour en atteindre le regard.*)

CÉLINE. — N'y pense pas, chéri, c'est trop triste !...

FÉLIX. — Tu tombes à pic... Oui, c'est triste !...

CÉLINE. — Alors, viens te faire consoler.

FÉLIX. — Tu n'as pas le pouvoir de consoler, mais peut-être viendras-tu à bout de me tenir éveillé... Voilà plusieurs nuits que je dors très mal et ce soir, je tombe de sommeil.

CÉLINE. — Offres-tu quelque chose, ou va-t-on chez moi tout de suite?

FÉLIX. — Écoute, je suis, comme tu l'as remarqué, dans des dispositions mélancoliques... Une gosseline, auprès de moi, pour me distraire, passe !... Mais aller chez toi, faire le jeune homme !... Regarde mes cheveux blancs !... Si tu veux m'aider à vivre jusqu'à minuit, je t'engage comme demoiselle de compagnie...

CÉLINE. — Avec appointements alors?

FÉLIX. — Mais comment donc !

CÉLINE. — Ne sois pas choqué... Tu sais ce que c'est qu'une petite femme ?... Une soirée perdue, ce n'est pas facile à rattraper !...

FÉLIX, *riant*. — Cela paraît même impossible... D'ailleurs pourquoi sacrifier des heures précieuses à un vieillard que tu ne connais pas?... Je serais fou de l'exiger...

CÉLINE. — Ne dis pas cela ! Tu as l'air très gentil. Vieux !... Si tu crois que c'est une raison pour ne pas être un salaud !... Pour ce qui est de te connaître... Attends donc ! Ta figure... Ah, voyons, ce n'est pas la première fois que j'ai affaire à elle... Il n'y a pas longtemps que je t'ai rencontré... Mais dans mon métier on cause avec tant de types !... Aide-moi donc !...

FÉLIX. — Je t'assure... aucun souvenir...

CÉLINE. — Mais j'y pense !... Tu étais sur le journal ce matin... Ton portrait... Tu fais des pièces de théâtre?

FÉLIX. — Oui.

CÉLINE. — Et des belles, à ce qu'il paraît !... Je suis vouée aux hommes célèbres... Si tu venais chez moi, tu verrais, dans un cadre, sur ma cheminée, la photo de Gaspard le Boucher...

FÉLIX. — Un lutteur probablement?...

CÉLINE. — Est-ce que ça se demande?... Gaspard le Boucher c'est aussi connu que Fallières...

FÉLIX. — Mâtin, tu as de belles relations !

CÉLINE, *enthousiaste*. — Hein, cela t'en bouche un coin ! Mais qu'est-ce que nous attendons à poirotter ici?... Les jambes me rentrent dans le corps !... Décidément, offres-tu quelque chose?

FÉLIX, *désignant une petite table le long de la piste.* — Naturellement... Asseyons-nous là, commande ce que tu voudras...

(*Ils s'installent. Un garçon s'approche.*)

CÉLINE. — Garçon, une menthe à l'eau.

FÉLIX. — Une chartreuse pour moi.

(*Le garçon s'éloigne et pendant les répliques suivantes servira les consommations demandées.*)

CÉLINE. — Vois-tu ces deux individus, là, devant nous?

FÉLIX. — Ceux qui discutent avec tant d'animation?

CÉLINE. — Justement. Le plus petit est mon frère...

FÉLIX. — Tu n'es pas contrariée qu'il te rencontre avec moi?

CÉLINE. — Lui ! Si tu crois qu'il ne sait pas que je fais la noce !...

FÉLIX. — Aïe !... Il exerce un joli métier ton frère !

CÉLINE. — Son métier !... Il est curé ! Mauvais curé, par exemple !... Il était à peine sorti du séminaire qu'il s'est sauvé avec une fille de sa paroisse... Mais pour être instruit et parler latin, il n'y en a pas deux comme lui... L'autre est un de ses amis, un ouvrier, très fort sur la politique. Il faut l'entendre dans les réunions publiques !... En fait d'éloquence, il vaut presque mon frère...

FÉLIX, *ironique.* — Qui m'a tout l'air d'un gaillard sans préjugés !...

CÉLINE. — Et qui s'en vante !... Va un peu lui dire que je n'ai pas le droit de gagner ma vie à ma guise, tu verras ce que tu prendras. La liberté, son camarade et lui ne connaissent que cela !... Ce sont des anarchistes.

FÉLIX. — Des aveugles !

CÉLINE. — Les anarchistes voient aussi clair que toi, eh, l'aristo !...

FÉLIX. — Je ne les traite pas d'aveugles à cause de leurs opinions, mais parce que les voici tout près de nous et qu'ils ne te voient pas...

CÉLINE. — Ils font exprès, pour ne pas t'embêter... Cela te ferait-il plaisir qu'ils viennent un instant bavarder avec nous?... Plus on est de fous mieux on rit, et puisque tu cherches à tuer le temps jusqu'à minuit...

FÉLIX. — Bonne idée !... Appelle !...

(*Céline se lève. Aussitôt Pergain, son frère, regarde de son côté et, sur un signe d'elle, s'approche suivi de son compagnon.*)

SCÈNE V

FÉLIX, CÉLINE, PERGAIN, MÉRU.

CÉLINE, *présentant Pergain d'abord, puis Méru.* — Tiens, monsieur, celui-ci s'appelle René Pergain, mon frère... l'autre c'est Méru.

FÉLIX. — Enchanté, messieurs.

CÉLINE, *aux nouveaux venus.* — Lequel de vous deux reconnaît monsieur?...

PERGAIN, *après un instant d'hésitation.* — Félix Dagrenat, n'est-ce pas?...

FÉLIX. — Oui.

PERGAIN. — L'ami Méru et moi allons souvent au théâtre... Nous connaissons presque toutes vos pièces...

MÉRU. — Autant dire toutes... Vous n'êtes pas dans les plus rigolos, mais ça se laisse écouter...

PERGAIN. — Ça se laisse même apprendre par cœur... Je l'ai entendu, dans des réunions publiques, réciter de longs passages de votre pièce sociale : *le Lendemain du grand Soir.*

FÉLIX. — Probablement pas les passages que je mets dans la bouche du patron?... Enfin, merci tout de même !

PERGAIN. — Ne remerciez pas, il les donnait comme de lui.

MÉRU. — Est-ce que nous ne savions pas déjà tout cela et même davantage !... Monsieur prend nos idées, et s'en fait des rentes... Je les reprends...

FÉLIX, *continuant.* — Pour en faire des dupes !

MÉRU, *le regardant de travers.* — Possible !... Je dois le reconnaître, arrangées par vous, elles produisent un effet bœuf...

CÉLINE, *à Pergain.* — Figure-toi que tout à l'heure monsieur a eu la frousse lorsque je lui ai montré mon frère...

PERGAIN. — La frousse?...

CÉLINE, *riant.* — Il a cru que tu allais découvrir que je faisais la noce et te fâcher tout rouge.

PERGAIN. — Me fâcher parce qu'elle vend sa peau?...

FÉLIX. — Je suis, en effet, persuadé qu'elle ne la vend pas pour son plaisir.

PERGAIN. — Ah pauvre fille !... Si seulement elle y prenait de l'agrément !... Lorsqu'une fruitière livre des pommes à un client, est-ce qu'on s'inquiète si elle y trouve ou non du plaisir?...

FÉLIX. — Les pommes n'ont pas poussé sur la fruitière...

PERGAIN. — Alors, vous blâmeriez l'arbre qui vendrait ses pommes?

FÉLIX. — Nous voilà dans un verger !...

PERGAIN. — Soit... Rentrons à Paris... En ce moment on joue votre pièce... Que vendez-vous au spectateur?...

FÉLIX. — Mon travail...

PERGAIN. — Travail qui a consisté à faire la toilette de vos pensées avant de les mettre en montre... Céline aussi, prend la peine de s'attifer avant de venir s'exposer dans ce promenoir...

FÉLIX. — Voudriez-vous insinuer qu'entre le trafic de cette jeune personne et le mien vous ne voyez aucune différence?...

PERGAIN. — Aucune, en effet... Elle se vend, vous vous vendez aussi... car vous n'allez pas soutenir que dans vos pièces il n'y a pas tout vous-même... Autant qu'elle, vous tirez profit de vos amours... Ce sont vos tendresses, vos larmes, vos faiblesses que vous mettez en scène... Ce sont aussi les abandons de celles qui ont eu des bontés pour vous et les effusions de vos parents et amis. Tout compte fait, vous bazardez bien plus de choses, dites sacrées, que Céline...

FÉLIX. — Permettez !... Avec Céline, on prend livraison de la marchandise, alors, qu'avec moi, il faut se contenter d'une représentation... J'idéalise, elle matérialise... Ceux qui viennent à moi ont soif de beauté...

CÉLINE. — Et à moi, soif de laideur peut-être?... Avant de parler, regarde-moi donc !... Tu étais si bien élevé pour commencer, je n'aurais jamais cru que tu en arriverais à me mépriser ainsi...

FÉLIX. — Moi, te mépriser ! Où en prendrais-je le droit?... De plus grands que moi se sont penchés vers la pécheresse.

CÉLINE, *subitement très douce.* — Je sais qui tu veux dire !... Le temps où j'allais au catéchisme n'est pas si loin !...

MÉRU. — Êtes-vous drôles, les enfants, de vous disputer pour si peu !... Tenez, je vais vous mettre sur un pied d'égalité parfaite... Nous sommes tous des ouvriers... Toi, Céline, tu gagnes ton pain avec ta cuisse, moi, avec mes bras, Pergain n'aurait qu'à dire des messes, et monsieur tourne les phrases comme pas un...

FÉLIX, *souriant.* — Tourner une phrase et tourner un bâton de chaise, ne sont pas des besognes équivalentes... Les grands esprits font entrer dans leurs phrases quelque chose d'éternel que la pioche et le pic de l'ouvrier n'atteindront jamais !... Tout à l'heure m'est échappé un mot qui vous a rappelé le souvenir de Jésus et aussitôt, j'ai vu briller une larme dans l'œil de cette petite... Mettrez-vous sur le même rang Jésus qui, dix-neuf siècles après sa mort, et dans

ce lieu maudit, nous frappe encore au cœur, et son père, le charpentier Joseph?

PERGAIN. — On voit bien que monsieur Dagrenat s'occupe du génie dans sa nouvelle pièce... mais je suis ferré sur la question pour avoir lu dans les journaux à peu près tout ce qu'il a confié aux uns et aux autres sur ce sujet... Mâtin, avec vous il ne s'embête pas, le génie, et vous devez vous flatter d'en posséder une forte dose, pour lui attribuer un rôle pareil... A vous entendre, les imbéciles qui composent le troupeau humain, riches, pauvres, travailleurs, oisifs, mâles et femelles, nous ne servons qu'à une chose : donner le jour, de loin en loin à l'homme de génie... Je pense qu'en écoutant ces boniments, vos confrères, les poètes, les romanciers, les gens de lettres, tous ceux enfin qui se croient plus malins que le public, sont en train d'applaudir à outrance... Mais le peuple, monsieur, vous rira au nez !... Racontez-lui que vous appartenez à la race des surhommes, il demandera si vous êtes sorti d'un œuf pondu sur terre par des anges... Alors quoi?... Il faut se rendre à l'évidence... Les génies ont un papa et une maman, ils grandissent à un foyer, au milieu des frères et des sœurs, ils étudient à l'école avec de petits camarades, ils s'instruisent des bavardages des voisins, leurs esprits sont fabriqués avec les matériaux qui servent à tout le monde... En un mot les génies nagent sur les foules, je le veux bien, mais à la manière de la graisse sur le bouillon... C'est la graisse qui fait de gros yeux, mais le bon goût ne vient pas d'elle... Il est répandu dans toute la masse...

CÉLINE, *montrant Félix accoudé sur la table.* — Prêche pas tant, il dort !...

MÉRU, *à Pergain.* — Ça, mon vieux, c'est un succès !...

CÉLINE. — Il tombait déjà de sommeil lorsque j'ai fait sa connaissance... C'est pour le tenir éveillé qu'il m'avait embauchée comme demoiselle de compagnie... Houste !... Trottons-nous !...

PERGAIN. — Qui dit embauchée dit payée... Est-ce que tu ne réclames pas ton salaire?...

CÉLINE. — Non. Je ne veux pas son argent...

PERGAIN. — Pourquoi?...

CÉLINE. — Une idée comme ça... Bonsoir !... Je vais à Montmartre...

PERGAIN. — Je t'accompagne...

MÉRU. — Moi, je retourne au pieu...

(*Ils s'en vont. Céline et Pergain d'un côté, Méru de l'autre. Félix reste plongé dans un profond sommeil sous les regards amusés des habitués qui circulent.*)

DEUXIÈME TABLEAU

La scène du Théâtre-Français pendant la nuit. Les décors sont enlevés et on aperçoit l'immense plateau limité par les parois abruptes de hauts murs nus ; au milieu de celui du fond, est percé le portail qui sert au passage des décors, deux portes de fer, l'une au fond, à gauche, l'autre dans le mur de droite, au dernier plan. Il n'y a pas de plafond, le regard se perd dans les combles de l'édifice. Deux ou trois lampes donnent un faible éclairage qui permet tout juste de circuler sans danger.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, BERNARD.

(*Félix arrive par la porte de droite. Il est aussitôt rejoint par Bernard qui court après lui.*)

BERNARD. — Mais qu'es-tu donc devenu, papa?... Tout le monde est furieux contre toi !... L'administrateur, tes interprètes, tes amis et moi-même... On t'a attendu jusqu'à la dernière extrémité, et enfin, comme on ne pouvait pas coucher ici, on est parti... J'aurais fait de même si un journaliste très important ne m'avait prié de le documenter pour un article qu'il est en train de rédiger dans le bureau du secrétariat.

FÉLIX. — Figure-toi que je me suis endormi devant une table au Casino... Les garçons m'ont fait la farce de ne me réveiller qu'au moment où on fermait.

BERNARD, *le menaçant du doigt.* — Oh ! papa !... Condé dormait avant la bataille, mais pas pendant...

FÉLIX. — Eh, c'est que, précisément, depuis trois nuits on ne me laisse pas dormir... Rien ne me fatigue autant que ces répétitions nocturnes qui commencent après la représentation et finissent à quatre heures du matin... Ajoute à cela qu'au Casino je suis tombé sur un bavard qui m'a raconté ma pièce... Il n'avait pas dit trois mots que je ronflais déjà... Quelle leçon !...

BERNARD. — Le public n'a pas dormi pendant ta pièce... Ah, mais non !...

FÉLIX. — Tant pis, alors, il a dû se fâcher.

BERNARD. — Naturellement, avec des pièces de la force des

tiennes, les quelques grincheux qui se donnent pour mission de n'être jamais contents, ont beau jeu !...

FÉLIX. — Oui... Le four noir !...

BERNARD. — Un four !... Ah, tu en as de bonnes !... Il y a four lorsque chacun, dans la salle, traite l'auteur en petit garçon... Au contraire, devant toi, la salle entière se sent en présence d'un géant... Saisis-tu la nuance?... Ou plutôt l'abîme... On a bien vu combien les cœurs étaient avec toi, au moment où Mounet est venu dire ton nom... Jamais auteur n'a soulevé par son seul prestige un pareil tonnerre d'applaudissements... Tiens, voilà moi... Certainement que, grâce à ma pochade, j'ai passé une agréable soirée... Malgré cela, lorsque mon nom a retenti, la manifestation n'a pas été aussi nourrie, imposante, formidable que pour le tien...

FÉLIX. — C'est vrai, mon petit !... Je m'appesantissais sur mon infortune, au lieu de te questionner sur ton sort... Je vois qu'il ne laisse rien à désirer...

BERNARD, *d'un ton négligent.* — Oui, c'est un bon début... Allons, papa, si nous ne voulons pas que le soleil levant nous trouve sur cette scène auguste, il faut que je m'occupe de mon journaliste... Son article doit être à peu près terminé et il m'a promis de m'en donner lecture...

FÉLIX. — Bien. Conduis-moi auprès de lui.

BERNARD, *embarrassé.* — Ne préfères-tu pas m'attendre ici?... Ce ne sera pas long et il vaut mieux que tu ne viennes pas te mêler de notre travail... Tu ne serais pas au courant... Il faudrait t'expliquer...

FÉLIX, *tristement.* — Je comprends !... Tu ne veux pas qu'auprès de ma chute il donne un trop beau relief à ton triomphe... Sous ta direction il exécute une délicate opération de nivellement...

BERNARD. — Dieu que tu es impatientant avec tes suppositions !... Au revoir... Je suis à toi dans cinq minutes !...

(*Il s'en va.*)

SCÈNE II

FÉLIX, DON JUAN, CÉLIMÈNE, LES APPARITIONS.

(*Pour attendre son fils, Félix s'assoit sur une chaise, près de la rampe, et il s'abandonne à de pénibles réflexions, sous le poids desquelles son front se penche. Bientôt il s'aperçoit qu'il n'est plus seul, et relève la tête. Autour de lui, des hommes et des femmes s'agitent sur la scène. Peu à peu, ses yeux, s'habituant à l'obscurité, par-*

viennent à mieux distinguer ces êtres qu'on ne voit pas entrer, et dont le nombre augmente sans cesse. Ce qui frappe d'abord, c'est l'extrême variété de leurs costumes. Grecs, Romains, seigneurs du moyen âge, personnages modernes se coudoient et s'abordent. Le bruit des conversations produit un murmure confus. Ces gens ne semblent par remarquer la présence de Félix. Impatienté, celui-ci finit par interpeller un seigneur de belle mine qui passe devant lui.)

FÉLIX. — Hé ! vous, s'il vous plaît !... (*Le seigneur s'approche et salue dans le grand style.*) Expliquez-moi, mon ami, ce qui se passe... Est-ce pour une répétition que l'on vous a convoqués?... Faut-il que ma pièce soit tombée d'une terrible façon, pour que l'administrateur juge indispensable de se mettre à préparer dès cette nuit un nouveau spectacle! Mais où diable est-il allé chercher tous ces acteurs?... Je ne découvre parmi eux aucun visage qui me soit connu...

LE SEIGNEUR. — Ce ne sont pas des acteurs, mais les héros eux-mêmes des pièces que vous admirez.

FÉLIX. — Que voulez-vous dire?...

LE SEIGNEUR. — Tenez, par exemple, ce gros homme qui tient un chapelet... C'est Tartufe... Non pas un comédien déguisé en Tartufe, mais Tartufe lui-même !... Les siècles passent, les royaumes sont détruits, les peuples anéantis, mais les personnages des grands chefs-d'œuvre restent vivants. Ils forment une humanité idéale plus jeune, plus passionnée, plus remplie de vibrante énergie que l'humanité réelle... Ils sont la véritable humanité...

FÉLIX. — Que font-ils ici?...

LE SEIGNEUR. — Ils aiment à se retrouver sur ces planches sacrées... Voyez-vous, là-bas, Alceste qui tourne le dos à Célimène?... Elle et lui sont heureux de continuer, dans la maison de Molière, leur ancienne querelle.

FÉLIX. — Ce Grec, là-bas?...

LE SEIGNEUR. — Œdipe !... Il serre la main d'Hamlet... Derrière eux, Juliette plaisante avec Ophélie... Plus loin, cet ecclésiastique, c'est l'abbé de *Il ne faut jurer de rien.* Il entame, avec le grand prêtre d'*Athalie,* Joad, une discussion théologique.

FÉLIX. — Portez-vous, comme eux, un nom sublime?

LE SEIGNEUR. — Je suis Don Juan.

FÉLIX, *se levant.* — Quelle joie de dire à Don Juan lui-même à quel point je l'admire !...

DON JUAN. — Je comprends que vous éprouviez de la sympathie pour moi... Elle correspond à celle que vous m'inspirez... Certaines

de vos aventures sont dignes de moi... Cette femme, par exemple, à laquelle vous faites un enfant pour surprendre dans votre âme l'éclosion du sentiment paternel... La femme meurt de votre expérience et vous poursuivez âprement votre étude... J'aime cela !...

FÉLIX, *fier du compliment, avec une feinte modestie.* — J'ai fait mon possible pour ordonner ma vie comme une œuvre d'art...

DON JUAN. — Et cette fille, au Casino... Comme vous lui avez adroitement glissé le souvenir de Jésus. L'amusement d'éveiller une émotion noble dans cette chair à plaisir vous a fait oublier vos soucis. Voilà du Don Juan tout pur.

FÉLIX. — Oui, c'est un trait de ressemblance. Malgré cela, que suis-je pour être comparé à Don Juan?

DON JUAN. — Vous pensez à l'histoire du Commandeur....

FÉLIX. — Justement !... Quel admirable mélange de cynisme et d'audace !... Aller se planter, le chapeau à la main, devant la statue de celui que l'on a tué, et l'inviter poliment à dîner !... O prodige !... La statue répond oui !... Au son de cette voix d'outre-tombe un individu médiocre tomberait foudroyé... Mais Don Juan s'en va d'un pas ferme commander le menu du festin...

DON JUAN. — Je n'ai jamais bafoué une créature, sans porter en même temps un défi à Dieu !... C'est crâne ! On m'en sait gré !...

CÉLIMÈNE, *avec une révérence de cour.* — Bonsoir, mon petit Don Juan !...

DON JUAN, *lui baisant la main.* — Bonsoir, Célimène !... Qu'avez-vous fait d'Alceste?

CÉLIMÈNE. — Il s'est froissé de ce que tout à l'heure le comte Almaviva m'a prise par la taille et pour me punir il tient compagnie à Chimène... Grand bien lui fasse !... (*Montrant Félix.*) Avec qui causez-vous?... Est-ce un personnage du nouveau chef-d'œuvre que le Théâtre-Français a représenté ce soir?...

DON JUAN. — Non, ce n'est qu'un mortel.

CÉLIMÈNE. — Présentez-le-moi tout de même.

DON JUAN, *présentant.* — Félix Dagrenat, célèbre auteur dramatique... Célimène, la seule femme au monde qui se rie de Don Juan...

FÉLIX. — Expliquez-moi, madame, la question qu'à propos de moi vous venez de poser. Il est donc possible que, du vivant même de l'auteur, les types qu'il a créés soient admis dans votre glorieuse compagnie?.

CÉLIMÈNE. — Sans doute... Aussitôt qu'un chef-d'œuvre paraît, nous le savons, et les personnages qu'il met en scène entrent, sans plus tarder, dans notre société.

DON JUAN. — Si bien que parfois un auteur se désole d'avoir été sifflé à l'heure même où nous fêtons les enfants de son génie.

CÉLIMÈNE. — Cet auteur est la pauvre coquille vide d'une délicieuse amande que croquera la postérité. La pelure s'inquiétant du fruit qu'elle abritait, voilà un spectacle assez ridicule !...

DON JUAN, *à Félix.* — Ne vous froissez pas ! Elle a beaucoup fréquenté le Misanthrope, et il en reste quelque chose !...

FÉLIX. — Je suis trop heureux pour mal prendre ce que dit madame... Vous m'avez rendu l'espoir et je ne fais plus que regarder de tous côtés, si je n'aperçois pas un de mes chers personnages...

CÉLIMÈNE. — Cela pourrait bien vous arriver, car ce soir, nous attendons de nouveaux compagnons... Les Précieuses, que je viens de rencontrer, ne tarissaient pas d'éloges sur le chef-d'œuvre dont ils sont nés.

FÉLIX, *au comble de l'anxiété.* — Ce soir le Théâtre-Français a donné deux comédies...

CÉLIMÈNE. — Une seule, m'a dit Madelon, prendra rang parmi les chefs-d'œuvre.

FÉLIX. — Son titre?...

CÉLIMÈNE. — J'ai oublié... Le Cid me faisait de l'œil...

FÉLIX. — N'était-ce pas *la Comédie du Génie* ?

CÉLIMÈNE. — Il me semble.

FÉLIX. — Ou *l'Ange déchu*?

CÉLIMÈNE. — C'est également possible.

FÉLIX. — Et vous, Don Juan, ne pouvez-vous me renseigner?

DON JUAN. — Parbleu, je vous avoue n'avoir pas prêté grande attention au titre... La seule chose que j'aie retenue, c'est que, paraît-il, l'héroïne est des plus mignonnes et je me prépare à l'accueillir de la bonne façon...

FÉLIX. — Me voilà bien avancé !... Ma comédie et celle de mon fils ont chacune un rôle de jolie femme.

CÉLIMÈNE, *souriant.* — Votre anxiété me fait penser à Oronte qui aurait mis le royaume à feu et à sang pour un sonnet. Encore avez-vous d'assez bonnes raisons pour être en peine, puisqu'il s'agit de savoir si vous avez du génie. Patience !... Voici, je crois, une jeune fille qui vous apporte la réponse... (*Elle désigne une jeune femme qui s'avance au milieu d'un groupe nombreux, riant et plaisantant avec les apparitions qui l'entourent.*) Mon Dieu, que ces ajustements modernes sont peu seyants aux femmes que la nature a généreusement pourvues !... Et néanmoins, Perdican semble trouver celle-ci fort à son gré... Voyez comme il s'empresse...

DON JUAN. — Elle est des plus gentilles !... (*A Félix :*) Vous apporte-t-elle la gloire?...

FÉLIX. — La gloire est pour mon fils !... Vous voyez l'héroïne de *l'Ange déchu* !

(*Il retombe accablé sur son siège.*)

DON JUAN. — Vous vous êtes fait, à vous-même, une plaisanterie qui n'est pas mauvaise !...

FÉLIX. — Le labeur de ma vie est ruiné !...

DON JUAN. — Hé, que diable ! vous n'avez pas rendu le dernier soupir !... Il faut vous remettre au travail... L'inspiration viendra peut-être !...

FÉLIX. — A mon âge on ne l'attend plus !... J'ai mis dans mon œuvre tout mon cœur, toute mon âme... Où irais-je, à présent, chercher le génie?...

DON JUAN. — Le génie qui rend immortel n'appartient qu'à Dieu !... Allez le lui demander.

FÉLIX. — Que j'aille demander à Dieu le génie?...

DON JUAN. — Oui.

FÉLIX. — C'est Don Juan qui me conseille de prier !...

DON JUAN. — Halte-là !... Me prenez-vous pour Tartufe?... Je ne ferai pas de vous un mendiant ! Allez droit à Dieu, le chapeau à la main, le front haut, la mine altière, tel que je me suis planté devant la statue du Commandeur... Au moment où je l'ai fait, j'ai eu du génie !...

SCÈNE III

FÉLIX, BERNARD.

(*Bernard entre par la porte de droite, et marche droit à son père. Tandis qu'il traverse la scène, les apparitions se dispersent et s'évanouissent. On n'en distingue plus aucune lorsqu'il s'arrête devant Félix.*)

BERNARD, *posant la main sur l'épaule de son père, doucement d'abord, puis en le secouant.* — Oh, ce qu'il dort !... (*Appelant :*) Papa !... Hé, là !... Hé !... Éveille-toi donc !... Tu te crois encore au Casino?...

FÉLIX, *se levant d'un bond et prenant une attitude théâtrale.* — Le feutre à la main, le front haut, et du génie !...

BERNARD. — Non, mais !... Pour qui me prends-tu?... C'est moi, Bernard !... Allons, viens pioncer dans ton lit...

FÉLIX. — Une fois au lit, je n'aurai plus sommeil !...

BERNARD, *le poussant vers la sortie.* — Oui, on dit ça... Si tu veux

nous ferons un bout de chemin à pied. Après ces émotions, j'ai besoin de renifler un peu d'air frais...

FÉLIX. — Je ne demande pas mieux. Il fait chaud dans la maison de Molière.

(*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

Une chapelle de couvent très ancienne et pauvrement ornée. Au premier plan, les bancs des fidèles, puis, en allant vers le fond, la table de communion précédée d'une marche, ensuite le chœur bordé de part et d'autre par les stalles des moines et enfin l'autel. A droite de l'autel, porte de la sacristie. Faisant face à l'intervalle qui sépare le premier banc et le chœur, porte ouvrant sur un cloître.

SCÈNE PREMIÈRE

UN MOINE, LA DUCHESSE.

(*La duchesse et un capucin entrent par la porte du cloître. Le capucin est vêtu de la robe de bure brune avec un capuchon retombant sur le dos et une corde pour ceinture. La duchesse, âgée maintenant d'une quarantaine d'années, est restée jolie femme. Sa mise est d'une élégance un peu excentrique. Elle est coiffée d'un vaste chapeau à panache. Avant de parler, elle s'incline du côté de l'autel, pendant que le moine fait une profonde génuflexion.*)

LE MOINE. — Je vais annoncer au père Eberhardt que vous désirez vous confesser. Il ne sera probablement pas libre avant un quart d'heure.

LA DUCHESSE, *souriant.* — Un quart d'heure est vite passé dans une compagnie qu'on se souhaite pour l'éternité... (*On entend le bruit d'une cloche.*)

LE MOINE. — On sonne à l'entrée... Mes fonctions de portier me réclament... Vous permettez !...

(*Il sort, la duchesse s'agenouille et prie. Au bout d'un instant, le moine introduit Félix, et tous deux poursuivent une conversation commencée au dehors, sans que la duchesse se laisse distraire de sa méditation.*)

SCÈNE II

LE MOINE, LA DUCHESSE, FÉLIX.

LE MOINE. — C'est le plus ancien monastère de la Suisse... Il mérite votre intérêt... Je garde la porte et ne puis vous accompagner. Les autres pères sont également occupés en ce moment. Lorsque vous aurez fini d'examiner la chapelle, retournez dans le cloître, parcourez-le, et ensuite venez me demander de vous conduire à la bibliothèque. Elle renferme beaucoup de très vieux manuscrits.

FÉLIX. — Je vous remercie, mon père, et je suivrai vos instructions.

LE MOINE. — Au revoir, vous savez où me trouver.

(*Il sort.*)

(*Félix, pour examiner le chœur, s'approche de la table de communion. Il se retourne alors et ses regards tombent sur la duchesse, agenouillée devant lui, dans le premier banc, toujours très absorbée et recueillie. La reconnaissant aussitôt, Félix s'incline en riant.*)

FÉLIX. — Madame la duchesse de Beaugency, votre très humble serviteur !...

(*A ces mots, la duchesse est debout, subitement aux antipodes de ses dévotions, et se répand en exclamations joyeuses.*)

LA DUCHESSE. — Vous !... Oh ! que le monde est petit !... Se rencontrer ainsi à quatre cents lieues de Paris, dans la chapelle d'un couvent !... Il fallait cela pour vous faire pardonner.

FÉLIX. — Que me reprochez-vous?

LA DUCHESSE. — Vous avez refusé le dîner que j'ai donné en l'honneur du père et du fils après les premières de *la Comédie du Génie* et de *l'Ange déchu*.

FÉLIX. — Je partais pour la Suisse...

LA DUCHESSE. — Oui, puisque vous y voilà... Sur le moment j'ai soupçonné que votre voyage était un expédient diplomatique pour vous débarrasser de mon dîner...

FÉLIX. — Eh bien, j'ai été sur le point de retarder mon départ pour y assister ; et puis, je ne me suis pas senti le courage d'affronter les compliments de vos invités...

LA DUCHESSE. — Vous n'auriez pourtant rencontré chez moi que des dévots de votre art... C'est donc vrai, ce que j'ai appris par

votre fils?... Vous êtes très affecté de ce que vous appelez votre dernière chute?...

FÉLIX. — Hé, mon Dieu, il y a de quoi !

LA DUCHESSE. — Mais, malheureux, votre pièce n'est pas tombée...

FÉLIX, *ironique*. — Elle est restée en l'air et si haut que les spectateurs ne l'ont même pas aperçue !... Je vois que vous acceptez la thèse de mes amis...

LA DUCHESSE. — Envoyez-les paître, les amis qui vous consolent avec des absurdités pareilles !... J'ai assisté à votre première, et je vous garantis que *la Comédie du Génie* atteignait bon nombre d'esprits... Pas tous, ah, non, certes ! mais les meilleurs... Vous vous figurez qu'il faut des légions enthousiastes pour porter une gloire jusqu'aux siècles futurs... Pas du tout !... C'est au milieu d'un petit bataillon sacré qu'on marche vers la postérité... Tenez, je vais vous raconter quelque chose qui vous fera plaisir... Olivier, le grand Olivier, assistait à votre première dans ma loge... Il n'est pas de vos amis, celui-là !...

FÉLIX. — Non, il y a entre nous une vieille blessure d'amour-propre...

LA DUCHESSE. — Vers la fin de votre dernier acte, à un moment où quelques imbéciles trouvaient le temps long et le manifestaient, il m'a dit à l'oreille : « Je donnerais la moitié de mes œuvres pour avoir écrit cela... Et dire que ce pauvre Dagrenat qui entend ces murmures, s'en désole peut-être !... J'ai envie d'aller le trouver pour qu'il sache que tous les vrais artistes sont avec lui. »

FÉLIX. — J'ai appris, en effet, qu'il m'avait cherché dans les coulisses où je n'étais pas.

LA DUCHESSE. — Non, vous étiez au Casino... Eh bien, vous savez à présent ce qu'il avait à vous communiquer. Mais, pareil aux forces de la nature, vous vous ignorez vous-même. Vous vivez dans l'angoisse !... Je le comprends d'ailleurs... Vous êtes un de ces puissants imaginatifs, dont le merveilleux idéal défie toute réalisation... Vos drames, que nous proclamons chefs-d'œuvre, ne sont que de pâles contrefaçons de vos rêves... Je me demande parfois si la valeur d'un artiste ne peut pas se mesurer à la façon tragique dont il doute de lui-même, et je le crois plus que jamais en découvrant que vous promenez au milieu des montagnes un cœur ulcéré... Que faites-vous dans ce monastère?... Que cherchez-vous?...

FÉLIX. — Je longeais la vallée en compagnie de mon fils, lorsque j'ai aperçu, à travers les arbres, la chapelle du couvent. Cette vue a évoqué dans mon esprit l'image de Don Juan debout devant la statue du Commandeur...

LA DUCHESSE, *riant.* — On ne saisit pas du premier coup le rapport qui existe entre Don Juan et la chapelle des moines.

FÉLIX. — Dispensez-moi de vous expliquer comment le souvenir de Don Juan me pousse à entrer dans cette chapelle pour demander à Dieu le génie... A supposer qu'il y ait quelqu'un là-haut pour m'entendre...

LA DUCHESSE. — Par égard pour moi, qui suis très pieuse, ne parlez pas ainsi. Est-ce que, sérieusement, vous veniez prier Dieu de bénir vos travaux?...

FÉLIX, *riant.* — N'est-ce pas, vous trouvez que demander le génie à Dieu est un acte aussi fou que d'aller, le chapeau à la main, demander au mont Blanc une poignée de la neige qui couvre son sommet?...

LA DUCHESSE. — Ce n'est pas du tout ma pensée... J'allais vous faire observer que pour obtenir de Dieu encore plus de génie, vous choisissez un lieu de pèlerinage qui n'est pas habitué à entendre ce genre de prières... Ici Dieu n'est jamais imploré que par des cœurs très humbles... Les moines de ce couvent se consacrent uniquement à évangéliser le peuple... Vêtus comme les mendiants, privés comme eux des douceurs de la vie, ils attirent les pauvres...

FÉLIX. — Les riches également, puisque nous nous rencontrons chez eux.

LA DUCHESSE. — Vous n'êtes ici qu'un simple touriste, vous ne comptez pas... Il est vrai que moi, je suis une cliente : j'attends un confesseur.

FÉLIX. — Vraiment, vous avez choisi pour directeur un de ces religieux hirsutes?...

LA DUCHESSE. — C'est la première fois que cela m'arrive... Il paraît que le père Eberhardt, auquel je m'adresse, est tout à fait un moine du moyen âge, rude et naïf, appelant les choses par leur nom et ne s'effrayant de rien. Une de mes amies qui l'a entendu prêcher, assure qu'on ne pourrait pas conduire les jeunes filles à ses sermons, mais que pour ceux qu'un mot brutal n'intimide pas, ils ont une éloquence et une émotion qui terrassent. Sa spécialité est de convertir les soldats et sa sollicitude s'étend aux femmes qui exercent l'hospitalité dans le voisinage des casernes. Il est pour ces misérables filles plein de charité et de pitié, il sait leur dire des choses qui feraient rougir un gendarme, mais qui leur arrachent des larmes et les ramènent à la vertu.

FÉLIX. — Quel étrange spectacle !... Moi qui ne crois à rien je viens ici pour prier Dieu, et voilà une sainte personne, admirée de tous pour ses rares qualités de cœur et d'esprit, oui, la voilà ravie

de murmurer l'aveu de ses scrupules d'âme frileuse, dans une oreille culottée par les ignobles récits des filles de joie... Une curiosité perverse d'entendre ces exhortations qui font rougir les gendarmes et sangloter les prostituées, l'attire... Hé bien, madame la duchesse, je vous souhaite beaucoup de plaisir et vous laisse achever votre examen de conscience avant l'arrivée du père Eberhardt. Me permettez-vous de visiter le monastère jusqu'au moment où vous aurez reçu l'absolution? Alors, nous rejoindrons mon fils qui fait la sieste à la lisière d'un bois, pas loin d'ici, et nous marcherons tous trois jusqu'à la ville.

LA DUCHESSE. — C'est entendu. Revenez dans vingt minutes. Je serai prête à vous suivre, à moins que, touché par la grâce, vous ne restiez pour devenir moine. Vous seriez un prédicateur de première force!

SCÈNE III

LA DUCHESSE, EBERHARDT.

(*Après le départ de Félix, la duchesse retombe dans sa contemplation. Bientôt sort de la sacristie le moine Eberhardt. Il est petit, trapu, épais, taillé en Hercule, d'un extérieur particulièrement inculte. Une barbe rousse mêlée de gris lui couvre toute la poitrine et ses cheveux n'ont jamais subi le peigne. L'expression de son visage est à la fois dure et franche. Il vient jusqu'à la table de communion et s'adresse à la duchesse.*)

EBERHARDT. — C'est vous qui voulez vous confesser?...

LA DUCHESSE. — Oui, mon père... (*Hésitant.*) Est-ce au père Eberhardt que?...

EBERHARDT, *l'interrompant.* — Naturellement... C'est lui... (*Il prend une chaise dans le chœur, la pose de travers contre la grille de communion et montrant à la duchesse la marche qui limite le chœur :*) Tenez, mettez-vous à genoux là et commencez... (*Docilement, la pénitente s'agenouille contre la grille qui la sépare d'Eberhardt, lequel est assis de profil devant elle.*)

LA DUCHESSE, *récitant les formules habituelles de la confession.* — Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché... (*Eberhardt marmotte une bénédiction, pendant que sa main trace en l'air le signe de la croix.*) Je confesse à Dieu tout-puissant...

EBERHARDT, *interrompant.* — Non, pas de confiteor... je suis pressé... Rappelez-vous, mon enfant, que les anges se réjouissent dans le ciel lorsqu'une brebis égarée revient à Dieu, et faites l'aveu de vos fautes.

LA DUCHESSE. — Je m'accuse, pendant mes prières du matin et du soir, surtout celles du matin, d'avoir été distraite... Je pensais à la robe que j'allais mettre...

EBERHARDT. — Oui, les robes... très bien... Allez !...

LA DUCHESSE. — A la messe, je reste des minutes entières à regarder les toilettes au lieu de m'occuper du Saint-Sacrifice.

EBERHARDT. — Bon... Allez !...

LA DUCHESSE. — Un dimanche, je suis arrivée en retard pour la messe, l'évangile était commencé sans être tout à fait terminé. Je crois que je n'aurais pas dû me contenter d'une messe aussi fortement entamée. Je l'ai fait cependant et je m'en accuse.

EBERHARDT. — Ce n'est rien... Continuez...

LA DUCHESSE. — En causant avec mes amies, j'ai raconté sur le compte du prochain des histoires de nature à le rendre ridicule...

EBERHARDT. — Quels étaient les faits que vous prêtiez au prochain?... S'agissait-il de fornications?... d'actes contre nature?...

LA DUCHESSE. — Oh, grand Dieu, non! Je relevais de petits manques d'usage ou de légers travers... J'ai le défaut d'être moqueuse... Il m'arrive de pousser les personnes un peu simples à dire des naïvetés, et lorsqu'elles tombent dans le piège, de promener sur les assistants un regard qui provoque un rire général.

EBERHARDT. — Je vous ai dit que j'étais pressé. Assez de balivernes et commencez votre confession.

LA DUCHESSE. — Mais, mon père, elle est finie.

EBERHARDT. — Ah, vraiment, ma fille, elle est finie !... Me prenez-vous pour un imbécile !... Est-ce avec des distractions pendant vos prières que vous avez gagné ce chapeau de général, et ces bijoux, et ces dentelles, et toutes vos fanfreluches?... Ma pauvre enfant, il n'y a qu'à vous regarder pour deviner quel commerce vous faites. Vous êtes une enseigne vivante ! Alors, quoi? On n'ose pas avouer au père Eberhardt ce qu'on affiche insolemment sur le trottoir.

LA DUCHESSE. — Le père Eberhardt juge un peu vite !

EBERHARDT. — Moi, juger !... Non, mon enfant ! Dieu seul nous juge... Peut-être êtes-vous une de ces pauvres filles, comme j'en connais, qui gagnent un argent malpropre, mais avec cet argent viennent en aide aux malheureux... Elles savent que leur triste métier les enverra mourir à l'hôpital, c'est avec leur jeunesse et leur santé qu'elles battent monnaie... Lorsqu'elles font la charité elles donnent le prix de leur sang. Je me figure que malgré leur honte, elles sont plus haut placées sous le regard de Dieu que bien des dévotes titrées et huppées, qui jettent aux mendiants un peu de leur superflu. Hein, voilà qui doit vous mettre à l'aise !... Il n'y

a plus ici de père Eberhardt !... Vous êtes devant la miséricorde infinie de Dieu !... Il vous écoute, mon enfant, parlez !...

LA DUCHESSE. — Vous vous méprenez, mon père, et je me suis accusée en toute sincérité.

EBERHARDT, *se levant*. — Quand vous me rencontrerez dans la rue, criez à la chie-en-lit, ça m'est égal, mais je ne permets pas qu'on s'amuse d'un sacrement ! Allons, hors d'ici !...

LA DUCHESSE. — Mais mon père...

EBERHARDT. — Hors d'ici !... Vous m'entendez !... (*Le ton est si menaçant que la duchesse, éperdue, se précipite hors de la chapelle.*)

SCÈNE IV

EBERHARDT, ATHANASE puis FÉLIX.

(*A peine la duchesse est-elle sortie par la porte du cloître que, par cette même porte, entre le père Athanase, très jeune moine, d'allure timide.*)

ATHANASE. — J'attendais dans le cloître la sortie de votre pénitente... Faut-il me préparer?...

EBERHARDT. — Sans doute... Où est le père Hippolyte?...

ATHANASE, *rejoignant Eberhardt dans le chœur*. — Le père sacristain est occupé à la lingerie... Mais je trouverai bien sans lui tout ce qui est nécessaire.

EBERHARDT. — Alors, ne perdez pas de temps... Allez vous habiller...

(*Athanase disparaît dans la sacristie tandis que Félix ouvre avec précaution la porte du cloître.*)

FÉLIX. — Pardon, mon père... Il y avait une dame dans cette chapelle... Elle est déjà partie?...

EBERHARDT. — Comme vous voyez... Si vous la cherchez, elle est loin...

FÉLIX. — Tant mieux... Sa présence m'aurait plutôt gêné...

EBERHARDT. — Vous rougissez de prier Dieu !...

FÉLIX. — Non, mais les femmes sont curieuses... Enfin, je préfère être seul...

EBERHARDT. — Alors, je vous dérange?...

FÉLIX. — Au contraire... Avec votre expérience des questions religieuses, vous m'aiderez peut-être à découvrir ce que je viens faire...

EBERHARDT. — Vous ne le savez pas?...

FÉLIX. — Ma foi non... J'obéis à une sorte d'impulsion.

EBERHARDT. — Dieu vous appelle, c'est clair !...

FÉLIX. — Mon père, croyez-vous aux songes?...

EBERHARDT. — Je ne distingue pas quel rapport?...

FÉLIX. — Mais si !... Vous affirmez que Dieu m'appelle ; c'est probablement qu'il a quelque chose à m'apprendre... Admettez-vous qu'il puisse m'en prévenir par un rêve?...

EBERHARDT. — Sans doute... Qui l'en empêche?...

FÉLIX. — En effet... Donc, vous croyez aux songes... Moi pas. Eh bien, j'ai rêvé qu'un grand personnage me conseillait d'entrer dans une église, et me voici... Quelle inconséquence !... Je ne suis pourtant pas un faible d'esprit...

EBERHARDT. — Mon ami, n'auriez-vous pas éprouvé un grand chagrin?...

FÉLIX. — Oui, justement...

EBERHARDT. — Lorsqu'on en est là, on se raccroche à n'importe quoi... Je ne demande pas ce que vous avez fait... En visitant les prisons je me trouve souvent en face d'hommes aussi bien habillés que vous et qui en ont gros sur la conscience. Mais si bas que vous soyez tombé, du moment que vous souffrez, vous êtes ici chez vous.

FÉLIX. — Je ne suis pas dévot... pas même croyant. Je ne saurais prier.

EBERHARDT. — Ne priez pas !... Contentez-vous de tendre l'oreille... Si Dieu a un secret à y glisser, cela se fera tout seul, soyez tranquille !... En attendant, mettez-vous là, dans ce banc, et tenez-moi compagnie... Vous allez servir à quelque chose... (*Élevant la voix.*) Dès que vous serez prêt, venez, père Athanase. (*Le père Athanase entre, vêtu d'ornements sacerdotaux.*) Le jeune père que voilà est prêtre depuis peu de temps... Il ne sait pas encore se tenir comme il faut lorsqu'il officie, et notre prieur m'a chargé de lui apprendre les belles manières... Aujourd'hui nous allons étudier la messe... Il est le célébrant, moi l'enfant de chœur... Vous ferez le peuple...

FÉLIX, *ironique.* — C'est tout à fait à ma portée !...

EBERHARDT. — Ne vous vantez pas trop. Bien peu de ceux qui vont à la messe savent pourquoi ils y vont. Commençons !... (*Tout en parlant, il se place debout près de la grille du chœur.*) Père Athanase, retournez à la sacristie, prenez le calice, et venez à l'autel comme pour dire la messe... Nous vous observons... (*Le père Athanase obéit, et marche vers l'autel à grandes enjambées de paysan, la figure penchée vers la petite pyramide tronquée que forme le calice*

sous le voile. Eberhardt bondit à sa rencontre et l'arrête.) Halte !... Nous n'y sommes pas du tout !... (*Il débarrasse le jeune père du calice qu'il place sur l'autel et retourne à côté de Félix qui s'est assis dans le premier banc.*) D'abord, est-ce qu'on traverse le chœur en trois enjambées?... Vous avez l'air d'un pêcheur sautant de pierre en pierre dans le lit d'un torrent, et non d'un religieux qui va célébrer les saints mystères... Et puis, vous portez la tête si basse que votre nez touche presque le calice... On dirait vraiment que vous allez à l'autel chargé des péchés d'Israël ! On vous a recommandé l'humilité, et vous mettez de l'humilité partout... Eh bien, ici, je n'en veux pas !... Dans une église, lorsqu'on sonne la messe, tous les fronts doivent se lever avec fierté, à commencer par celui du prêtre... (*A Félix :*) Et d'abord, vous, peuple, savez-vous ce que c'est que la messe?

FÉLIX. — Je n'ai que des notions très vagues...

EBERHARDT. — Des chrétiens s'assemblent autour d'un prêtre comme les apôtres autour de Jésus, et tous ensemble ils revivent l'angélique festin pendant lequel Jésus a partagé entre ses disciples son divin corps. La messe est donc un drame qui remet sous nos yeux la Cène...

FÉLIX, *très ému.* — La messe, un drame !... J'entre dans une église et je tombe sur la répétition d'un drame !... Quelle aventure !... C'est fait pour moi !...

EBERHARDT. — Votre étonnement m'amuse !... Oui, la messe est un drame et le prêtre un acteur.

FÉLIX. — Un acteur !...

EBERHARDT. — Ainsi, c'est compris, père Athanase... Vous êtes l'acteur qui représente Jésus, et les ornements que vous portez ne sont que le costume symbolique du Sauveur tel que le figurait l'art des premiers chrétiens. Votre aube c'est la robe blanche dont il fut habillé chez Hérode, le manipule rappelle les liens qui attachaient ses bras. L'étole représente les chaînes dont il fut chargé après sa condamnation et la chasuble le manteau d'écarlate jeté sur ses épaules. A nos yeux, tant que vous porterez ce déguisement, vous êtes le Christ venant offrir à Dieu le père le sacrifice de son corps pour le salut des hommes. Est-ce qu'il n'y a pas de quoi marcher le front haut?...

FÉLIX, *souriant.* — C'est à nous, spectateurs, à baisser le nez...

EBERHARDT. — Il n'y a pas de spectateurs...

FÉLIX. — Alors, moi, peuple, que suis-je?...

EBERHARDT. — Acteur aussi..

FÉLIX. — Il y a donc un moment où la représentation devient une réalité?...

EBERHARDT. — Oui, c'est celui où les fidèles, groupés autour de Jésus, réclament la vie éternelle en échange du martyre d'un Dieu, et voilà pourquoi je proteste lorsque vous voulez les mettre dans une posture humiliée... Ceux qui ont à offrir un trésor d'une richesse inouïe ne doivent pas trembler... Ce sont des choses que j'ai toujours un véritable plaisir à expliquer aux foules... Les gens qui viennent à nous sont des pauvres... Quelle joie de les conduire à Dieu les mains pleines !... Chaque fois qu'à l'autel je me penche sur la chair du divin Sauveur, il me semble que derrière moi des légions de misérables se lèvent transfigurés par une sainte fierté !...

FÉLIX. — Ah, mon père, quel théâtre vous me révélez ! Faire un drame qui tout à coup prend les spectateurs pour complices et les emporte dans une réalité poignante !...

EBERHARDT. — Depuis bientôt vingt siècles cela se joue des milliers de fois chaque matin, sans que le public s'en lasse... Nommez-moi un chef-d'œuvre qui en fasse autant...

FÉLIX. — C'est à décourager le génie !...

EBERHARDT. — Oui, le génie des scribes orgueilleux qui, avec les misères de nos âmes, croient édifier des pyramides éternelles qui porteront jusqu'aux nues la gloire de leurs tombes... Ah ! si les grands esprits se mettaient à l'école de Jésus... Son génie, à lui, n'était qu'amour et l'humanité a répondu par l'amour... Sur cet autel, nous voyons Jésus, nous le touchons, nous le portons à nos lèvres... Sa tendresse a réalisé le miracle de la présence réelle !...

FÉLIX. — Celui que n'ose espérer le génie !... Nos plus hautes ambitions ne vont qu'à souhaiter l'aumône d'un souvenir au bout de quelques siècles...

EBERHARDT. — Vous dites nous... Qu'avez-vous donc à faire avec le génie?...

FÉLIX, *avec un sourire triste.* — En faire mon deuil, hélas !... Je suis littérateur, mon père...

EBERHARDT. — Et moi qui vous prenais pour un banquier véreux, réfugié dans nos montagnes !... Je suis pourtant, d'habitude, assez bon physionomiste et je devine presque à coup sûr la position sociale des gens que je rencontre... (*Entrent la duchesse et Bernard.*) Allons, encore du monde !... Il faut décidément renoncer à notre travail... Père Athanase, je vous rends votre liberté... Allez au jardin piocher les pommes de terre.

(*Athanase rentre dans la sacristie.*)

SCÈNE V

FÉLIX, EBERHARDT, LA DUCHESSE, BERNARD.

(*La duchesse arrive accompagnée de Bernard, elle se met à genoux et prie, la figure dans les mains. Bernard va près de Félix et d'Eberhardt.*)

FÉLIX, *le présentant à Eberhardt.* — Ce grand garçon est mon fils.

BERNARD, *d'abord à Eberhardt.* — Votre couvent doit renfermer des choses bien intéressantes, car, depuis une heure, j'attends mon père, assis sur un banc d'où l'on a une fort belle vue. Mais les plus splendides paysages fatiguent à la longue, et j'étais sur le point de m'en aller, lorsque la duchesse, qui s'en allait aussi, est passée par hasard devant moi. Alors, ces deux personnes qui s'en allaient ont pris le parti de revenir.

FÉLIX. — Pourquoi la duchesse ne m'a-t-elle pas attendu, comme il était convenu?

BERNARD. — Elle a eu affaire à un butor qui l'a prise pour une fille de joie, aussi ne se souciait-elle pas trop de rentrer dans ce monastère... C'est ma compagnie qui lui rend assez d'aplomb pour oser se montrer.

EBERHARDT. — Cette personne serait donc véritablement une dame de mœurs régulières?

FÉLIX, *riant.* — Oui, père Eberhardt. C'est la duchesse de Beaugency.

(*A ce moment, sa prière terminée, elle se lève et se dirige vers eux.*)

EBERHARDT. — La duchesse de Beaugency !... Mais elle est une bienfaitrice de notre couvent et je suis au courant de tout ce qu'elle fait pour Dieu et les pauvres... Eh bien, madame la duchesse, j'ai sur la conscience d'avoir commis un jugement téméraire... Votre confession est entendue, et je n'ai plus qu'à vous donner l'absolution...

LA DUCHESSE. — Volontiers, mon père... Mais ma confession n'est pas complète. Il y manque une faute dont je ne me suis pas accusée...!

FÉLIX, *riant.* — La plus grosse, peut-être?...

LA DUCHESSE. — Dans tous les cas, vous m'avez grondée à cause d'elle.

FÉLIX. — Ah ! Ah !... Curiosité perverse !... Allez faire votre *mea culpa,* duchesse, nous vous attendons.

EBERHARDT. — Venez, madame.

(*Eberhardt et la duchesse se retirent à l'écart. La duchesse s'agenouille, humble, aux pieds du moine qui lui donne l'absolution. Pendant ce temps, Félix et Bernard échangent quelques phrases.*)

FÉLIX. — Dis donc, Bernard, crois-tu que la légende de Don Juan corresponde à une aventure vraie?...

BERNARD. — Quel singulier endroit pour me pousser une colle pareille !

FÉLIX. — Ne t'inquiète pas de l'endroit et parle.

BERNARD. — Il est probable qu'un nommé Don Juan a pu, étant ivre, inviter à souper une statue de pierre dont la solidité tournait en dérision sa marche titubante, mais je suis sûr qu'il n'a pas obtenu de réponse.

FÉLIX. — Je ne partage pas ta conviction. Don Juan a nargué le Commandeur et il a été foudroyé, mais je viens de constater que si on se conduit poliment avec les puissances de l'au-delà, elles trouvent moyen de nous répondre avec esprit et sans blesser.

BERNARD, *riant.* — Voilà qui nous promet une belle fin de troisième acte.

FÉLIX. — Non, mais je me le raconterai à moi-même, pour m'empêcher de succomber à la tentation d'écrire une dernière pièce.

LA DUCHESSE, *revenant à eux.* — Me voici blanche comme l'hermine et prête à vous suivre.

FÉLIX. — Ne disons-nous pas adieu au père Eberhardt?...

LA DUCHESSE. — J'ai idée qu'il préfère ne plus être dérangé... Le voilà qui rentre à la sacristie et c'est probablement pour n'en plus sortir.

FÉLIX. — Partons, alors.

FRANÇOIS DE CUREL

CHIRURGIE

ET

CULTURE GÉNÉRALE

I

LES CAUSES GÉNÉRALES D'ERREUR

Une illusion, à laquelle n'échappent point quelques esprits excellents de notre époque, a de tout temps fait envisager les doctrines scientifiques récentes comme plus matériellement fondées, plus étayées par les faits — et par conséquent plus stables — que les doctrines du passé.

Il y a là, certes, une part de vérité, mais bien réduite : le travail immense de chaque siècle aboutit à un petit nombre d'acquisitions solides qui s'ajoutent à celles des siècles révolus, et l'héritage des savants s'accroît lentement à mesure que se succèdent les générations. Il paraît difficile de contester ces progrès dans l'ordre matériel. Mais ce sont des progrès de détail, des progrès relatifs, et qui, considérés comme tels, ne suffiraient point à expliquer le dédain des nouveaux venus pour leurs prédécesseurs : car ils montrent bien, précisément, notre dépendance vis-à-vis du passé, et que de longs efforts et de grands enthousiasmes, pareils aux nôtres, n'ont abouti qu'à d'insensibles modifications de l'œuvre com-

mune. Ces progrès-là devraient plutôt, semble-t-il, pousser à la modestie.

Aussi bien, ceux qui croient que la vraie science a attendu, pour naître, leur venue sur la terre, sont de bonne foi, et ne pensent pas avoir hérité de leurs ancêtres un patrimoine véritable, transmis et augmenté d'âge en âge. Leur certitude, c'est que les hommes d'autrefois ont erré dans les ténèbres et que la lumière a jailli, hier, brusquement, pour la grande gloire de leur époque. C'est pourquoi nous entendons si souvent parler de « science moderne », de « siècle de la science », et de « systèmes périmés ». Nulle part cette croyance n'est plus répandue que parmi les chirurgiens. Nous avons tendance à imaginer que nos prédécesseurs, inspirés presque exclusivement par des idées métaphysiques ou des fantaisies abstraites, ont méconnu les enseignements de l'observation, tandis que nous-mêmes repoussons toutes les suggestions *a priori* et nous en tenons strictement aux faits constatés. Il y a là une double erreur.

Que les chercheurs du XVIe siècle, par exemple, aient subi dans une large mesure l'influence des idées générales de leur temps, ce n'est guère douteux : une partie de leur œuvre n'en a pas moins subsisté. Il suffit de citer l'exemple d'Ambroise Paré, qui, pour l'avoir observée, connaissait la gangrène gazeuse au moins autant que nous la connaissions au début de la guerre, et dans les livres de qui nous trouverions encore de bien inattendues et profitables leçons.

Au fait, on se demande pourquoi les savants contemporains de François Ier ou de Louis XIV feraient uniformément figure de mystiques et d'ergoteurs ; ce que nous savons de quelques-uns d'entre eux nous les montre comme des hommes d'un grand esprit. Il est vrai que la corporation avait des ridicules, et Molière les a raillés. Mais pensons-nous qu'il nous eût épargnés nous-mêmes? En d'autres termes, croyons-nous que nos conceptions soient si différentes des conceptions de Gui Patin, si dégagées de l'arbitraire, si parfaitement conformes à l'esprit scientifique véritable, que nous soyons enfin à l'abri de la férule?

Aujourd'hui, comme autrefois, comme toujours, les doctrines en général, et les doctrines chirurgicales aussi bien que

les autres, naissent de forces subconscientes et imaginatives, beaucoup plus que de l'observation des faits. En dépit de tous les chiffres accumulés et de toutes les statistiques, les raisons présentées en faveur de telle idée, ou invoquées contre elle, ne sont presque jamais d'ordre rigoureusement scientifique, mais plutôt, si l'on peut dire, sentimental.

Il est malaisé de se débarrasser des influences exercées par l'imagination. De deux chirurgiens, l'un voit véritablement, matériellement, la maladie sous la forme d'une lutte, et donne à sa vision une forme concrète et presque palpable : le seul mot de phlegmon évoque à ses yeux l'aspect d'un assaut, et pour lui le cancer n'est pas un amas de cellules dégénérées, mais bien réellement le crabe étymologique, fouillant de la longueur de ses pattes la proie sur laquelle il s'est abattu.

Pour l'autre, au contraire, la maladie n'est plus une lutte, un choc de forces ; c'est l'écroulement d'une chose délabrée, c'est l'image d'un vieil édifice mal soutenu qui vacille. Il y a des chances pour que ces deux hommes, mis en présence d'un même fait, pensent et agissent de façons différentes ; et leurs opinions divergentes seront inspirées surtout par la divergence de leurs imaginations.

Ne nous en plaignons pas, car c'est là l'essentielle condition de tout progrès. En chirurgie comme en art, comme en philosophie, comme en matière religieuse, la création est fille de l'indépendance ; il a fallu que Paré, Lister, Péan subissent de vives impulsions anarchiques pour que leurs esprits, malgré toutes les imprégnations et tous les enseignements, se révoltassent contre les forces, à certains égards utiles et même indispensables, de la tradition inscrite dans les livres.

Nos livres, c'est le trésor accumulé par le travail des âges, c'est le musée où sont rassemblées les plus belles œuvres de toutes les écoles ; mais si un large souffle nouveau ne passait quelquefois à travers, ce musée exhalerait des odeurs de cimetière. L'esprit conservateur assure la durée et l'organisation solide des découvertes, mais ces découvertes elles-mêmes ne sont primitivement possibles que par l'action d'un robuste esprit individualiste.

Il n'est pas vrai que la chirurgie, ensemble de connaissances très positives et très matérielles, échappe à cette règle. On

entend parfois déclarer que toutes les théories, toute la « métaphysique » qui enflent à l'excès les livres de pathologie, sont bonnes pour la médecine, mais n'ont rien à voir avec l'art chirurgical. C'est se payer de mots. Les faits les plus concrets, pas plus que les idées abstraites, ne sont à la portée du premier venu : il y a longtemps que le chapitre des symptômes morbides serait clos s'il n'y avait, pour voir, qu'à ouvrir les yeux ; il faut quelque chose de plus pour identifier la tuberculose osseuse comme Lannelongue, dépister un signe d'appendicite comme Mac Burney, découvrir comme Gensoul l'angine dite de Ludwig, ou décrire les signes de la maladie qui porte le nom du génial Percival Pott. Les prédécesseurs et les contemporains de ces chirurgiens avaient sans doute rencontré des centaines et des milliers de caries osseuses, d'appendicites, de phlegmons, de lésions vertébrales : ils n'avaient pas su les voir. La plupart des individus, devant les faits, sont, à la lettre, des aveugles, même lorsque ces faits sont de ceux que nul ne pourra plus nier dès qu'un homme spécialement doué les aura mis en lumière.

Mais ces faits eux-mêmes sont exceptionnels, qui tranchent sur le fond vague des tableaux pathologiques avec une netteté défiant toute contestation. Presque tous les phénomènes observés présentent une physionomie obscure et, incapables d'imposer par eux-mêmes leur signification, ont besoin d'être interprétés : ce n'est pas une petite affaire. Il y a peu de gens qui sachent voir, chose trop simple, mais chacun interprète, chacun traduit, chacun épilogue, et nous voilà dans la tour de Babel. La merveille, c'est que toutes les discussions — qui n'auraient aucune raison d'être si la chirurgie était une science aussi strictement positive qu'on le croit généralement — se poursuivent à grand renfort d'arguments très positifs, alimentées de statistiques, nourries d'observations, hérissées de chiffres. Une grande quantité de faits apporte avec elle non pas la certitude de la vérité, mais seulement la certitude que la dispute ira son train et ne s'éteindra pas de sitôt, comme ne s'éteint pas une lampe où il y a beaucoup d'huile. Qui croit donner le coup de grâce à un contradicteur en lui assénant une dernière preuve, ne fait souvent que lui rendre quelque force.

Dans des contestations qui ne peuvent être tranchées de façon absolue par des démonstrations mathématiques, le sentiment a beau jeu. Chacun apporte dans l'examen des faits et dans l'application des doctrines, ses idées générales, ses impressions, ses préférences secrètes, toutes choses qui n'ont rien à voir avec la rigueur scientifique telle qu'on l'imagine. Le jour où un savant, émettant une opinion, en prouverait rigoureusement le bien-fondé, il n'y aurait qu'à le remercier et à clore pour toujours la discussion. Nous n'en sommes point là, et un débat chirurgical est moins la confrontation d'arguments précis que l'opposition de tempéraments dissemblables. On ne voit guère le moyen de mettre pérempoirement d'accord ceux qui opèrent à froid l'appendicite et ceux qui l'opèrent à chaud, ceux qui résèquent et ceux qui conservent, les hardis et les timorés, les maladroits et les habiles, les sceptiques et les naïfs.

Sans doute, une opinion arrive-t-elle à dominer ; mais ceux qui l'adoptent se décident eux aussi pour des motifs très étrangers à la science pure, et, là comme partout ailleurs, l'avenir montre que l'avis des majorités n'est pas un critérium.

***

Tout cela ne serait qu'un mal relatif s'il n'existait, parmi les chirurgiens, quelques esprits dogmatiques et libérés, semble-t-il, des incommodités du doute. Ils possèdent la foi, une foi qui n'admet ni restrictions ni opportunisme ; et la science, qu'ils croient nouvelle, trouve en eux des adeptes animés de toutes les ardeurs, de toutes les intransigeances du « néophytisme ».

On imagine quels dangers peuvent faire courir à la société ces hiérophantes, officiant dans les salles d'opérations chirurgicales. Un certain nombre de formules, sacrées et immuables comme les commandements de Dieu, déterminent et limitent leurs gestes ; les phénomènes vitaux, les symptômes, sont pour eux les premiers termes d'une équation dont la solution est inscrite en toutes lettres dans les livres ; il n'y a plus à réfléchir, il suffit de constater, et d'appliquer la solution correspondante comme un juge applique le « tarif » pour un délit de chasse.

Je connais de par le monde deux de ces illuminés, tous

deux d'une inattaquable bonne foi, et d'une conscience confinant à la manie du scrupule : je puis dire que de telles gens sont fort redoutables. Les choses étrangères à l'art chirurgical leur inspirent un mépris tranquille et sans malveillance, et ils professent que la surface du globe a été bouleversée, il y a quelque quarante ans, par l'apparition des techniques opératoires nouvelles. Ils ne peuvent, bien entendu, avoir d'idées à eux, mais ils ont adopté celles de quelques maîtres, et les appliquent avec une rigueur implacable, tranchant de la parole, du geste et du bistouri, fascinés par la règle, aveuglés comme des taureaux qui foncent sur une muleta déployée. De pareils énergumènes suffisent à rendre suspecte la méthode, parfois excellente, dont ils sont les zélateurs.

L'un de ces deux chirurgiens pousse à un incroyable degré la force d'abstraction; aucun démenti infligé par les événements n'entame sa conviction, aucune catastrophe n'altère sa sérénité. Il va, tranquille, insoucieux des désastres. Quelques spectateurs, ignorants de sa nature morale qui est droite avec même quelque rigidité, l'accusent, à tort, d'imposture; j'affirme son parfait désintéressement, et qu'il est en toutes circonstances aussi pur d'intentions qu'un inquisiteur envoyant au bûcher son petit lot d'hérétiques.

Il y a quelques années fut en vogue une opération que je ne puis clairement désigner, et qui nécessitait l'ouverture du ventre. Notre homme, bien entendu, était fort excité, et brandissait son scalpel en criant qu'il n'y avait plus de limite désormais à l'action bienfaisante de la chirurgie, que l'ouverture d'un ventre était un plaisir pour l'opérateur et l'opéré, et que l'humanité allait voir de beaux jours. Les laparotomies, décidées pour un oui ou un non, se succédèrent, et quoique l'apôtre fût assez habile homme, quelques patients, en dépit des règles infaillibles, vinrent à mourir. Or l'apôtre, au milieu de la consternation générale, demeurait souriant et continuait à couper, par cette raison très simple qu'il ne voyait littéralement pas les insuccès : au point qu'au lendemain même d'une mort il affirmait n'avoir jamais eu à déplorer un décès opératoire.

On croira peut-être que sa bonne foi n'était pas autant que je le dis à l'abri de la critique, ou que j'avais affaire à un fou,

Je puis assurer qu'il n'impressionnait guère que par la rigueur de sa logique et de ses déductions, et qu'il était, au sens moderne, parfait honnête homme. Mais je ferai observer que son cas n'est point aussi rare qu'on l'imagine peut-être. C'est Lucas-Championnière, si je ne me trompe, qui a rapporté un fait analogue et plus significatif encore : ce chirurgien raconte qu'au temps de sa jeunesse il lui arriva, un jour où il était entré dans une salle de l'Académie de médecine, d'entendre la conversation de trois maîtres éminents et justement vénérés. Ces messieurs parlaient de l'éther et du chloroforme, et tous trois en proclamaient l'innocuité.

— Je n'ai, pour ma part, jamais perdu un opéré du fait de l'anesthésie, — déclara le premier.

— Pas plus que moi, — opina le second.

— Je puis en dire autant, — conclut le troisième.

Or, le jeune interne connaissait au moins un accident mortel de chloroformisation à l'actif de chacun des interlocuteurs. Mentaient-ils? Non, mille fois non. Ils ne se rappelaient pas. Car nous possédons d'inappréciables facultés d'oubli pour toutes les choses que nous voudrions n'avoir pas constatées.

Le désir, peut-être plus encore que l'imagination, déforme et idéalise les faits. Quel homme, celui qui, ayant découvert un signe pathologique nouveau, sait en reconnaître la faillibilité ou l'inconstance ! Et quel héros, l'inventeur d'une opération chirurgicale qui, le premier, au milieu de l'engouement général, proclamerait l'erreur dangereuse de sa conception ! La droiture et les scrupules n'y suffisent point ; tous ceux qui ont créé, ne fût-ce qu'une parcelle infime, ont pour elle des tendresses de cœur, en regard de quoi comptent bien peu les sévères raisons de l'esprit.

*
* *

Mais les causes personnelles d'erreur ne sont pas les seules, et tout aussi agissantes sont les influences exercées par les idées générales, les systèmes philosophiques ou religieux, et les mouvements littéraires d'une époque.

Sans aller rechercher dans l'histoire des temps reculés comment l'esprit métaphysique s'alliait nécessairement autre-

fois à l'esprit clinique, il serait facile de multiplier les exemples récents : rappelons-nous les tempêtes que soulevèrent les discussions sur la génération spontanée, ou bien encore les conflits provoqués par la question des localisations cérébrales...

C'est qu'en effet, la chirurgie et la médecine, incapables de subsister dans les bas-fonds empiriques, se sont de tout temps efforcées de s'élever au-dessus des faits contingents et bruts, et la comparaison de ces faits entre eux, les déductions et les rapprochements qu'ils ont permis d'établir, les idées de synthèse qu'ils ont suscitées, ont entraîné la biologie, la pathologie, et par suite la clinique elle-même dans une voie philosophique. Les multiples et si dissemblables façons de comprendre le rôle des microbes pathogènes, les arguments fournis pour ou contre la nature parasitaire des néoplasmes et cancers, les raisons données par les partisans ou les adversaires de telle opération chirurgicale, toutes ces contradictions, toutes ces disputes, ont leur origine beaucoup moins dans la variabilité des faits que dans la variabilité de l'esprit philosophique des observateurs. Et l'on s'explique que Montaigne s'écrie ingénument : « Qui vit jamais un médecin se servir de la recepte de son compaignon sans y retrancher ou adjouter quelque chose? »

Comment pourrait-il en être autrement? Quelles études, plus que celles du corps humain et de la maladie, sont capables d'entraîner à la méditation les esprits — rares à la vérité, mais d'autant plus influents — avides de saisir les raisons lointaines des phénomènes et de voir au delà des faits? C'est pourquoi non seulement des hommes, mais, à leur suite, des générations entières envisagent les manifestations morbides ou normales de la vie d'une façon arbitraire, et tendent à les faire entrer, au risque de les déformer, dans le cadre de leurs conceptions et de leurs croyances générales. Claude Bernard constate lui-même, non sans quelque mélancolie, que « nous sommes malheureusement loin encore du temps où nous verrons l'esprit scientifique régner généralement parmi les médecins ».

Quelques indices très vagues peuvent, à la vérité, faire croire que les théories scientifiques tendent, depuis un demi-siècle, à s'émanciper de la tutelle philosophique ; elles n'en

restent pas moins sous la dépendance des tendances politiques, artistiques, et sentimentales de l'époque qui les a produites et dont elles ne font que refléter l'esprit. Les connaissances humaines sont si étroitement solidaires les unes des autres qu'il n'est pas possible de les voir évoluer à part.

Comment, en évoquant le nom de Claude Bernard, n'être pas frappé de ce fait que les sciences médicales ont commencé à se réclamer de l'observation stricte et de l'expérimentation précisément à l'époque qui vit naître la littérature naturaliste et la philosophie évoluer pour un temps vers le matérialisme? Qu'est-ce que la méthode expérimentale, sinon une sorte de naturalisme appliqué à la science? Ce n'est pas l'art chirurgical ou l'art médical qui s'est transformé, c'est l'art en général ; à des aspirations universelles devaient correspondre des aspirations analogues des techniciens spécialisés.

Rien ne prouve d'ailleurs que ce nouvel aspect des doctrines pathologiques soit immuablement fixé. L'évolution de la philosophie et de la littérature, leurs exigences nouvelles, entraîneront-elles la médecine et la chirurgie vers des voies différentes de celles qu'elles suivent aujourd'hui? C'est possible, et même, j'imagine, assez probable. La réaction contre le naturalisme, à laquelle nous avons assisté avant la guerre, peut faire craindre pour « l'esprit expérimental » un sort semblable. Déjà, avant 1914, nous avons vu une sorte d'idéalisme reparaître dans les travaux biologiques, dont est tributaire la chirurgie. Sous des formes timides, un peu honteuses, et cachées sous un voile scientifique, les vieilles humeurs peccantes attendaient le moment de rentrer en scène et de triompher de nouveau. Et ce serait à peine faire du paradoxe que d'attribuer à M. Paul Claudel ou à M. Bergson l'apparition des alexines, des opsonines et des anticorps...

Les grandes évolutions collectives se produisent avec une force dont personne ne peut devenir maître. Un mouvement général, dont nous n'apercevons très clairement ni l'origine ni le but, nous emporte, quelles que soient nos besognes et nos pensées, vers des destinées communes. Mais, ce mouvement qu'il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter ni de ralentir, nous devons tout au moins en chercher le sens et en sentir la puissance, ne serait-ce que pour donner leur véritable signi-

fication aux événements particuliers, et acquérir l'intelligence vraie des choses. A s'isoler dans le cercle étroit de sa spécialité, un homme, un chirurgien surtout, risque de devenir le jouet inconscient des forces qui le poussent ; peu à peu, la notion du monde s'efface ou s'altère en son esprit ; il perd, avec la vision des conditions extérieures, le sens de la relativité, et il croit être libre, alors que d'obscurs pouvoirs le conduisent ; et il est ballotté sans le savoir, par le souffle qui passe, comme ces matelots, insoucieux des vents, dont le navire maudit errait sur les flots au gré des moussons.

II

LA BASE DU SENS CRITIQUE

Il ne serait peut-être pas très avantageux pour la société que tous les chirurgiens, comblés de dons exceptionnels, montrassent une grande habileté manuelle, de l'esprit de décision, et des facultés créatrices de premier ordre. Mais il est indispensable que l'ensemble de la corporation, où le génie reste comme partout ailleurs une manifestation rare et parfois redoutable, possède des qualités moyennes de bon sens, de réflexion, d'esprit critique.

Pour atteindre à cet état d'équilibre, il faut éviter d'abord deux écueils : l'optimisme excessif et le scepticisme.

L'optimisme excessif entraîne aux actions déréglées ; je n'y reviens pas, car nous avons vu tantôt à l'œuvre les thuriféraires de la chirurgie, dont l'exaltation dévote ne laisse jamais d'être assez inquiétante.

Quant au scepticisme, qui n'est en l'espèce qu'une forme du pessimisme, c'est le pire des maux, parce que, dans un domaine où l'action a une si grande place, il tend à annihiler l'effort et à stériliser la volonté. Son origine, c'est l'instabilité des systèmes, et l'impossibilité où nous sommes de prouver mathématiquement. De fait, toute l'histoire de la chirurgie et de la médecine montre la fragilité de théories péniblement édifiées, et n'est faite que des chutes successives des doctrines les plus solides en apparence ; les chefs et les novateurs rempla-

cent d'autres novateurs et d'autres chefs, et sont abandonnés eux-mêmes après avoir ruiné les édifices construits par leurs prédécesseurs ; les convictions les mieux établies s'effondrent tour à tour, et seule l'aigreur des disputes rappelle l'existence de telles écoles rivales, jadis célèbres.

Ces controverses qui, dans le passé, apparaissent oiseuses, et dont il est difficile, dans le présent, de ne pas apercevoir le caractère un peu confus, risquent de compromettre la chirurgie tout entière. « Vous inspireriez confiance, gouaillent quelques critiques, si vous ne changiez la science tous les ans, comme on change la mode des chapeaux ou des pantalons. »

L'argument est faible et ne résiste pas à l'examen. Le mouvement et les transformations sont les conditions mêmes de la vie. Oui, les systèmes ont un caractère commun, qui est d'être éphémères et fragiles. Mais ce n'est pas parce qu'une doctrine a fait faillite, parce qu'elle a cédé la place à un ensemble d'autres croyances et d'autres hypothèses qu'elle a prouvé son inutilité. Oui, l'imagination joue, dans la genèse des opinions, un rôle considérable, sinon primordial, et pose à leur base, de façon plus ou moins arbitraire, un certain nombre de principes d'une solidité douteuse et qui, dès qu'ils vacillent, ébranlent tout l'édifice des déductions. Mais ces doctrines n'en contiennent pas moins une part de vérité. Lorsque le temps, par un long travail d'élimination, en a dispersé les inutiles déchets, une partie de l'œuvre reste intangible, et s'ajoute à d'autres éléments sélectionnés, pareillement réduits, mais aussi définitifs. Ce n'est qu'après des années qu'un jugement impartial peut être porté sur les idées chirurgicales, alors que les chirurgiens se sont dégagés de tout préjugé et de toute passion. Oui, enfin, il est vrai qu'il n'y a pas de doctrines contenant toute la vérité. Mais il n'y a pas non plus de doctrine absolument et totalement néfaste. Il n'y a jamais eu, il n'y a encore que des étapes, un effort continu, malgré tous les tâtonnements, tous les cahots, toutes les erreurs passagères, vers un perfectionnement progressif. Que nous importent quelques faux pas, dans cette évolution générale? Que nous importe l'aveuglement des universitaires au temps d'Harvey, puisque nous savons, en fin de compte, que le

sang circule dans les artères et les veines? Que nous importe la dispute de Péan et de Verneuil, puisque nous avons, envers et contre tous, la pince à forcipressure, qui est un bel instrument? Toutes les aberrations d'un jour n'ont pu empêcher la découverte de l'anesthésie, de l'asepsie, de l'hémostase, et ces trois mots semblent résumer assez de raisons de n'être pas aveuglément sceptique.

Les déconvenues du passé et du présent sont de nature à éveiller la défiance ; mais ce qu'elles justifient, c'est seulement l'esprit de doute, tel que le souhaitait Claude Bernard, dégagé de toute faiblesse mais aussi de toute malveillance, condamnant tout entraînement enthousiaste aussi bien que toute hostilité, et ouvert à toutes les vérités que nie *a priori* le scepticisme.

Malheureusement, l'observation des faits pathologiques ne peut être assimilée à l'observation en physiologie. Lorsqu'un expérimentateur coupe un nerf, il est relativement facile de constater les effets de la section ; mais un projectile ou un coup de couteau qui, dans une blessure fortuite, lèse le même nerf, entame du même coup, ou contusionne les muscles, les artères, le tissu cellulaire ; et voilà la porte ouverte à tous les ergotages.

Le sens critique doit être, par conséquent, chez le chirurgien, infiniment plus vaste et plus souple que chez le physiologiste. A ce dernier, il faut surtout de la rigueur, une discipline intransigeante, une méthode ; tout cela ne suffit point, sans doute, pour qu'il découvre et qu'il crée, mais lui permet de juger dans un esprit vraiment scientifique les théories et les faits soumis à son examen ; le critérium de l'expérimentation est pour lui une base relativement solide.

Une telle discipline n'est pas applicable aux chirurgiens. Les faits pathologiques sont trop inconstants et trop nombreux, leurs aspects sont trop variés, pour qu'à une question il n'y ait qu'une réponse possible. Comment songer ici à un contrôle expérimental? Comment même vérifier de façon relative? La clinique pose tous les jours une telle quantité de problèmes qu'une vie ne suffirait pas à les aborder, et d'autre part, il faut agir. En fait, il n'y a pas, pour l'immense majorité des cas que présente la pratique, de solu-

tion rigoureusement, scientifiquement adaptée : c'est une tumeur qu'on hésite à extirper, c'est un fibrome sur lequel les avis diffèrent, c'est la maladie d'un vieillard que l'intervention peut guérir mais que risque de tuer le choc opératoire. Qui nous donnera un critérium? Et que faire, cependant? Rester dans l'inaction, faute d'une certitude? Non, la vie et la nécessité nous poussent ; il faut se décider, selon les influences combinées des enseignements reçus, de la raison et de l'instinct, s'en rapporter presque toujours à l'opinion des majorités, faire entrer des questions de sentiment dans les décisions adoptées. Ne pouvant vérifier l'exactitude de telles assertions, l'excellence de telles méthodes, la masse des chirurgiens est bien forcée d'établir son opinion sur la réputation de leurs auteurs, sur leur moralité, leur vie privée, leurs antécédents, et jusqu'à leur apparence physique. Combien de fois n'a-t-on pas dit : « C'est un tel qui recommande cette opération, on peut marcher en toute confiance. » Ou bien : « Cette opération paraît séduisante et logique; mais celui qui la propose, etc... »

Voilà, en réalité, comment on en est réduit à juger des choses chirurgicales. Rien, on le voit, n'est moins scientifique, rien n'est plus opposé à l'esprit expérimental. Mais rien non plus n'est à un tel degré inévitable : car est-il possible d'ignorer que certains, parmi les promoteurs, se laissent entraîner par leur imagination, que d'autres sacrifient toute vérité au besoin d'innover, de contredire un rival, ou tout simplement d'attirer sur eux l'attention? Est-il possible aussi de ne point faire la part de la médisance, de ne pas se méfier des injustes ou stupides légendes dont est accablée la réputation de quelques chirurgiens en place? Et faut-il accepter les anecdotes imbéciles qui se transmettent de bouche en bouche et d'école en école?

Les chirurgiens n'ont donc ni le loisir, ni les moyens de peser scientifiquement chacun de leurs actes, voilà la terrible vérité. Mais ces actes sont déterminés, directement ou indirectement, par d'autres hommes, et c'est, au fond, la valeur de ces hommes qu'il s'agit d'évaluer. Ce n'est pas, évidemment, le seul problème, mais c'est de tous le plus complexe : connaître son époque, connaître le plus possible

les époques révolues, connaître les hommes qui ont dirigé et ceux qui dirigent aujourd'hui les progrès de la science, ou, beaucoup plus simplement encore, connaître l'homme, telle est la base de l'esprit critique véritable chez un chirurgien.

*
* *

Et c'est pour cela qu'il paraît difficile de nier l'influence favorable et même la nécessité, pour le plus habile des opérateurs, d'une culture philosophique et littéraire. Cependant, cette vérité est si peu apparente au premier abord, qu'on a l'air, en l'énonçant, de soutenir un paradoxe. « Comment, s'écriera-t-on, il faudrait donc, pour enlever correctement une tumeur ou trépaner un crâne selon les règles, s'encombrer de conceptions métaphysiques, de lectures oiseuses, d'inconsistantes théories qui ne reposent sur rien et dont on ne peut prouver l'exactitude ! »

Il est assez étrange, soit dit en passant, que certains techniciens de la chirurgie reprochent aux doctrines philosophiques, artistiques, littéraires, leur instabilité ; il faut ne point s'en étonner, et remarquer seulement que quelques philosophes, artistes et littérateurs ne se gênent pas pour faire à la science, et à la chirurgie particulièrement, le même reproche. Les uns et les autres montrent ainsi que leur vue est courte ; le dédain affiché pour une catégorie de choses ou d'hommes n'est que la preuve d'une impuissance à comprendre, d'une inintelligence des éléments multiples qui composent la trame de la vie ; et la spécialisation à outrance implique une infériorité dans le domaine même de la spécialité.

Dans aucune profession peut-être, autant que dans la chirurgie, n'éclate l'évidence de cette règle. Je sais des opérateurs dont l'esprit est fruste, et qui tirent presque autant de vanité de leur inculture que de l'habileté de leurs mains ; or, quelques-uns sont des médiocres ; et les autres sont, avec de précieuses qualités, des incomplets, redoutables par leur manque de mesure et de souplesse intellectuelle, perdant pied dès qu'ils doivent faire intervenir la personnalité de leur jugement. Les chirurgiens préparés par une culture générale n'ont point de ces « trous », et il est bien facile de constater

qu'ils sont, toutes choses égales d'ailleurs, très au-dessus des premiers. Plusieurs raisons l'expliquent.

Prenons, si vous voulez, pour aller du simple au complexe, le chirurgien au début de ses études : c'est sur l'anatomie du corps humain normal qu'il pose les premières assises de ses connaissances futures. A ce moment, il n'a encore qu'à retenir des faits précis, et qui semblent peu sujets à controverses.

On pourrait croire que la mémoire va jouer ici un rôle exclusif. Et cependant, se manifestent déjà les tendances différentes de ceux que l'habitude de la spéculation et une culture générale ont préparés aux idées synthétiques et de ceux qui méprisent tout ce qui n'est pas du cadre de leur profession...

Ici, je suis forcé, pour m'expliquer, de présenter un exemple peut-être trop technique ; mais j'ai besoin d'être précis, et au surplus il s'agit d'une chose qui ne dépasse pas la portée de ceux à qui l'anatomie est inconnue.

Les organes creux, tels que l'estomac, le canal cholédoque l'intestin, l'œsophage, etc., ont une paroi formée de plusieurs couches superposées, appelées tuniques, et ces tuniques varient de nombre ou de nature selon l'organe envisagé. Voici donc un apprenti chirurgien, consciencieux et doué d'une bonne mémoire, qui commence l'étude de l'intestin; il apprend que ce conduit est formé de plusieurs tuniques, et son livre lui enseigne en détail la constitution intime de chacun de ces éléments. Au bout de quelques jours de travail il connaît à fond la structure de l'intestin. Peu de temps après, il passe à la description d'un autre conduit, par exemple le cholédoque, canal où chemine la bile, et, consciencieusement, il cherche à retenir la disposition des plans qui forment sa paroi, plans différents de ceux du tube digestif. Puis, disposition nouvelle pour la vessie, pour l'urèthre, pour les canaux salivaires..., et notre étudiant continue lentement, péniblement, à apprendre, recommençant pour chaque organe creux le même travail ingrat de mémoire.

Cet autre, au contraire, ayant étudié l'estomac, puis l'intestin, et lisant une description de la vessie, établit spontanément un parallèle entre les trois organes ; il a la sensation, obscure encore et informulée, que pour les deux derniers

viscères, le livre n'a fait que répéter avec quelques variantes ce qu'il avait dit pour le premier. L'esprit de l'élève est déjà en éveil. Et voici que, passant à la structure du cholédoque, il s'aperçoit qu'ici encore il s'agit d'éléments sensiblement analogues. Dès lors, sans qu'il soit même nécessaire qu'il s'en rende très exactement compte, sa conviction est faite : il n'apprend plus, mot à mot et indistinctement, la constitution de chaque conduit en particulier ; il imagine UN conduit, un organe creux TYPE ; et sur ce conduit idéal, il n'a plus qu'à adapter des détails accessoires pour définir et reconstituer l'œsophage, les trompes, l'uretère, l'estomac... Son travail en est singulièrement moins ardu ; et ainsi, dès les premiers pas, la progression de l'esprit chirurgical est facilitée par l'esprit de synthèse, que ne peut guère posséder un homme attaché aux seules matérialités, c'est-à-dire, bien souvent, aux seules apparences des choses.

L'influence de cet esprit sera plus féconde encore plus tard, quand il faudra se diriger parmi les écueils autrement complexes de la pathologie et de la thérapeutique. Retenir au hasard des faits plus ou moins ornés d'explications, des principes, des conclusions, cela ne suffit pas, car d'autres principes, d'autres conclusions, d'autres faits surgissent, qui contredisent les premiers; si l'on acquiert, sans éclectisme ni discernement, tous ces éléments qui s'opposent les uns aux autres, on aboutit fatalement au chaos. Et c'est pourquoi j'apprécie peu les chirurgiens qui ne sont, en chirurgie, que des encyclopédistes. Pour se diriger dans le dédale, un fil conducteur est nécessaire, et ce fil conducteur c'est la conception générale que chacun s'est formée pour son propre usage. Combien de fois, en abordant une question de pathologie encore inconnue pour eux, certains peuvent-ils la prévoir, en deviner d'avance le sens, en avoir une sorte d'intuition ! En réalité, ce n'est pas d'intuition ni de prescience qu'il s'agit ; il se produit simplement ce fait que l'esprit de synthèse, lié à leurs idées générales, a agi sur eux à leur insu, et leur a permis de faire une induction spontanée.

Or, le sens de la généralisation, qui est certes, dans une certaine mesure, inné, ne peut se développer et prendre sa pleine force que par l'action de la culture intellectuelle.

Je ne parle pas seulement de la culture philosophique, (car pour la philosophie la chose va de soi), mais même de la culture littéraire, ou, plus modestement encore si l'on veut, de l'habitude de lire et de méditer ce qu'on lit : les genres les moins sévères, la comédie, le roman, offrent d'innombrables exemples de synthèse, dont il est impossible que le lecteur ne soit pas impressionné à la longue. L'incarnation en un héros, par exemple, de toute une mentalité, de toute une caste, de toute une race, sont les faits habituels chez les écrivains de génie ou de très grand talent ; Pangloss, Homais, Alceste, Julien Sorel, Perdican sont des types dont la physionomie résume les caractéristiques d'un groupe ou d'une génération.

Cette faculté de condensation, qui apparaît au lecteur dans les belles œuvres littéraires, pour peu qu'il réfléchisse, agit fatalement sur lui, l'imprègne d'un esprit nouveau, et à son tour, par la constance de l'exemple, il tend, inconsciemment quelquefois, à voir les choses de plus haut, à ne scruter les détails qu'après avoir fixé des impressions d'ensemble.

On ne peut objecter qu'une pareille influence risque de diminuer en lui le pouvoir d'analyse. Non pas, car, plus encore que le pouvoir de synthèse, le pouvoir d'analyse se retrouve dans les études de personnages que j'énumérais tantôt : l'Alceste de Molière, disais-je, résume un état d'esprit, figure un type épuré de ses caractères accessoires. Mais, par contre, avec quelle puissance sont fouillés et exposés ses attributs essentiels, invariables, ou, comme dirait un chirurgien, pathogénétiques!

Le génie, certes, se soucie peu de tout cela, mais encore une fois, je ne parle ici que des qualités moyennes de l'ensemble des hommes et non des exceptions. Encore serait-il téméraire d'affirmer que le génie lui-même échappe forcément à ces actions obscures, et l'on peut se demander, par exemple, si ce n'est point à sa haute culture générale que l'auteur de *Faust* a dû de pouvoir, le jour où il aperçut dans un fourré le squelette d'un cerf, formuler presque instantanément la théorie vertébrale du crâne. Mais c'est là une tout autre question, et qui mériterait d'être envisagée à part.

***

On s'étonnera peut-être que je fasse allusion, dans tout ce

qui précède, à la seule chirurgie, et non pas à la médecine. Cependant, objectera-t-on, la chirurgie est faite de connaissances plus précises que la médecine, plus proches du domaine matériel, et par conséquent moins soumises aux idées abstraites et à la culture générale. Or, c'est pour cela justement que je crois que la première a plus que la seconde besoin de recourir à ce qui existe en dehors d'elle. Un médecin qui n'est que médecin trouve à la rigueur dans les théories, dans les hypothèses forcément un peu vagues qui constituent la partie en quelque sorte philosophique de ses études, des éléments de méditation ; l'incertitude même le tient en éveil et demeure pour lui un facteur de vigilance intellectuelle. Un chirurgien qui n'est que chirurgien, au contraire, trouve beaucoup moins dans ses préoccupations professionnelles l'occasion d'acquérir des vues générales et d'exercer son esprit ; précisément parce qu'il est sollicité constamment par des matérialités, précisément parce que le travail manuel occupe dans sa vie une très grande place, il risque davantage de laisser s'engourdir ses facultés d'examen, et de redevenir un ouvrier, comme l'étaient autrefois les chirurgiens-barbiers. Réduit au rôle de manœuvre, appliquant empiriquement les règles prescrites, comme un bon artisan, il ne réalisera jamais les possibilités qui sont en lui.

L'essor de la technique chirurgicale dans les trente dernières années a été si puissant, que beaucoup ne voient plus, dans l'application des méthodes, que l'acte opératoire ; c'est pourquoi ceux-là même que la nature a doués des plus belles qualités manuelles n'hésitent pas à se soumettre tous les jours à un exercice et à une discipline physiques pour atteindre un plus haut degré de maîtrise ; mais certains ne songent pas que, comme les mains elles-mêmes, les esprits les plus robustes initialement ont des chances de perdre de leur souplesse et de leur force, à ne pas s'exercer ou à s'exercer de façon trop étroite. Et c'est pour cela que l'on voit, profitant de l'extraordinaire et subite fortune de la chirurgie actuelle, quelques notoires ouvriers qui feront toujours figure de parvenus.

JEAN FIOLLE

LA GRANDE CHOSE[1]

Avant les temps guerriers.

I

LA CONFRONTATION

Quand l'enfant fut devenu un adolescent, — yeux ardents, cheveux bouclés, pensée mobile, — il commença de sentir le joug de la Grande Chose.

Il avait des jours de triomphe et de joie invincible. Il avait des jours d'émoi et d'incertitude.

L'élan spontané de l'enfance ne suffisait plus à diriger ses gestes. Une loi le commandait qui n'était pas inscrite dans ses membres.

Il répétait de vieux mots usés, — créés à l'aurore des temps —, qui n'enfermaient pas la précision ou l'immensité

1. Sous le nom de *la Grande Chose*, nous avons voulu désigner l'ensemble des forces sociales qui, depuis les origines, plient les hommes sous une règle invariable. A peine en mesure, par l'individualisme, d'échapper à cette primitive contrainte, l'homme de notre temps a été ramené, par la guerre, vers l'obéissance totale et passionnée à l'ordre collectif. L'histoire de cet affranchissement premier, puis de ce sacrifice et de cet effacement volontaire de l'homme devant le devoir impersonnel, est celle que nous tentons ici. Elle est fugitive, indiscernable, encore embrumée dans les consciences. C'est pour la rendre perceptible par des émotions que, craignant de la réduire d'autre manière à des faits de science, nous avons cru devoir l'exprimer sous une forme à demi réelle, à demi mythique.

de ses désirs. Au plus fort de ses jeux instinctifs, il était sollicité hors de lui-même par une force dont il sentait la domination sur son être. Et chaque fois qu'il voulait inspecter l'avenir, — toute la belle route de la vie qui lui était promise, où son pas sonnerait pour le voyage et l'aventure, — il trouvait, à l'entrée, la Grande Chose qui s'offrait à lui comme conductrice.

Pour l'inciter, elle avait tour à tour des désirs bénins ou des fantaisies brusques. Par d'insondables énergies, elle le subjuguait et le pliait à sa loi.

***

Quand il approcha de l'âge d'homme, — avec son regard affermi, ses boucles perdues, sa pensée unifiée —, il sentit s'animer en lui sa vie personnelle, distincte, séparée. Il crut s'y délecter plus qu'en toute autre et lui devoir ses délices abondantes.

Pour la conquérir, et avec elle sa joie de vivre, il entreprit de vaincre la force étrangère qui l'asservissait, pour on ne sait quelles fins inconnues. Car, tout ce qu'il appelait lui-même : gestes, pensées, désirs et jusqu'aux rêves, elle l'avait marqué d'un sceau indélébile.

Alors, il résolut d'affronter la Grande Chose et de briser sa loi.

IL DIT :

« J'irai vers la Grande Chose et je lui soufflerai mon mépris.

« O Persécutrice, tu m'opprimes et m'irrites. Ainsi qu'un lutteur terrassé, je sens le poids de ton genou sur mes membres. Contre ta force, je me débats et veux me redresser.

« Sans toi, libre je serais dans l'émerveillement vert des forêts premières, — sans vêtements, avec mes longs cheveux, criant ma joie dans l'aurore et tendant mes bras sous la brise. Je chercherais la source pour y capter entre mes mains l'eau ductile et savoureuse.

« Inasservi aux lois, je courrais ma compagne à l'ombre des bouleaux. Et si cette autre me plaît mieux, je la suivrais sous l'ombreux chemin, libre de liens.

« De joie, je rassasierais mes membres et de délectable ignorance, je pacifierais mon esprit.

« Mais Toi, tu as mis sur ma chair le sceau de ta force et tu me traînes sur la claie de tes préjugés. Or, je veux m'évader de Toi, Opprimeuse. J'abhorre ton joug et ta volonté.

***

« Tu as mille visages, par qui tu dérobes au regard de l'homme ta forme véritable.

« Pourquoi te poursuivrais-je à travers tes apparences, puisque je ne te verrai jamais, sans masque ni voiles, tes paupières levées sur des yeux véridiques?

« Et pourtant, je connais ton histoire... J'ai suivi, à travers le temps, la série des aspects où tu t'es complue.

« Comme ils étaient chétifs ceux qui te discernèrent pour la première fois et, parmi les illusions terrifiantes de leur esprit, te nommèrent l'Omnisciente, l'Incréée... Nus et errants, jouets de la matière, leur détermination à vivre alluma en eux l'étincelle première de l'intelligence. Se soulevant hors de l'animalité, ils cherchèrent un point fixe où rallier leurs rêves, une loi obscure pour se contraindre et s'unifier. Ce fut Toi, — la souveraine secrète, l'inconnue révélée, la Grande Chose.

« A peine nommée, comme un roi prend son sceptre avec la toute-puissance, tu régnas sur eux. Et, bien que puisant ton être dans leur vouloir complaisant, tu hallucinas leurs esprits débiles. Or, qui étais-tu, sinon la somme de leurs personnes distinctes, l'image de leur vie unanime, la reconnaissance tacite de leur union. Ta réalité, tu la prenais à leur croyance illusoire. Un simple accord de leur désir — tu le sais — eut suffi pour te détruire.

« Mais comment t'auraient-ils répudiée, Toi qui rayonnais à l'horizon de leur vie comme une aurore ardente ; Toi, qui maintenais dans un ordre idéal leur groupement éphémère ; Toi, qui enseignais les droits premiers de l'esprit sur la matière ; Toi qui portais en ta forme leur rêve le plus cher.

« Car, tandis qu'ils passaient hors de cette vie, éteints ainsi que des flammes mal attisées, tu survivais. De leur cendre

inerte, par Toi ranimée, tu composais un foyer nouveau. Et tu les contenais encore, — disaient-ils, — malgré l'anéantissement charnel. Ainsi calmais-tu leur émoi de la mort.

« Et puis, tu devins autre.

« L'Égyptien, saoulé de limon nilotique et de la fermentation putride des eaux, te nomma son énergie rayonnante, Râ l'incarné, le Tout immense qui règle la vie dans les deux horizons. Par Toi, il se soumit au règne manifeste des dieux, qui obligent à vouloir la justice et à prévoir la mort.

« L'Hindou, égaré dans sa somptuosité d'une nature en éternel changement, t'anima comme principe immuable dans le cycle des êtres, centre dans cette roue des choses où, par des renaissances et des disparitions sans fin, l'univers s'ordonne et se hiérarchise, de l'atome errant aux dieux impassibles.

« Ah ! le beau couple que tu formas là-bas, dans la Babylone farouche : Allât et Nergal, les dévoreurs de charognes, les inassouvis de corps morts. Énergie du meurtre, en Toi se magnifiaient les rois omnipotents. Et puis, tu changes encore... Toi, toujours Toi sur le monde...

« Te voici, barbare ou messianique, doucereuse ou sanguinaire, chaste ou luxurieuse, éternelle conductrice d'hommes, qui te plais, avec ton art insinuant, à incanter les esprits.

« Autour de moi, — Une et Multiple, — tu te meus dans le cycle inlassable de tes métamorphoses... Cultes, royauté, prêtrise et lois, tu contiens tout, et tu opprimes.

« Tel ce Merlin qui se prit lui-même dans le cercle magique de ses enchantements, l'humanité s'anime et se circonscrit en Toi.

***

« Grande Chose, rajeunis-Toi...

« Mon hostilité vient de sentir sur moi ta caducité opprimante, le fardeau de ta lassitude, l'impérieuse tradition sous laquelle tu nous contrains.

« Tu fais le monde étroit... Tu nous limites les gestes, les mots et jusqu'à la splendeur de la pensée, qui devrait s'agiter, diverse et libre, dans les cerveaux.

« Tous pareils, — ainsi nous veux-tu et à tel point jumeaux que le plus averti puisse confondre nos traits.

« Je plie sous le poids de la machine oppressive que tu as façonnée à notre intention. Tes systèmes d'idées, tes systèmes d'actes, il faut y entrer coûte que coûte.

« Or moi, je me sens jeune et libre. Mon âme inassouvie embrasse plusieurs ordres de pensée. Je puis suggérer à mon esprit voyageur des mondes différents.

« Qui m'exorcisera de Toi?

***

« Toi et moi, face à face. Desserreras-tu ton étreinte? Pour moi, je ne plierai pas. Mieux vaut nous séparer, car notre rivalité ne peut avoir de fin. Comment suivrais-je la Grande Chose, dont la marche parcourt l'univers et dont le geste se multiplie dans les actions particulières !

« Je te cherche, et tu m'échappes... Mon pas est trop court. Et quand même je courrais après Toi, tu ne me voudrais pas.

« Alors, laisse-moi.

***

« Toi ici, Toi encore, et Toi là ! Tu passes sur toutes mes routes, furtive et secrète, enveloppée dans tes voiles, comme si tu fuyais mon approche.

« Pourtant, je veux te voir et te connaître enfin. Avec, en moi, la grande patience de l'homme, je me suis posté au carrefour du Temps. Et je t'attends.

« Tu es venue, dans la nuit, à pas légers comme un messager du mystère. C'était Toi... Je t'ai vue sous le masque, avec ton regard insondable et le battement étrange de tes paupières.

« Tu t'es faite humble et petite, à ma mesure, pour m'atteindre à la hauteur des cils et me verser le philtre de tes yeux.

« Alors, je t'ai prise par les poignets. Tu m'écouteras, — car je veux, avant l'aurore, te renier trois fois. Entends-moi : ta force qui tue, je la réprouve ; ton esclavage impudent, je m'en libère ; les hommes que tu fais : égoïstes, inassouvis et tristes, je les répudie.

« O misère de l'homme... N'est-il parvenu à ce vingtième siècle d'aurore que pour s'avilir sous ton joug? Je le vois : et il peine sous la contrainte; et il halète à la recherche de l'or; et il

mange son pain à la sueur de son front ; et il épuise sa jeunesse dans le travail inquiet et dans les vœux stériles.

« Viens avec moi. Je te traînerai au faubourg, là où gémit la multitude. Entends battre l'usine où sont courbés les corps, déjetées les volontés. Entends rugir de joie brute la maison de l'alcool. Entends se perdre, dans le désert des âmes, l'appel innocent de l'enfant.

« Est-ce là l'homme que tu veux : âpre et dur, dolent et misérable? Considère ses mains et sa pensée et les plaies qui s'y marquent. Entre dans sa demeure ; cherches-y la place de ses petits. Accompagne-le dans ses terribles plaisirs. Saoule-toi le regard de ses douleurs.

« Ah ! comme je te hais, lorsque je songe qu'il y a, sous le ciel infini, des champs libres et beaux, des moissons abondantes, des jardins parfumés et des enfants rieurs... Que fais-tu de tes biens, Usurière? Car je sais qu'il y a encore, pour enivrer l'homme, les délices de la pensée et les mirages splendides du Pays d'Utopie.

« Frère opprimé... ah ! pardonne. Pour toi, j'ose le geste sacrilège et, l'esprit dément, je frappe la Grande Chose au visage... Car je t'ai vu dans ta misère et mon cœur me remonte à la gorge. »

LA GRANDE CHOSE DIT :

« Tu m'as vue en ouvrant ton regard.

« Tu m'as saisie dans ton premier geste, modulée dans les premiers mots qui vinrent prendre forme sur tes lèvres ; et chaque jour tu m'attestes dans la diversité de tes pensées.

« Tu es né de moi et ma créature. »

II

LA PREMIÈRE LIBÉRATION

IL DIT :

« Je veux me libérer de Toi, Grande Chose, vider mon âme de ta présence. N'y a-t-il rien dans cet univers que tu n'aies pétri et étreint de tes mains ourdisseuses?

« Je chercherai les forces qui se dérobent à ta domination. Sur elles, je bâtirai les assises de ma vie nouvelle... J'en ferai mes prémices et ma délectation.

***

« Irai-je vers toi, Pensée, qui vit en moi comme le parfum attaché à la fleur ; es-tu mienne, et moi-même?

« Es-tu celle que tu aurais été si je t'avais regardée, seule, éclore entre les parois de mon crâne? Es-tu celle que tu aurais été, si je t'avais laissé croître, vierge et nue, sans liens avec les vivants? Je sais bien, ô étrangère, que tu ne serais alors qu'une lueur tremblante à peine capable de guider mes sensations... Tu n'aurais connu ni le langage, qui préside à ta naissance, ni les traditions qui te facilitent le voyage vers des chemins neufs... Sans toi, je serais veuf de l'immense passé qui me libère de l'erreur.

« J'ignorerais le don de me complaire moi-même et de me donner, selon mon vœu, ces fêtes intérieures où, plus vifs que les images réelles, s'agencent les souvenirs de mes sensations et se compose la série de mes rêves volontaires. Et je cesserais de m'enivrer en te suscitant, — tel le joueur de luth qui, pour entrer en extase, se renverse à demi et touche, au gré de sa main mobile, les cordes chantantes.

« Je te saisis et je t'ausculte, ma pensée. Ton battement n'est que le jeu multiplié des songes de tous les siècles, le rythme qui ordonne l'élan impulsif de l'homme, selon le choix fait par ceux qui te placèrent plus haut que la révélation des sens et se firent tes dévots pour te façonner, toi, la fonction suprême, — dernière apparue en l'homme, — et la plus liée à la volonté de la Grande Chose.

***

« Et maintenant, mes Sens, descendrai-je jusqu'à vous, pour ne plus me trouver sujet de la Grande Chose? Vous, les premiers nés de la vie, êtes-vous miens et purs?

« Je vous observe, et je suis votre jeu compliqué. Toute chose vous éprouve ; la splendeur de l'air et la vision de l'étendue, le chatoiement des couleurs et l'ivresse des par-

fums, la variété des sons et la force du rythme, le contact des formes et la caresse ardente. O exaltés, jamais votre jeune spontanéité ne reste sans donner la réponse.

« Et pourtant ! comme vous êtes vieux aussi et transformés. Comme vous ressemblez peu à l'alerte instinct du libre animal ; à ce que vous fûtes quand l'être émergea des forêts primitives, errant seul et inquiet à travers l'univers.

« Sur vous, raffinés et cultivés, disciplinés et réfrénés, pèse la main mise de la Grande Chose. Ah ! comme vous charriez l'expérience millénaire de l'homme. Vous n'avez ni un choc, ni une réaction qui ne se ressente de la leçon ancestrale.

« Moins vifs et plus nombreux, moins subtils et plus délicats, vous êtes possesseurs de tout le passé humain et agis par la multitude des sensations retouchées. D'entre vous, quelques-uns se sont fanés au cours de leur histoire ; d'autres ont pris l'amplitude inattendue et mystérieuse que l'on voit à ces fleurs croisées qui s'épanouissent avec les nuances et l'attitude du vol de l'oiseau.

***

« Pourtant, je te fuirai, — n'en doute pas.

« Car je puis, à mon gré, devenir à moi-même mon univers et me courber sous des lois que tu n'auras pas faites.

« Qu'ai-je besoin, pour m'éblouir, du miroir magique des fées? Mon âme est le miroir où se réfléchit la beauté double : monde des formes et monde des idées.

« Grande Chose, laisse-moi borner ta convoitise. Tu ne contiens pas tout. Tu n'es qu'une imitation des forces existantes, l'expression imparfaite du vouloir humain et le sourd balbutiement de la vie unanime.

« Avant Toi était la Nature. Elle te demeure séparée, extérieure, énigmatique... Comme tu t'efforces, au cours des temps, de l'exprimer et de l'empreindre ! Et comme elle se joue de Toi, mobile et secrète !... Or, moi-même, parcelle de la Nature, je t'échapperai par mon instinct qui veut sa joie et sa libération.

« Écoute encore : mon cœur est plus vaste que tu ne crois et il s'acharne sur des désirs dont tu retardes la consécration.

« Je te devine : tu cherches à stagner ma force pour prendre

ton repos. Tu veux tes nuits de Brahmâ, ces nuits inertes où le dieu, retombé au néant, suspend la création.

« Mais mon esprit s'agite à ton insu. Porté au delà de ton horizon, il veut te remplacer dans l'œuvre animatrice... Voici mon univers... j'en arrache tes lois d'injustice, tes guerres, tes cultes et tes adorations impies. Tandis que tu meus entre tes mains l'or et le sang avec qui tu pétris l'humanité, j'aspire à bâtir sans violence, à aimer sans rançon. Et je me complais dans le songe béatifique de la fraternité universelle.

« Je t'oublie et je me rajeunis. Seul avec ma pensée, devant le miracle intime de mes sens, j'innove le monde où doit s'animer ma vie nouvelle.

« Hors de toi, j'ai bâti mon Éden et j'amasse par touffes les fleurs de ma fantaisie au jardin des songes.

***

« Grande Chose, tu es la nécessité, la première des forces qui pesa sur nous, pour aggraver l'inconsciente hostilité de la Nature. Et, comme aux jours anciens, nous frémissons à ton contact et à chacune de tes convulsions.

« Pourtant l'heure est venue de réfréner tes exigences.

« Dans la nuit primordiale de nos cerveaux, — jadis ralliés à Toi comme au seul guide, — s'anime la lumière grandissante des vérités... Qu'ai-je besoin de me retenir encore au pan de ta robe pour ne pas trébucher sur la voie ténébreuse?

« Seul, je parcourrai désormais mon univers. Je sens ma force et ma fierté. Cet esprit, que tu anesthésiais, secoue l'engourdissement millénaire. Mon Moi, dont je m'émerveille enfin, veut sa délivrance. Je sais, je juge et je te domine.

« Tu as régné sur les siècles. Et voici que l'homme des temps nouveaux se soulève hors de Toi.

« La chair renaît sur nos ossements et l'homme, libéré du sépulcre, envisage les dieux. »

LA GRANDE CHOSE DIT :

« O révolté, tu frémis et tu t'animes dans l'insulte. Et je souris de ta jeunesse.

« Enivre-toi du monde et de ta liberté, car tu me reviendras un jour, volontiers, et émerveillé d'apercevoir, au fond de chacun de tes rêves, le sourire indicible de mon unique et millième visage. »

Aux temps guerriers.

III

L'IDENTIFICATION

a) La Voie difficile.

IL DIT :

« Tu es revenue. Te voici, — là, — sur ma route. Est-il vrai que, d'un seul mot, je doive me résoudre? Cette fois encore, je serai le possédé de la Grande Chose.

« Ainsi, tu as brisé mon Éden. J'en ai fini avec le jardin élyséen où je promenais mes rêves.

« Tu m'as dis : « Lève-toi et tue. » Et moi, qui abhorre ce geste, je me soumets. Je retourne à Toi ; de nouveau, je suis le fils de l'homme et serf de la Grande Chose.

« Car, dans le péril immense de l'homme, je t'aperçois avec ton visage de sagesse. Pour Toi, je renie ma solitude enivrante et je renoue le lien qui m'attache à mes frères humains.

« Car l'heure solidaire est venue. Ton appel a soulevé mon âme jusqu'aux sommets de l'action nécessaire.

***

« Maintenant, je te connais, Implacable, grande Dévoreuse d'hommes, Inassouvie... Tu réclames les vivants holocaustes, et tu te plais sur les charniers.

« J'ai vu... j'ai vu des monceaux de corps immobiles... J'ai défailli d'horreur et mes yeux se sont couverts d'un voile de ténèbres, — mais tu ne t'es pas détournée.

« Ni le bien, ni le mal, ni la souffrance n'infléchissent ton cœur viril... Tandis que la pitié fait tomber de nos mains l'instrument de meurtre, tu t'acharnes et tu te hâtes.

« Car tu vois le but. Ton regard, par-dessus nos têtes, se

porte à l'horizon des temps. Qu'avons-nous de commun, Toi qui construis l'avenir avec le ciment de nos vies, et nous qui bornons l'univers à l'instant aveugle de notre durée !

« Rien ne te plaît que ce qui hâte le but. Les hommes, tu les broies, pour le grand œuvre d'éternité. O Évolution, tandis que nous crions dans la nuit, tu t'achemines vers la lumière.

***

« Nécessité, — te voici revenue sur nous, comme à chaque temps climatérique de l'histoire, — Toi, la première des lois qui dressa l'homme contre les choses.

« Tu es là, malgré nous, plus dure que nous. Car le monde est en travail d'on ne sait quel destin inconnu, pour l'enfantement de qui nos forces sont requises.

« Trop tôt, nous avons franchi l'espace qui va de nous à la Grande Chose, et nous sépare. Nous voulions être uns, isolés d'elle — ses rivaux. Et tout à coup, par représailles, elle nous reprend sous son poing et nous confond sous sa volonté...

« O Force, tu m'attires et m'absorbes. Un signe encore, et je m'anéantis en Toi !

***

« Douleur, vieille et terrible ourdisseuse, voici que la Grande Chose t'appelle sur nous pour lui prêter assistance et achever par toi son œuvre de sagesse.

« En hâte, tu tisses un vêtement de deuil pour l'univers... Mais parmi les plaintes que tu mets sur la bouche de l'humanité, tu évoques le cri de la rébellion qui convoite des âges meilleurs. Ainsi reprends-tu ton rôle éternel. Postée au carrefour du Temps, tu montres à l'homme des chemins nouveaux. Tu l'obliges à servir l'avenir.

« Ah ! comme tu te ris des décombres et des morts... Le déchirement de nos cœurs, voilà ton bien. De tes mains inlassables comme le mouvement de la bielle sur la roue animée, tu irrites notre blessure et tu obtiens de nous le geste de résistance.

« Le goût amer de tes larmes imprègne toute œuvre néces-

saire de l'homme. Tu es le levain dans la pâte, le ferment dans le vin, le geste de réponse désespérée dans nos membres.

« Comme un vent terrible et fécondant, tu passes sur le monde, — pareil à celui qui vit Ezechiel et qui faisait se lever sur la vallée les os blanchis des morts, afin d'attester la vie renouvelée de la race.

***

« Je sais, — je me conforme, — et je ne me révolte plus.

« Tu ne veux rien céder : ni charte, ni droit, ni loi, sans que l'homme t'ait payé sa part, l'holocauste des mille vies humaines.

« Va, dresse le contrat... Je signerai.

***

« J'entends vos voix, ô combattants, et la cadence de votre chant du départ. Il dit :

« Nous sommes possédés par la fureur bachique du sacrifice. Un dieu nous envahit et la surprenante ivresse de la Grande Chose fait de nous des surhumains, capables de cris et de gestes surnaturels. Car cette ivresse, comme celle du dieu ancien, vient de l'esprit et non de la chair.

« Nous sommes avec celui qui a dit : « Enivrez-vous. De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. »

« Et nous levons la coupe pleine, et nous versons en libation sur les hommes le breuvage dont elle déborde. Voyez-le plus rouge que l'aurore... c'est le vin de la justice.

« Car c'est toi que nous voulons, Incorruptible. Notre vœu est de te saisir et de t'aspirer durant ce court instant de notre vie terrestre.

« O Justice, avenir du monde... Nous, les guerriers consacrés, qui ne reviendrons pas, nous rêvons au bord de la mort de réalisations immenses.

« C'est l'heure de la fermentation. Le moût de la vendange dernière s'anime dans la cuve et s'exhale en vapeurs exaltantes.

« Nous sommes ivres de quelque chose de plus grand que

le monde réel. Et nous voulons aussi notre ascension du troisième jour, par le passage de la mort.

« Nous montons, couronnés de fleurs, au Golgotha de l'humanité. Nous nous crucifions pour mettre sur la terre l'image auguste de l'épée lumineuse. »

b) La Voie convergente.

IL DIT :

« Maintenant, frères, je vous nomme et je vous appelle... C'est d'homme à homme qu'il faut nous mesurer, — non plus avec des mots creux, mais avec la réalité vivante.

« Vous qui avez senti dans votre chair l'émoi de la bataille, les élans passionnés et les colères brèves..., vous qui savez que vous l'avez aimée, Elle, l'immense, la Grande Chose, — notre bien collectif paré de son revêtement idéal, — qui l'avez aimée d'un amour obstiné, fixé dans vos membres, bâti sur les siècles et fort comme l'humus natal d'où il émane, — racontez-moi l'ivresse de votre conjonction avec la Grande Chose ! »

***

La voix de ceux de Verdun. — « Nous ne sommes qu'un bloc de chair, rempart de membres et de sang, souffles mêlés, ciment humain que meut l'esprit, un esprit unanime, grand comme le désespoir, pénétrant comme un souffle créateur..., quelque chose comme ces mots fatidiques de la Genèse : « Il n'y avait que de ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux. »

« Mais s'il vient hors de nous, — de l'impulsion de la Grande Chose, — cet esprit qui travaille nos membres ne trouve pas la matière inerte et lourdement docile. Vers lui se tend notre pensée. Elle est son conjoint volontaire.

« Ainsi la grande masse solidaire qui se lève devant Verdun et fait face à la mort s'atteste comme le levier terrible que la France met sur le monde et qui meut les nations. Il n'a de la matière que sa forme car il est tout esprit — et double : l'esprit de l'Unanime qui nous enveloppe et nous obsède, et le nôtre qui la cherche en humble soumission, l'épouse et la féconde. »

***

« J'étais là, sur la hauteur... J'ai vu mes frères se lever pour le sacrifice.

« J'ai vu... et je n'étais plus moi, l'être singulier, enfermé dans sa forme, réduit au jeu de ses sensations particulières.

« J'étais vous, agissant par vos membres et criant par vos voix. Ensemble, nos cœurs s'exhortaient au commun renoncement. Ensemble, nos désirs évoquaient Son image.

« Car, qui nous unira, si ce n'est la Grande Chose — la diverse et l'unique qui enseigne chaque homme.

***

« Les vivants crient à pleine bouche l'essor de la victoire que les morts ont permise. O apparences, vous recouvrez des vérités secrètes !

« Qui donc, en dépit de sa perte, est plus réel que celui qui disparaît pour assurer la vie de celui qui demeure? Morts généreux, qui plus que vous est magnifique en sainteté?

» Je vous vois encore, scellés aux vivants — vivants vous-mêmes. O ciment éternel... Sais-je à mon tour si je suis étreint par les morts ou soulevé hors d'eux par les vivants?

***

« Alors, je me donne à Toi... confondu, similaire, identique. J'accepte de servir, humble et patient, sous ta loi inflexible.

« Pour te joindre, j'abolis ma personne, et je sollicite mon admission dans ta demeure, suivant cette compréhension intime de ton être que Djalâlou'd-Dînou'r, soufî persan, nous enseigna en sa parabole :

« Quelqu'un frappa à la porte du Bien-Aimé. Et une voix de l'intérieur demanda : « Qui est là? » Et le voyageur répondit : « C'est moi. »

« Et la voix dit : « Dans cette maison, il n'y a pas place pour Moi et pour toi. » Et la porte resta fermée.

« Alors le fidèle s'en alla dans le désert, jeûna et pria dans la solitude. Un an après, il revint et frappa de nouveau.

Et la voix demanda encore : « Qui est là? » Il répondit : « C'est Toi ! » Alors, la porte s'ouvrit. »

***

« Grande Chose, je te livre ma force. Maintenant mon délire de solitude s'augmente d'une folie de concorde. Je fais ma jonction avec Toi... Nous célébrerons nos noces, moi, l'un et Toi, le Tout.

***

« Tout est clair, tout est simple... J'ai apaisé les flux contradictoires et les courants advers qui circulaient dans ma pensée. Je ne demeure plus incertain dans l'angoisse du choix et de la décision. Car j'en ai fini de vivre avec moi et de me chercher parmi les dédales de ma raison.

« Grande Chose, je suis en Toi, conforme à Toi. Ma volonté s'agence sur ton ordre.

« J'ai trouvé mon guide et mon repos. Comme tout est devenu facile ! Comme la joie naît aisément hors de la réflexion hésitante et du gémissement de l'introuvable.

« Je comprends enfin la paix des religions, où rien n'est voulu en dehors des règles que tu as tracées, Immuable. L'âme incertaine se perd et se supprime en Toi, pour ne laiser émerger sur l'océan des choses que sa volute étincelante et les mille gouttes de ses perles brisées.

« Seulement, pour moi, la halte ne sera que d'une heure. Tant que de te servir sera l'action sage entre les plus sages, tant que ma délibération ne formera qu'un remous inutile dans l'unanime acceptation, je me conformerai à ton vouloir.

« Après? — Après, je reprendrai une autre lutte plus tragique que celle où tu m'asservis à cette heure... La lutte entre Toi et moi, pour trouver plus que Toi, et te recréer.

***

« Grande Chose, je te louangerai, car ton labeur est infini et ton courage imployable. O, notre associée, ton heure est venue, l'heure créatrice de l'homme.

« Vite au pétrin et au pressoir... Tu brasses et tu foules et tu t'acharnes, comme si le temps allait te faillir... car ton but, c'est nous.

« C'est Toi qui as mis l'animation sacrée dans chaque cœur d'homme qui se sacrifiait. Tu es demeurée la dernière image, cueillie au bord de l'infini, dans les yeux scellés des morts, ô Vénérable !

***

« Je le vois, tu es en travail de quelque chose de nouveau. Tu te tourmentes et te façonnes pour créer une volonté de vivre toute neuve, une justice qui n'appartienne pas à d'autres temps.

« C'est toujours Toi, notre agente, qui oses te dresser contre la nature, l'engendreuse insouciante qui jette au hasard ses fruits incertains.

« Mais Toi, Prévoyante, tu refais ce qu'elle a tenté contre nous. Par le vœu de l'esprit, ta main créatrice remanie l'infortune de l'homme. Tu égalises les forces, les droits et les désirs.

« Comme les dieux d'autrefois, à l'heure créatrice, tu te recueilles en Toi, sachant que tout progrès est l'œuvre concertée de l'esprit immobile et de l'acte en puissance.

***

« Celui qui cède à l'illusion de l'unité et te conçoit sous une forme unique, stabilisée dans la perfection, te méconnaît.

« Tu es plus vaste et ton labeur se fait et se refait comme la tâche effrayante de l'ouvrier divin, qui voyait renaître à chacun de ses coups la tête du dragon qu'il avait abattue.

« Tu es l'essence de l'homme, — diverse et composite. En Toi, toutes vertus, et le bien et le mal s'unissent pour des fins mystérieuses.

« Ta marche est inégale. Tu vas et tu reviens ; tu cours ou tu t'attardes... mais sans perdre ta route, le regard fixé sur la Polaire de l'humanité.

***

« Toute la nuit, j'ai vu des formes pures, ailées, ailées, monter les degrés de l'espace et ceux de ma pensée.

« C'étaient de pures idées, des rêves sublimés, — toute la force de l'esprit tournée vers le futur... un vol merveilleux prenant l'essor — tels ces anges que vit Jacob et qui, par groupes, montaient et descendaient au long de l'échelle lumineuse dont le pied s'appuyait sur la terre et dont le sommet touchait au ciel.

« Grande Chose, tu resplendissais dans chacun de ces rêves dont tu étais souveraine. Mille fois plus divers, plus émouvants et vastes que les songes inventés par ma fantaisie solitaire, ceux auxquels tu présides contiennent l'élan des générations et retentissent de la clameur éternelle de l'humanité.

« Toi seule peux créer, car tu nous contiens tous, et tu composes avec nos impulsions contradictoires un mode d'action ordonné, — comme une main habile exprime de la diversité des roses un parfum unique. »

LA GRANDE CHOSE DIT :

« Maintenant, tu m'as comprise... Essence de l'homme et conscience de l'univers, je suis le Tout et le centre de tout.

« Avant moi, il n'y avait que l'insondable et le vide ; j'ai créé le Temps et l'Éternité pour rythmer chacune des pulsations de ma vie.

« Avant moi, il n'y avait que l'individuel ; j'ai créé l'unanime pour sentir palpiter mon être.

« Avant moi, il n'y avait que l'inerte et l'indistinct ; j'ai créé l'action pour multiplier ma puissance.

« Dans le miroir de vos âmes, ô insatisfaits, j'ai voulu contempler la dispersion de mon rêve.

« Entends-moi... Je suis en tout et partout. Je suis dans la splendeur de vos pensées, dans le cri des sens extasiés, dans le songe impérieux de l'action créatrice...

« Je suis la bonté dans vos âmes et l'ordre dans la science. Je suis le rythme dans vos poèmes et l'harmonie dans les mondes...

« O voyageur que ton pas a conduit jusqu'à moi, je suis la conscience de ton être et l'âme de ton âme. »

Après...

IV

LA SECONDE LIBÉRATION

IL DIT :

« Grande Chose, je sors de Toi comme l'enfant qui se libère de la matrice où, durant neuf mois, il a reposé. Je secoue la prison charnelle et mon esprit reprend l'essor.

« Selon ton vœu et pour ta salvation, je t'ai prêté ma force. J'ai accompli la besogne que tu me demandais, — tâche horrible et salutaire.

« Et voici : des temps nouveaux sont venus. Pareille à l'ange de l'Annonciation, tu m'apportes un désir céleste... J'ai besoin d'être seul pour accueillir ce message. J'ai besoin d'être seul pour entreprendre le travail intime qui m'est confié et qui, semblable au miel que l'abeille élabore, se façonne en moi et hors de ta présence.

« Pourtant, ne crains rien. Cette fois, ce n'est plus, comme à l'aurore de ma jeunesse, dans la révolte et l'ignorance que je me sépare de Toi.

« O Souveraine, je t'ai pris et retenu tant de choses, — comment t'oublierais-je? J'ai parcouru ta forme ; j'ai épuisé ton être ; et je me retrouve seul avec la richesse de ta sève gonflée en moi. Je me servirai de ta loi et de tes enseignements secrets pour me créer une seconde fois.

« Seulement, tu me diras pour quelle fin nécessaire tu m'as contraint à ton adoration et selon quelle alchimie étrange tu extrais du sang et de la douleur une vie suprême et passionnée... Aujourd'hui, Grande Chose, je veux me mesurer avec Toi. Viens et plaidons.

***

« Maintenant, l'action est consommée; les peuples se sont pris à la gorge.

« Tu l'as accomplie au grand jour, avec cet air de bravade que tu prends aux heures décisives, parce que tu te sais la plus forte... Et je te dis : « Que vas-tu faire? »

« N'as-tu enrichi la Mort que pour nous décharger à jamais de l'œuvre de meurtre? Nous apportes-tu la paix comme prix du sang? Concèdes-tu cette unique récompense à notre délirant labeur. Et viens-tu injecter dans nos cœurs un amour nouveau de l'homme pour l'homme et la pitié pour son obéissance?

« Ou bien, après le combat, nous prépares-tu la lutte plus âpre pour le gain et pour les marchés de commerce? Nous tiendras-tu en haleine un siècle encore dans la rancune et la terreur? N'y a-t-il pas de repos pour le guerrier et ne lui permets-tu pas de livrer sa vie pour le rachat de ses fils?

« L'immense matière de l'avenir est là, posée devant Toi. Pétris et brasse...

« Oh ! oh ! tant de nouveau est né dans les âmes... C'est ta perfidie de nous l'avoir donné par le sang et la douleur. Mais c'est ta force, ô créatrice, de l'évoquer en nous coûte que coûte. Du nouveau — ah !...

***

« Ils étaient forts, ardents à vivre et généreux, — ils étaient jeunes. Grande Chose, qu'en as-tu fait? Notre jeunesse splendide, couronnant le front de la génération, tu l'as couchée dans la terre, — multitude d'ombres qui errent autour de nos vies et hantent nos esprits.

« Tu les a sacrifiés pour nous appauvrir. Et la nation dit : « Je pleure ma force, mon sang abondant et généreux... On a cueilli mes fleurs ; on a foulé mes fruits ; on a broyé mes grains... On m'a faite veuve... Dans ma chair, on a taillé en profondeur une plaie immense. »

***

« Grande Chose, ton rite sanglant a conservé son efficace...

« Le monde était sommeillant et fané... La pluie rouge a redressé les tiges et fertilisé les sillons.

« Un hiver était passé sur les peuples, un hiver âpre et féroce. Mais déjà le printemps sourd aux parois du monde et se manifeste. La rosée du sang a fécondé la race. Tout renaîtra.

« Alors, il faut dire le grand rajeunissement, l'immense palingénésie des peuples.

« Tout ce que nous rêvions : l'accord des peuples, la justice terrestre, la liberté de l'esprit et la parole vivante qui s'échappe de la prison des préjugés, l'élévation des cœurs, l'irruption de l'intelligence parmi les instincts et l'essor d'un monde nouveau qui se renouvelle sous la main du progrès, — alors, ce sang vient l'arroser et le faire lever comme des semences de choix.

« Crée, Infatigable, crée selon le dessein de nos cœurs. Et nous te glorifierons avec les mots d'une liturgie nouvelle.

***

« Image terrible et somptueuse, nous t'avons parée des féeries de la légende, de l'amplitude des rêves, de l'apparence mouvante du désir.

« Tu n'es que la dure et simple réalité. A ton appel, nous descendons des sommets, où l'air est vaste et léger, pour t'étreindre dans la plaine. Car nous, les songe-creux, nous savons par Toi qu'il n'y a de vivant que ce qui tend à l'acte, — et nous sommes saisis de la frénésie de vivre.

« De notre rencontre, — forte et drue et exaltante, — se procrée un rêve nouveau qui, demain, en se pétrissant dans l'action, redeviendra l'impitoyable réalité.

« Ainsi, de la conjonction de mon songe et de ta forme naissent des accomplissements terrestres qui sont des progrès. O cycle attirant !... Le rêve s'aimante vers la réalité, se transforme en elle, — pure et brutale chose vivante — et de cette souche matérielle s'élance à nouveau la fleur du rêve.

***

« De la violence, nous avons vu saillir l'esprit de sacrifice et les vertus parfaites qui désignent le saint.

« O indulgence, soupèse les actes. Incline-nous devant les faits invincibles. Qu'est le mal et qu'est le bien au regard de l'avenir? Tordus en une même étreinte, ils sont indiscernables devant les conséquences.

« Pourquoi maudire ce qui est, et qui crée ?

***

« Tu dis que tu vas transformer le monde? Oui, je sais... Comme l'Être igné du Buisson ardent qui parlait à travers l'espace au conducteur des peuples, tu viens écraser à nouveau le Veau d'or. Il s'était assis dans le temple, — depuis quels âges? Et les fronts se courbaient en sa présence, et les cœurs se remplissaient de son image.

« Ah! comme tu l'as pris par son front têtu et bestial et comme tu l'as brisé sur le pavé de l'enceinte... Qu'est-il devenu? — un néant au regard des forces spirituelles que tu révélais.

« Tu as malaxé les âmes... Trempe-les maintenant pour l'œuvre du rajeunissement. Comme de l'oreille du lion mort montait l'essaim des butineuses, fais lever du monceau des meurtres les idées bienfaisantes et le rachat des cœurs. O Grande Chose, crée pour nous, après les temps de la matière, l'âge de l'esprit.

***

« Peuple, que veux-tu être? L'esclave ou le maître du temps? Tu peux choisir, car ton heure est venue.

« La vie est sortie de ses gonds et rien n'empêche que tu réclames ta part dans les jours à venir.

« Tu t'es confronté à autrui dans l'égalité sans mesure de la mort. Les corps ont subi la même loi et les esprits sont montés ensemble vers la même résolution.

« L'acte de l'un a valu l'acte de l'autre. Désormais vous vous savez pareils. Pourquoi subirais-tu un joug? Pourquoi ne demanderais-tu pas demain, dans les limites de la vie pacifiée, l'ordre égalitaire que l'on t'imposait pour mourir? O monde, ouvre la porte à la justice. Démocratie, lève-toi.

***

« Grande Chose, tu es double. Comme le Janus à deux visages, tu te tournes vers la nation, précise, limitée, traditionnelle. Et tu regardes aussi vers le monde, avec ton sourire vivant, mystique et fraternel. Enseigne-moi ces deux passions et mets entre elles l'équilibre nécessaire.

***

« Maintenant tu te lèves, ô Beauté neuve, et tu t'attestes enfin l'image éminente de la pensée moderne, la forme sensible du monde que nos cerveaux édifièrent en ce vingtième siècle hardi.

« Avant l'acte sanglant par lequel tu incitas nos énergies, nous étions pareils à ces arbres dont les racines trop fortes couvrent la terre d'un réseau plus vaste que leurs branches.

« Nous tenions au passé par des liens si puissants qu'il jetait sur notre vie différente sa végétation parasite, sous laquelle s'arrêtait l'essor des bourgeons neufs.

« Or, nous sommes ici, dans ce temps transitoire, pour créer une civilisation à nous et franchir l'espace qui nous sépare des Terres promises à notre sociale illusion.

***

« Isis, ma main se porte sur Toi et, frémissante, se crispe à la lourdeur de tes voiles.

« Es-tu celle qui descendit jadis aux demeures souterraines d'Allât et qui, devant chacune des Portes éternelles, dut abandonner une de ses robes?

« Sept fois, s'il le faut, ma main sacrilège se portera sur Toi, afin que je t'aperçoive dans ta nudité.

« Ne crains rien. Ma main te flatte et doucement cherche son bien. Je ne suis plus au temps de l'impatience ardente, qui déchire et qui heurte, et prend sans discerner.

« Lentement, je vais ; lentement, je pose mon regard sur toute chose révélée. Car la connaissance est fille de la recherche et se plaît dans l'intime et longue possession.

« Je suis possesseur de deux univers : Toi et moi.

***

« Ne nous crains plus, — nous que hante la liberté. L'homme est plus sage qu'autrefois ; il peut s'écarter de Toi sans te renier et pour le seul désir de t'entraîner bientôt dans le sillage de sa découverte.

« Mais l'autre, notre précurseur de jadis, ah ! comme tu l'as persécuté. Je le vois, à tous les carrefours du Temps, ton ennemi, celui qui voulait la justice neuve, la pensée libre, la juste connaissance de l'univers.

« Au bûcher, à la roue, dans l'in pace ! Détruit ou emmuré; voix morte ou pensée ligotée... Voilà ce que tu faisais de l'être viril qui osait te dépasser.

« Quels crimes n'as-tu pas commis pour survivre ! Mais, ô Profiteuse, à peine l'homme et son danger passé, tu revendiquais son héritage. Tu le fondais en Toi, lentement, tu intégrais sa substance, tu le faisais tien. Et, à l'âge suivant, parée de sa forme, rajeunie de sa vérité, tu entraînais le monde vers un renouveau façonné selon ses vœux. Toutes tes victimes vivent en Toi, couronnées par Toi !

***

« Vois, je marche à tes côtés. Je ne te fuis plus comme une étrangère, ou je ne m'attache plus à Toi, pour être entre tes mains un instrument d'utilité. J'accorde mon pas à la cadence du tien.

« Comme l'enfant perdu de la légende, il me fallait, à peine sorti de l'adolescence, réclamer ma part d'héritage et la disperser aux quatre cardinaux de l'espace. Puis, dans la misère et l'abandon, sentir ton joug, le reprendre et le rejeter.

« Voici ma loi : je veux travailler à l'œuvre éternelle que tu mènes depuis l'aurore des temps et que tu perfectionnes, — sans contrat qui me lie à Toi, mais par mon vouloir libre.

« Équilibrant nos forces, Toi et moi, nous soulèverons le monde. Peut-être, dans ma hâte audacieuse, te mènerais-je parfois au delà de tes vœux.

« Ne me réfrène plus... Car j'ai besoin, avec ma force jeune et plus avertie, de courir dans l'air du matin, sur ta route, — la route commune de l'humanité. »

LA GRANDE CHOSE DIT :

« Je m'émerveille de vous, qui n'avez pas repoussé mon exigence. O mes féaux, quelle patience est la vôtre, — et de

quel prix n'avez-vous point acheté le droit nouveau des peuples !

« Et moi, je semble vous conduire comme ce guide aveugle menant des aveugles, qui trébuche et roule dans l'abîme. Car mes routes, souvent, sont celles de la douleur, et vous devez y passer. Pourtant, je ne vous délaisse pas... Je suis celle qui voit l'avenir et qui vous fait servir à l'œuvre survivante. Vos forces, je les prends ; vos cœurs, je les éprouve. Mais la vérité est en marche.

« O génération, — pères et mères qui n'avez engendré, en ce temps préparatoire, que pour me composer une troupe d'adorants..., je vous ai laissé l'espérance. Pourtant je savais que, tous, ils seraient sacrifiés.

« Avec quelle dilection vous les avez aimés, ces fils, — choyés, formés. Or, ils étaient à moi, par la fatalité qui dominait leur existence. Un jour, je devais vous les redemander.

« Suis-je donc toute en détours et en traîtrise? O hommes, il me fallait des chevaliers nouveaux pour la croisade neuve. Car nous avions rêvé ensemble d'un progrès prestigieux, d'un monde éblouissant, — qui ne pouvaient s'instruire que par l'intercession de cette jeunesse miraculeuse et créatrice.

« Ne les regrettez plus. Ils sont bien, dans le repos, dans le silence, hors de l'agitation, — réalisés, parfaits. Je les assiérai dans ma demeure, sur un trône d'éternité... non point inertes et distincts, mais confondus et intégrés dans la splendide immortalité collective que je manifeste.

« Ils sont en moi, — et moi, — comme vous-mêmes. Je prends ma vie tout ensemble dans leur labeur achevé et dans votre force naissante. J'ai besoin de leur stabilité définitive comme j'ai besoin de votre jeunesse insatiable.

« Car je vous dirai un mystère : je ne suis que le faisceau de vos consciences instables, tour à tour maîtresse de vos destins ou servante de vos rêves. Aujourd'hui, mon temps est passé. Reprenez vos droits et refaites-moi mon âme. »

M. HOLLEBECQUE

L'ATLANTIDE[1]

XVII

LES VIERGES AUX ROCHERS

Je me réveillais dans ma chambre. Le soleil déjà au zénith l'emplissait d'une lumière et d'une chaleur insupportables.

La première chose que je vis en ouvrant les yeux fut le store arraché et gisant au milieu de la pièce. Alors, les événements de la nuit commencèrent à me revenir confusément.

Ma tête alourdie me faisait mal. Mon intelligence vacillait. Ma mémoire était comme obstruée. « Je suis sorti avec le guépard, c'est certain. La marque rouge de mon index est la preuve de la force avec laquelle il tirait sur sa laisse. — Mes genoux sont encore maculés de poussière. — Il est vrai que j'ai rampé un moment le long du mur, dans la salle où les Touareg blancs jouaient aux dés, au moment où Hiram-Roi a bondi... Et puis, après? Ah ! oui, Morhange et Antinéa... Et puis, après ?... »

Après, je ne savais plus. Et cependant, il avait dû y avoir quelque chose, quelque chose dont je ne me souvenais pas.

Un malaise me prit. J'aurais voulu me souvenir, et, cependant, il me semblait que j'avais peur d'y parvenir; jamais je n'ai rien éprouvé de plus pénible que cette contradiction.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre, du 1er décembre, du 15 décembre 1918 et du 1er janvier 1919.

« Le parcours est long, d'ici aux appartements d'Antinéa. Fallait-il que je dormisse profondément, quand on m'a rapporté ici, — car enfin, on m'a rapporté — pour ne m'être aperçu de rien ! »

J'arrêtai là mes investigations. J'avais trop mal à la tête.

— Allons prendre l'air, — murmurai-je. — On cuit, ici ; j'y deviendrais fou.

J'avais besoin de voir des hommes, n'importe lesquels. Machinalement, je me dirigeai vers la bibliothèque.

Je trouvai M. Le Mesge dans un accès de joie délirante. Le professeur était en train d'éventrer un énorme ballot soigneusement cousu dans une couverture brune.

— Vous tombez bien, cher monsieur, — cria-t-il en me voyant entrer. — Les revues viennent d'arriver.

Il se démenait avec une hâte fébrile. Du flanc du ballot coulait maintenant un ruisseau de brochures bleues, vertes, jaunes, saumon.

— Allons, allons, tout va bien, — poursuivit-il en dansant de bonheur. Pas trop de retard, puisque voilà les numéros du 15 octobre. Il faudra voter des félicitations à ce brave Ameur.

Son allégresse était communicative.

— C'est le digne commerçant turc de Tripoli qui consent à prendre des abonnements à toutes les revues intéressantes des deux continents. Il les achemine vers une destination dont il se soucie peu par Rhadamès. Mais voici les revues françaises.

M. Le Mesge parcourait fiévreusement les sommaires.

— Politique intérieure : des articles de messieurs Francis Charmes, Anatole Leroy-Beaulieu, d'Haussonville sur le voyage du tsar à Paris. Tiens, une étude sur les salaires du moyen âge, par monsieur d'Avenel. Maintenant, des vers de jeunes poètes, Fernand Gregh, Edmond Haraucourt. Ah ! un compte rendu du livre d'Henry de Castries sur l'Islam. Cela peut être plus intéressant... Mais je vous en prie, cher monsieur, prenez ce qui vous conviendra.

La joie rend les gens aimables, et, véritablement, M. Le Mesge délirait.

Un peu de brise venait maintenant de la fenêtre. Je m'ap-

prochai de la balustrade, et, m'étant accoudé, je me mis à parcourir un numéro de la *Revue des Deux Mondes*.

Je ne lisais pas, je feuilletais, les yeux tantôt sur les pages où grouillaient les petits caractères noirs, tantôt sur la cuvette rocheuse, qui grésillait, rose pâle, sous le soleil déclinant.

Soudain mon attention commença à se fixer. Une correspondance étrange s'établissait entre le texte et le paysage.

« *Sur nos têtes, le ciel ne gardait de ses nuages que quelques traces légères, pareilles au peu de cendre blanche que laissent les bûchers consumés. Le soleil embrasait en cercle les cimes des rochers, faisant saillir sur l'azur leurs lignes solennelles. D'en haut une grande tristesse et une grande douceur tombaient dans l'enceinte solitaire, comme un breuvage magique dans une coupe profonde...* [1] »

Fébrilement, je tournai quelques pages. On eût dit que mes pensées commençaient à se clarifier.

Derrière moi, M. Le Mesge, plongé dans un numéro, manifestait avec des grognements l'indignation où le jetait sa lecture.

Je poursuivis la mienne.

« *De toutes parts, dans la lumière crue, se déployait sous nos pieds un superbe spectacle. La chaîne des rochers, visible tout entière dans sa stérilité désolée jusqu'aux extrêmes sommets, s'allongeait comme un immense entassement de choses gigantesques et informes, demeuré pour la stupeur des humains en témoignage de quelque titanomachie primordiale. Tours écroulées...*

— C'est une honte, une pure honte, — répétait le professeur.

« *... Tours écroulées, citadelles renversées, coupoles effondrées, colonnades brisées, colosses mutilés, proues de vaisseaux, croupes de monstres, ossatures de titans, cette masse formidable, par ses reliefs et ses creux, simulait tout ce qu'il y a d'énorme et de tragique. Si limpides étaient les lointains...*

— Une pure honte, — disait toujours M. Le Mesge exaspéré, frappant du poing la table.

« *... Si limpides étaient les lointains que je distinguais*

1. Gabriele d'Annunzio. *Les Vierges aux rochers*. Cf. la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1896, page 867 et *passim*.

chaque contour comme si j'avais eu sous les yeux, infiniment agrandi, le rocher que Violante m'avait fait voir par la fenêtre avec un geste créateur... »

Je fermai la revue en frissonnant. A mes pieds, maintenant rouge, j'avais, énorme, abrupt, dominant le jardin mordoré, le rocher qu'Antinéa m'avait désigné le jour de notre première entrevue.

— Il est tout mon horizon, — avait-elle dit.

A présent les transports de M. Le Mesge ne connaissaient plus de bornes.

— C'est plus qu'une honte, c'est une infamie. Cet article sur El-Djem est une infamie.

J'aurais voulu l'étrangler pour le faire taire. Il m'avait saisi le bras et me prenait à témoin.

— Vous lirez cela, monsieur, et sans être particulièrement compétent, vous verrez que cet article sur l'Afrique romaine est un prodige d'inconscience, un monument d'ignorance. Et c'est signé, savez-vous de qui c'est signé?

— Laissez-moi, — lui dis-je brutalement.

— Eh bien, c'est signé Gaston Boissier. Parfaitement, monsieur ! Gaston Boissier, grand-officier de la Légion d'honneur, maître de conférences à l'École normale supérieure, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de ceux qui refusèrent jadis mon sujet de thèse, un de ceux... Pauvre Université, pauvre France !...

Je ne l'écoutais plus. Je m'étais remis à lire. Mon front était baigné de sueur. Mais il me semblait que dans ma tête, claire comme une chambre dont on ouvre une à une les fenêtres, les souvenirs revenaient, ainsi que des colombes qui regagnent, en battant des ailes, leur pigeonnier.

« *A présent, un tremblement insurmontable la secouait toute ; et ses yeux se dilataient comme si une atroce vision les eût remplis d'horreur.*

« *— Antonello... — balbutia-t-elle.*

« *Et, pendant quelques secondes, elle ne put prononcer d'autre parole.*

« *Je la regardai avec une indicible angoisse, et je souffrais en mon âme les contractions de ses chères lèvres. Et la vision qui*

était dans ses yeux passait dans les miens, et je revoyais le visage blême et émacié d'Antonello, et le rapide battement de ses paupières, et les ondes d'angoisse qui, investissant soudain son corps long et maigre, le secouaient comme un roseau fragile. »

Sans lire davantage, je jetai la revue sur la table.

— C'est bien cela, — dis-je.

Je m'étais servi, pour découper les pages, du couteau avec lequel M. Le Mesge avait tranché les cordes du ballot, un court poignard à manche d'ébène, un de ces poignards que les Touareg, dans une gaine à bracelet, portent collés à leur biceps gauche.

Je le mis dans l'ample poche de mon dolman de flanelle et marchai vers la porte.

J'allais la franchir quand je m'entendis appeler par M. Le Mesge.

— Monsieur de Saint-Avit ! Monsieur de Saint-Avit !

Je me retournai.

— Un petit renseignement, s'il vous plaît.

— Qu'y a-t-il?

— Oh ! pas grand'chose. Vous savez que c'est moi qui suis chargé de l'établissement des étiquettes de la salle de marbre rouge...

Je me rapprochai de la table.

— Eh bien, j'ai omis de m'enquérir tout d'abord auprès de monsieur Morhange de la date et du lieu de sa naissance. Puis je n'ai plus eu l'occasion. Je ne l'ai plus revu. De sorte que, maintenant, je suis forcé de recourir à vous. Pouvez-vous me renseigner?

— Je le puis, — dis-je, très calme.

Il avait pris, dans une boîte qui en contenait plusieurs, une large étiquette de carton blanc ; il trempa sa plume d'encre.

— Nous disons donc : *Numéro 54... Capitaine* ?

— *Capitaine Jean-Marie-François Morhange.*

Et, tandis que je dictais, une main posée au bord de la table j'apercevais sur ma manche blanche, une tache, une petite tache, rouge brun.

— *Morhange*, — répétait M. Le Mesge, achevant de mouler le nom de mon compagnon. — *Né à...*

— *Villefranche.*

— *Villefranche. Rhône.* Quelle date?

— *Le 14 octobre 1859.*

— *Le 14 octobre 1859.* Bien. *Décédé au Hoggar, le 5 janvier 1897.* Là, voilà qui est fait. Et tous mes remerciements, cher monsieur, pour votre obligeance.

— A votre service, monsieur.

Là-dessus, je quittai paisiblement M. Le Mesge.

Ma résolution était désormais bien prise, et, je le répète, mon calme était grand. Je me sentis néanmoins, en prenant congé de M. Le Mesge, le besoin de mettre quelques instants entre la décision et l'exécution.

J'errai d'abord dans les couloirs. Puis, m'étant trouvé à proximité de ma chambre, je me dirigeai vers elle. J'y entrai. Elle était toujours insupportablement chaude. Je m'assis sur mon divan et me pris à réfléchir.

Le poignard me gênait dans ma poche. Je l'en retirai et le déposai sur le sol.

C'était un solide poignard, court, à lame en losange. Il y avait entre le manche et la lame une virole de cuir roux.

Sa vue me rappela le marteau d'argent. Je me souvins de la facilité avec laquelle je l'avais en main, quand je frappai.

Tous les détails de la scène me revenaient avec une incomparable netteté. Mais je n'avais pas un frisson. Il semblait que la détermination où j'étais de tuer dans un instant l'instigatrice du meurtre m'eût permis d'évoquer avec placidité ces farouches détails.

Si je réfléchissais à mon acte, c'était pour m'en étonner, non pour me condamner.

« Eh quoi ! me disai-je, ce Morhange, qui a été un enfant, qui, comme tous les autres, a coûté tant de peines à sa mère, lors de ses maladies de bébé, c'est moi qui l'ai tué. C'est moi qui ai tranché cette vie, qui ai réduit à néant ce monument d'amour, de larmes, d'embûches surmontées qu'est une existence humaine. Vraiment, quelle extraordinaire aventure ! »

C'était tout. Ni crainte, ni remords, ni cette horreur shakespearienne consécutive au meurtre, et qui fait qu'aujourd'hui, sceptique pourtant, et blasé, et désabusé plus qu'on ne peut

l'être, je me prends tout à coup à frémir si je suis seul, la nuit, dans une chambre obscure.

« Allons, pensai-je, il est l'heure. Il faut en finir. »

Je ramassai le poignard, et, avant de le remettre dans ma poche, je fis le geste de frapper. Tout allait bien. La poignée était assurée dans ma main.

Je n'avais jamais fait le chemin des appartements d'Antinéa que guidé, la première fois par le Targui blanc, la seconde par le guépard. Je le retrouvai néanmoins sans aucune peine. Un peu avant de parvenir à la porte à rosace lumineuse, je rencontrai un Targui.

— Laisse-moi passer, — ordonnai-je. — Ta maîtresse m'a fait appeler.

L'homme obéit en s'effaçant.

Bientôt une mélopée sourde parvint à mes oreilles. Je reconnus le son d'une *rebaza*, le violon à corde unique des femmes touareg. C'était Aguida qui jouait, accroupie comme d'ordinaire aux pieds de sa maîtresse. Les trois autres femmes l'entouraient également. Tanit-Zerga n'y était pas.

Ah ! puisque cette fois est la dernière que je l'ai vue, laisse, laisse-moi te parler d'Antinéa, te dire comment, en cet instant suprême, elle m'apparut.

Sentait-elle la menace qui pesait sur sa tête, et avait-elle voulu la braver en recourant à ses plus invincibles artifices? J'avais dans le souvenir le mince corps dépouillé que j'avais pressé contre mon cœur la nuit précédente, sans bagues, sans bijoux. Et voici que je reculai presque en trouvant maintenant devant moi, parée comme une idole, non une femme, mais une reine.

Le formidable luxe des Pharaons écrasait ce mince corps. Elle avait en tête le *pschent* des dieux et des rois, énorme et d'or, sur lequel les émeraudes, qui sont les pierres nationales des Touareg, traçaient et retraçaient son nom en caractères tifinar. Elle était vêtue de la *schenti*, comme d'une gaine hiératique. Une schenti de satin rouge, brodée, en or, de lotus. Elle avait à ses pieds un sceptre d'ébène, terminé par un trident. Ses bras nus étaient cerclés de deux uræus dont les gueules remontaient jusque sous les aiselles, comme pour s'y blottir. Des oreillettes du pschent ruisselait un collier d'éme-

raudes, dont le premier rang passait sous le menton têtu, en forme de jugulaire, tandis que les autres descendaient en rond sur la gorge nue.

Quand j'entrai, elle eut un sourire.

— Je t'attendais, — dit-elle simplement.

Je m'avançai, et, quand je fus à quatre pas du trône, je m'arrêtai, droit devant elle.

Elle me regardait ironiquement.

— Qu'est ceci? — fit-elle avec le plus grand calme.

Je suivis la direction de son geste. Je vis le manche du poignard qui émergeait de ma poche.

Je le retirai complètement, et le tins ferme dans ma main, prêt à frapper.

— La première de celles de vous qui bougera, je la ferai abandonner à six lieues d'ici, toute nue, au milieu du désert rouge, — dit froidement Antinéa à ses femmes, parmi lesquelles mon geste avait fait courir un murmure de frayeur.

Elle reprit, s'adressant à moi :

— Ce poignard est à la vérité bien laid, et tu me parais bien mal le tenir. Veux-tu que j'envoie Sidya dans ma chambre, te chercher le marteau d'argent? Tu le manies mieux que ce poignard.

— Antinéa, — dis-je sourdement, — je vais vous tuer.

— Dis-moi *tu*, dis-moi *tu*. Tu me tutoyais bien hier soir. N'oses-tu devant celles-ci? — fit-elle en désignant les femmes aux yeux exorbités de terreur.

Elle reprit :

— Me tuer? Tu n'es guère conséquent avec toi-même. Me tuer, au moment où tu peux recueillir le prix du meurtre de l'autre...

— A... A-t-il souffert, — fis-je soudain, en tressaillant.

— Peu. Je t'ai déjà dit que tu t'étais servi du marteau comme si tu n'avais fait que cela toute ta vie.

— Comme le petit Kaine, — murmurai-je.

Elle eut un sourire étonné.

— Ah ! tu connaissais cette histoire... Oui, comme le petit Kaine. Mais au moins Kaine était logique. Tandis que toi... je ne comprends pas.

— Je ne comprends pas très bien non plus.

Elle me regardait avec une curiosité amusée.

— Antinéa, — dis-je.

— Qu'y a-t-il?

— Ce que tu m'as demandé de faire, je l'ai fait. Puis-je, à mon tour, t'adresser une prière, te poser une question?

— Dis toujours.

— Il faisait sombre, n'est-ce pas, dans la chambre où *il* était?

— Très sombre. J'ai été obligée de te conduire jusqu'au divan où il dormait.

— *Il* dormait, tu en es sûre?

— Je te le dis.

— *Il*... n'est pas mort sur le coup, n'est-ce pas.

— Non. Je sais exactement quand *il* est mort, deux minutes après que, ayant frappé, tu t'es enfui en poussant un cri.

— Alors, sans doute, *il* n'a pu savoir...

— Quoi?

— Que c'est moi qui ai... tenu le marteau.

— *Il* aurait pu ne pas le savoir, effectivement, — dit Antinéa, — et pourtant, *il* l'a su.

— Comment?

— *Il* l'a su, parce que je le lui ai dit, — dit-elle, fixant avec un courage magnifique ses yeux dans les miens.

— Et, — murmurai-je, — *il* l'a cru?

— Mon explication aidant, *il* t'a reconnu dans le cri que tu as poussé. S'*il* n'avait pas dû savoir que c'était toi, la chose n'eût eu aucun intérêt pour moi, — acheva-t-elle avec un petit rire méprisant.

Quatre pas, je l'ai dit, me séparaient d'Antinéa. D'un bond, je les franchis, mais, avant d'avoir pu frapper, je roulai à terre.

Hiram-Roi venait de me sauter à la gorge.

En même temps, j'entendais la voix impérieuse et calme d'Antinéa.

— Appelez les hommes, — commanda-t-elle.

Une seconde plus tard, j'étais délivré de l'étreinte du guépard. Les six Touareg blancs m'entouraient et cherchaient à me garrotter.

Je suis assez fort et très nerveux. Un instant je réussis à

me mettre debout. Un de mes ennemis gisait à dix pieds, projeté par un coup de poing placé au menton suivant les meilleures règles de l'art. Un autre, sous mon genou, râlait. C'est alors que j'entrevis, une dernière fois, Antinéa. Elle était debout, appuyée des deux mains contre son sceptre d'ébène, et contemplait la lutte avec un sourire d'ironique intérêt.

Au même instant, je poussai un grand cri et lâchai ma victime. Un craquement dans mon bras gauche : un des Touareg, saisissant mon bras par derrière et le tordant sur lui-même, m'avait désarticulé l'épaule.

Quand je m'évanouis tout à fait, c'était dans les couloirs, au travers desquels deux fantômes blancs m'emportaient, ligotté à ne plus pouvoir faire un mouvement.

XVIII

LES LUCIOLES

Par la baie grande ouverte, la lumière pâle de la lune pénétrait à flots dans ma chambre.

A côté du divan où j'étais étendu, une mince forme blanche se tenait droite.

— C'est toi, toi ! Tanit-Zerga, — murmurai-je.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut, c'est moi.

Je voulus me soulever sur ma couche, une atroce douleur étreignit mon épaule. Les événements de l'après-midi revinrent dans ma pauvre tête dolente.

— Ah ! petite, petite, si tu savais !

— Je sais, — fit-elle.

J'étais plus faible qu'un enfant. A la grande surexcitation du jour avait succédé avec la nuit une absolue dépression nerveuse. Un flot de larmes monta à ma gorge, m'étrangla.

— Si tu savais, si tu savais !... Emmène-moi, petite, emmène-moi.

— Parle plus bas, — fit-elle, — il y a un Targui blanc derrière ta porte, en sentinelle.

— Emmène-moi, sauve-moi, — répétai-je.

— Je suis venue pour cela, — fit-elle simplement.

Je la regardai. Elle n'avait plus sa belle tunique de soie rouge; un simple *haïk* blanc l'entourait; elle en avait relevé un pan sur sa tête.

— Moi aussi, — dit-elle d'une voix éteinte, — je veux partir; il y a longtemps que je veux partir. Je veux revoir Gâo, le village au bord du fleuve, les gommiers bleus, l'eau verte.

Elle répéta :

— Depuis que je suis ici, je veux partir ; mais je suis trop petite pour aller seule dans le grand Sahara. Jamais je n'ai osé en parler à ceux qui sont venus ici, avant toi. Tous, ils ne pensaient qu'à *elle*... Mais toi, tu as voulu la tuer.

Je poussai un gémissement sourd.

— Tu souffres, — dit-elle, — ils t'ont cassé le bras.

— Démis, tout au moins.

— Montre.

Avec une infinie douceur, elle passait sur mon épaule ses petites mains plates.

— Il y a un Targui blanc en sentinelle derrière ma porte, Tanit-Zerga, — fis-je. — Par où es-tu venue, alors?

— Par là, — dit-elle.

D'un geste, elle montrait la fenêtre. Une raie noire et perpendiculaire barrait par le milieu le trou d'azur carré.

Tanit-Zerga alla à la fenêtre. Je la vis debout sur l'appui ; dans sa main brillait un couteau ; elle coupa la corde en haut, au ras de l'ouverture; le filin s'affaissa avec un bruit sec sur la dalle.

Elle revint près de moi.

— Partir, partir, — dis-je, — par où?

— Par là, — répéta-t-elle.

Et elle me montra de nouveau la fenêtre.

Je me penchai. Mon œil plein de fièvre scruta le puits ténébreux, cherchant les rocs invisibles, les rocs sur lesquels s'était brisé le petit Kaine.

— Par là ! — dis-je en frissonnant. — Il y a deux cents pieds d'ici au sol.

— La corde en a deux cent cinquante, — répliqua-t-elle. — C'est une bonne corde, bien solide, je l'ai volée tout à l'heure

dans l'oasis; elle servait à abattre des arbres. Elle est toute neuve.

— Descendre par là, Tanit-Zerga. — Et mon épaule !

— C'est moi qui te descendrai, — dit-elle avec force. — Touche mes bras, et vois comme ils sont nerveux. Je ne te descendrai pas à bout de bras, bien sûr. Mais regarde : de chaque côté de la fenêtre, il y a une colonne de marbre. En passant la corde autour de l'une d'elle, et en la faisant tourner une fois, je te laisserai glisser sans guère sentir ton poids.

Elle dit encore :

— Et puis, vois : j'ai fait un gros nœud tous les dix pieds; ils me permettront d'arrêter de temps en temps la descente, si j'ai besoin de reprendre force.

— Et toi? — fis-je.

— Quand tu seras en bas, j'attacherai la corde à la colonne et je viendrai te retrouver. J'aurai les nœuds pour me reposer, si la corde scie trop mes mains. Mais n'aie crainte : je suis très agile. A Gâo, toute enfant, je grimpais dans des gommiers presque aussi hauts, pour dénicher les petits toucans. Il est plus facile de descendre.

— Mais quand nous serons en bas, comment sortirons-nous? tu connais donc les enceintes?

— Personne ne connaît les enceintes, — dit-elle, — à part Cegheïr-ben-Cheïkh, et peut-être Antinéa.

— Alors?

— Alors... il y a aussi les chameaux de Ceigheïr-ben-Cheïkh, ceux qui lui servent dans ses voyages. J'en ai détaché un, le plus vigoureux, je l'ai conduit en bas, avec beaucoup d'herbe, pour qu'il ne crie pas, et qu'il ait bien mangé quand nous partirons.

— Mais... — dis-je encore.

Elle frappa du pied.

— Mais quoi?... Reste, si tu veux, si tu as peur; moi je partirai; je veux revoir Gâo, les gommiers bleus, l'eau verte.

Je me sentis rougir.

— Je partirai, Tanit-Zerga, je préfère mourir de soif au milieu des sables que rester ici. Allons...

— Chut, — fit-elle, — pas encore.

Elle me montrait la vertigineuse arête éclairée violemment par la lune.

— Pas encore, il faut attendre. On nous verrait. Dans une heure, la lune aura tourné derrière la montagne, ce sera le moment.

Elle s'assit et resta sans mot dire, son haïk ramené complètement sur sa petite figure sombre. Priait-elle? Peut-être.

Soudain, je ne la vis plus. L'obscurité était entrée par la fenêtre. La lune avait tourné.

La main de Tanit-Zerga s'était posée sur mon bras. Elle m'entraînait vers le gouffre; je m'appliquai à ne pas trembler.

Au-dessous de nous, il n'y avait plus que de l'ombre. A voix très basse, mais ferme, Tanit-Zerga me dit :

— C'est prêt, j'ai arrangé la corde autour de la colonne. Voici le nœud coulant. Passe-le au-dessous de tes bras. Ah! prends ce coussin. Garde-le serré contre ton épaule malade... Un coussin de cuir... Il est bien rembourré. Tiens-toi face à la muraille. Il te protégera contre les heurts et le frottement.

J'étais maintenant très maître de moi, très calme; je m'assis sur le bord de la fenêtre, les pieds dans le vide. Une bouffée d'air frais venue des cimes me fit du bien.

Je sentis dans la poche de ma veste la petite main de Tanit-Zerga.

— C'est une boîte: Quand tu seras en bas, il faudra que je le sache, pour descendre moi aussi. Tu ouvriras cette boîte. Il y a des lucioles, je les verrai et je viendrai.

Sa main serra longuement la mienne.

— Va, maintenant, — murmura-t-elle.

J'allai.

De cette descente de deux cents pieds, je ne me rappelle qu'une chose : j'avais des accès de mauvaise humeur quand la corde s'arrêtait, et que je me trouvais, jambes ballantes, au flanc de cette muraille absolument lisse. « Qu'attend cette petite sotte, me disais-je, il y a bien un quart d'heure que je suis ainsi en suspens... Ah! enfin! Bon, me voilà encore arrêté. » Une ou deux fois, je crus que je touchais le sol. Mais ce n'était qu'une aspérité dans la roche. Il fallait vite donner un léger coup de pied... Et, tout à coup, je me trouvai assis

par terre, j'étendis les mains. Des buissons... une épine me piqua le doigt, j'étais arrivé.

Immédiatement, je redevins extraordinairement nerveux.

Je me débarrassai du coussin, enlevai le nœud coulant. De ma main valide, je tendis la corde, l'éloignant de cinq à six pas du ras de la montagne, et mis le pied dessus.

En même temps, je prenais dans ma poche la petite boîte de carton, je l'ouvris.

Successivement, trois halos voyageurs s'élevèrent dans la nuit d'encre, je vis les lucioles monter, monter au flanc du rocher. Leur auréole rose pâle glissaient mollement. Une à une, je les vis tourner, puis disparaître...

— Tu es fatigué, sidi lieutenant. Laisse, que je tienne la corde.

Cegheïr-ben-Cheïkh venait de surgir à mon côté.

Je regardai sa haute silhouette noire. Je frémis longuement, mais je ne lâchai pas la corde, sur laquelle je percevai déjà de lointaines saccades.

— Laisse, — répéta-t-il avec autorité.

Et il me la prit des mains.

En cette minute, je ne sais pas ce que je suis devenu. J'étais debout, à côté du grand fantôme sombre. Et que faire, je te prie, avec mon épaule démise, contre cet homme dont je connaissais la force agile. Et puis, à quoi bon? je le voyais, arc-bouté, tendant des deux mains, des deux pieds, de tout le corps, la corde, bien mieux que je n'eusse pu le faire moi-même.

Un frôlement au-dessus de nos têtes. Une petite forme ténébreuse.

— Là, — dit Ceigheïr-ben-Cheïkh, saisissant dans ses bras puissants la petite ombre et la déposant à terre, tandis que la corde libre s'en allait battre contre le rocher.

Tanit-Zerga eut un gémissement en reconnaissant le Targui.

Il lui mit brutalement la main sur la bouche.

— Veux-tu te taire, voleuse de chameaux, vilaine petite mouche.

Il l'avait prise par le bras. Il se tourna vers moi.

— Venez, maintenant, — fit-il d'une voix impérieuse.

J'obéis ; pendant le court trajet, j'entendais claquer de terteur les mâchoires de Tanit-Zerga.

Nous arrivâmes à une petite grotte.

— Entrez, — dit le Targui.

Il alluma une torche. La rouge lueur me permit d'apercevori, ruminant paisiblement, un superbe méhari.

— La petite n'est pas bête, — dit Ceigheïr-ben-Cheïkh en désignant l'animal, — elle a su choisir le plus beau, le plus fort ; mais elle est étourdie.

Il approcha sa torche du chameau.

— Elle est étourdie, — continua-t-il. — Elle n'a su que le seller. Ni eau, ni provision. Dans trois jours, à pareille heure, vous seriez tous les trois morts sur la route... et sur quelle route

Tanit-Zerga ne claquait plus des dents. Elle regardait le Targui avec un mélange d'épouvante et d'espoir.

— Sidi lieutenant, — dit Ceigheïr-ben-Cheïkh, — viens ici, à côté du chameau, que je t'explique.

Quand je fus près de lui, il dit :

— De chaque côté, il y a une outre pleine d'eau. Ménagez cette eau le plus possible, car vous allez traverser un pays terrible. Il se peut que, de cinq cents kilomètres, vous ne trouviez pas un puits.

» Là, — reprit-il, — dans ces fontes, — il y a des boîtes de conserves. Pas beaucoup, car l'eau est plus précieuse ; il y a aussi une carabine, ta carabine, sidi. Tâche de n'avoir à t'en servir que contre les antilopes. Maintenant, il y a ceci.

Il déployait un rouleau de papier; je vis son visage voilé se pencher ; ses yeux sourirent ; il me regarda.

— Une fois sorti des enceintes, où pensais-tu te diriger? — demanda-t-il.

— Vers Idelès, pour rejoindre la route où tu nous a rencontrés, le capitaine et moi, — dis-je.

Cegheïr-ben-Cheïkh secoua la tête.

— Je le pensais bien, — murmura-t-il.

Et il ajouta :

— Avant que le soleil, demain, se soit couché, vous seriez, toi et la petite, rattrapés et massacrés, — dit-il froidement.

Il reprit :

— Vers le nord, c'est le Hoggar, et tout le Hoggar est soumis à Antinéa. C'est vers le sud qu'il faut aller.

— Nous irons donc vers le sud, — dis-je.

— Par où irez-vous vers le sud?

— Mais, par Silet et Timissao.

Le Targui secoua de nouveau la tête.

— On vous cherchera aussi de ce côté, — dit-il, — c'est la bonne route, la route avec des puits. On sait que tu la connais. Les Touareg ne manqueront pas de t'attendre aux puits.

— Alors?

— Alors, — dit Cegheïr-ben-Cheïkh, — il ne faut rejoindre la route de Timassao à Tombouctou qu'à sept cents kilomètres d'ici, vers Iferouane, ou, mieux encore, vers l'oued Telemsi. Là cessent les terrains de parcours des Touareg du Hoggar et commencent ceux des Touareg Aouelimiden.

La petite voix volontaire de Tanit-Zerga s'éleva.

— Ce sont les Aouelimiden qui ont massacré les miens et m'ont réduite à l'esclavage ; je ne veux pas passer par chez les Aouelimiden.

— Tais-toi, — vilaine petite mouche, — fit durement Cegheïr-ben-Cheïkh.

Il continua, s'adressant toujours à moi.

— Ce que j'ai dit est dit. La petite n'a pas tort. Les Aouelimiden sont farouches. Mais ils craignent les Français. Beaucoup sont en rapport avec les postes au nord du Niger. D'autre part, ils sont en guerre avec les gens du Hoggar, qui n'iront pas vous poursuivre chez eux. Ce que j'ai dit est dit : il faut que vous rejoigniez la route de Tombouctou à l'endroit où elle pénètre dans les terrains de parcours des Aouelimiden. Leur pays est boisé et riche en sources. Si vous parvenez à l'oued Telemsi, vous achèverez votre voyage sous un dôme de mimosas en fleurs. D'ailleurs, d'ici à l'oued Telemsi, la route est plus courte que par Timissao. Elle est toute droite.

— Elle est toute droite, c'est vrai, — dis-je. — Mais tu sais que, pour la suivre, c'est le *Tanezrouft* qu'il faut traverser.

Cegheïr-ben-Cheïkh eut un geste d'impatience.

— Cegheïr-ben-Cheïkh le sait, — dit-il. — Il sait ce qu'est le Tanezrouft. Il sait que, lui qui a voyagé dans tout le Sahara, il frémirait de passer par le Tanezrouft et le Tasili du sud. Il sait que les chameaux qui s'y égarent ou périssent ou deviennent sauvages, car personne ne veut exposer sa vie pour aller

les rechercher... C'est justement la crainte qui entoure cette région qui peut vous sauver. Et puis, il faut choisir : ou risquer de mourir de soif sur les pistes du Tanezrouft, ou être sûrement égorgé sur n'importe quelle autre route.

Il ajouta :

— Vous pouvez aussi rester ici.

— Mon choix est fait, Cegheïr-ben-Cheïkh, — dis-je gravement.

— Bien, — fit-il, déployant de nouveau le rouleau de papier. — Le trait que voici a son origine à l'orifice de la deuxième enceinte de terre, où je vais vous conduire. Il aboutit à Iferouane. J'ai marqué les puits, mais ne t'y fie pas trop, car beaucoup sont à sec. Veille à ne pas t'écarter de ce tracé. Si tu t'en éloignes, c'est la mort... Maintenant, monte sur le chameau avec la petite. Deux font moins de bruit que quatre.

Nous marchâmes longtemps en silence. Ceigheïr-ben-Cheïkh était devant, son méhari suivait avec docilité. Successivement, nous traversâmes un couloir ténébreux, une gorge encaissée, un autre couloir... Chaque entrée était dissimulée par un inextricable fouillis de roches et de broussailles.

Soudain, un souffle brûlant vola autour de nos tempes. Une sombre lueur rougeâtre entra dans le couloir qui finissait. Le désert était là.

Cegheïr-ben-Cheïkh s'était arrêté.

— Descendez, — fit-il.

Une source chantait dans la roche, le Targui s'en approcha ; il emplit d'eau un gobelet de cuir.

— Buvez, — dit-il, en nous le tendant successivement.

Nous obéîmes.

— Buvez encore, — ordonna-t-il. — C'est autant d'économisé sur le contenu des outres. Tâchez maintenant de n'avoir plus soif avant le coucher du soleil.

Il vérifiait les sangles du méhari.

— Tout va bien, — murmura-t-il. — Allons, dans deux heures, l'aube va naître : il faut que vous soyez hors de vue.

Une espèce d'émotion me saisit, en cette minute extrême; je marchai vers le Targui, je lui pris la main.

— Cegheïr-ben-Cheïkh, — dis-je à voix basse, — ce que tu fais, pourquoi le fais-tu?

Il recula, je vis luire ses profonds yeux sombres.

— Pourquoi? — fit-il.

— Oui, pourquoi?

— Le Prophète, — répondit-il gravement, — permet au juste de laisser, une fois dans son existence, la pitié prendre le pas sur le devoir, Ceigheïr-ben-Cheïkh use de cette autorisation en faveur de celui qui lui a sauvé la vie.

— Et, — dis-je, — tu ne crains pas, si je reviens parmi les Français, que je parle, que je dévoile le secret d'Antinéa?

Il secoua la tête.

— Je ne le crains pas, — fit-il; et sa voix était ironique. — Tu n'as pas intérêt, sidi lieutenant, à ce que les gens de chez toi sachent comment est mort le sidi capitaine.

Je frémis à cette réponse si logique.

— Je fais peut-être une faute, — ajouta le Targui, — en ne tuant pas la petite... Mais elle t'aime. Elle ne dira rien. Allez, le jour va bientôt naître.

J'essayais de serrer les mains de ce bizarre sauveur, mais il recula de nouveau.

— Ne me remercie pas, ce que je fais, c'est pour moi, pour m'acquérir du mérite auprès de Dieu. Sache bien que je ne le referai jamais plus, ni pour un autre, ni pour toi.

Et comme j'avais un geste pour le rassurer à cet égard.

— Ne proteste pas, — dit-il, sur un ton dont la raillerie résonne encore à mes oreilles. — Ne proteste pas. Ce que je fais est utile pour moi, pas pour toi.

Je le regardai sans comprendre.

— Pas pour toi, sidi lieutenant, pas pour toi, — fit-il de sa voix grave, — car tu reviendras, et ce jour-là, ne compte plus sur la complaisance de Ceigheïr-ben-Cheïkh.

— Je reviendrai? — murmurai-je en frissonnant.

— Tu reviendras, tu reviendras, — fit le Targui.

Il était debout, statue sombre au flanc d'un rocher gris.

— Tu reviendras, — reprit-il avec force. — Tu fuis maintenant, mais tu te trompes, si tu te figures revoir ton monde avec les mêmes yeux que lorsque tu l'as quitté. Une pensée, la même, va te suivre désormais partout, et un jour, dans un an, dans cinq, dans dix peut-être, tu repasseras par ce même couloir sous lequel tu viens de passer.

— Tais-toi, Cegheïr-ben-Cheïkh ! — fit la voix frémissante de Tanit-Zerga.

— Tais-toi, toi-même, vilaine petite mouche, — dit Cegheïr-ben-Cheïkh.

Il eut un ricanement.

— La petite a peur, vois-tu, parce qu'elle sait que ce que je dis est vrai, parce qu'elle connaît l'histoire, l'histoire du lieutenant Ghiberti.

— Le lieutenant Ghiberti, — dis-je, les tempes trempées de sueur.

— C'était un officier italien, je l'avais rencontré entre Rhât et Rhadamès, il y a huit ans. Il se trouva que l'amour qu'il eut pour Antinéa ne lui fit pas tout à fait oublier d'abord celui de la vie. Il essaya de se sauver, il y réussit, je ne sais comment, car, celui-là, je ne l'aidai pas; il rentra dans son pays. Eh bien ! écoute : deux ans après, jour pour jour, partant moi-même à la découverte, je trouvai devant l'enceinte nord dont il cherchait vainement l'entrée, un misérable dépenaillé, à moitié mort de fatigue et de faim. C'était le lieutenant Ghiberti qui revenait. Il occupe dans la salle de marbre rouge la stalle numéro 39.

Le Targui eut un petit rire.

— Telle est l'histoire du lieutenant Ghiberti, que tu as voulu connaître... Mais en voilà assez. Remonte sur ton chameau.

J'obéis sans mot dire. Tanit-Zerga, en croupe, m'enserrait de ses petits bras.

Cagheïr-ben-Cheïkh tenait toujours la bride de l'animal.

— Un mot encore, — dit-il, en me désignant au loin, vers le sud, une tache noire sur la ligne violette du ciel. — Tu vois ce *gour*, là-bas : c'est votre direction. Il est à trente kilomètres. Vous devez être à sa hauteur quand le soleil se lèvera. Alors, consulte ta carte. Le prochain point de repère est indiqué. Si tu ne t'écartes pas de la ligne, vous serez à l'oued Telemsi dans huit jours.

Le grand col du chameau se tendait vers le vent sombre qui venait du Sud.

Le Targui lâcha la bride de la bête avec un geste large :

— Allez, maintenant.

— Merci, — lui dis-je, en me retournant sur la selle, — merci, Cegheïr-ben-Cheïkh, et adieu.

J'entendis sa voix, déjà lointaine, qui répondait :

— Au revoir, lieutenant de Saint-Avit.

XIX

LE TANEZROUFT

Pendant la première heure de notre fuite, le grand méhari de Cegheïr-ben-Cheïkh nous entraîna à une vitesse folle. Nous franchîmes au moins cinq lieues. Les yeux fixes, je dirigeais la bête vers le gour que m'avait indiqué le Targui, et dont l'arête grandissait vers le ciel qui devenait pâle.

La vitesse faisait siffler à nos oreilles une légère brise. Les grandes touffes de *retem* fuyaient à droite et à gauche, squelettes sombres et décharnés.

Dans un souffle, j'entendis la voix de Tanit-Zerga.

— Arrête le chameau.

Je ne compris pas tout d'abord.

— Arrête-le, — répéta-t-elle.

Et sa main serra violemment mon bras droit.

J'obéis. De très mauvaise grâce, le chameau ralentit sa course.

— Écoute, — fit la petite fille.

D'abord, je n'entendis rien. Puis ce fut un bruit très léger, un frôlement sec, derrière nous.

— Arrête le chameau, — commanda Tanit-Zerga. — Ce n'est pas la peine de le faire agenouiller.

Au même instant, une mince forme grise bondissait sur le méhari. Il repartit de plus belle.

— Laisse-le, — dit Tanit-Zerga. — Galé a sauté.

En même temps je sentis sous ma main une touffe de poils hérissés. A la trace, la mangouste nous avait suivis et rejoints. J'entendai maintenant son souffle de brave petite bête haletante qui, progressivement, s'apaisait.

— Je suis heureuse, — murmura Tanit-Zerga.

Cegheïr-ben-Cheïkh ne s'était pas trompé. Nous doublâmes

le gour comme le soleil naissait. Je regardai en arrière : l'Atakor n'était plus qu'un chaos rocheux au milieu des buées nocturnes que traquait le petit jour. Il n'était déjà plus possible de discerner, parmi les pics anonymes, celui où Antinéa continuait à ourdir ses trames passionnées.

Tu sais ce que c'est que le Tanezrouft, le « plateau par excellence », le pays abandonné, inhabitable, la contrée de la soif et de la faim. Nous étions en cet instant engagés dans la partie de ce désert que Duveyrier appelle Tasili du Sud, et qui figure sur la carte du ministère des Travaux publics avec cette attrayante mention : « Plateau rocheux, sans eau, sans végétation, inhospitalier pour l'homme et les animaux. »

Rien, sinon peut-être quelques portions du Kalahari, n'est plus affreux que ce désert de rocaille. Ah ! Cegheïr-ben-Cheïkh ne s'était pas trop avancé en affirmant qu'on ne songerait pas à nous y poursuivre.

De grands pans de ténèbres s'obstinaient encore à ne pas vouloir devenir clairs. Les souvenirs s'entre-choquaient dans ma tête avec la plus parfaite incohérence. Une phrase me revint, textuelle : « *Il semblait à Dick que, depuis l'origine des temps, il n'avait fait autre chose, dans son obscurité, que de fendre l'air, sur le dos d'un méhari.* » J'eus un petit rire : « Depuis quelques heures, pensai-je, je cumule les situations littéraires. Tout à l'heure, à cent pieds au-dessus du sol, j'étais le Fabrice de *la Chartreuse de Parme* au flanc de son donjon italien. Maintenant, voilà que je suis sur mon méhari le Dick de *la Lumière qui s'éteint* fendant le désert à la rencontre de ses compagnons d'armes. » Je ris encore, puis je frémis, je songeai à la nuit précédente, à l'Oreste d'*Andromaque* qui accepte d'immoler Pyrrhus... Une situation bien littéraire, aussi...

Cegheïr-ben-Cheïkh avait compté huit jours pour notre arrivée aux régions boisées des Aouelimiden, annonciatrices des steppes herbeuses du Soudan. Il connaissait bien la valeur de sa bête. Tout de suite, Tanit-Zerga lui avait donné un nom, *El-Mellen*, *le blanc*, car ce magnifique méhari avait une robe presque immaculée. Il resta une fois deux jours sans manger, arrachant seulement, de-ci, de-là, une branche à quelque acacia-

gommier, dont les hideuses épines blanches, longues de près de dix centimètres, me remplissaient de crainte pour l'œsophage de notre ami. Les puits repérés par Cegheïr-ben-Cheïkh étaient bien aux endroits indiqués, mais nous n'y trouvions qu'une brûlante boue jaunâtre. Elle suffisait au chameau, si bien qu'au bout de cinq jours, grâce à des prodiges de tempérance, nous n'avions consommé que le contenu d'une des deux outres d'eau. A ce moment, nous pûmes nous croire sauvés.

Près d'une de ces flaques d'eau bourbeuse, je réussis ce jour-là à abattre d'un coup de carabine une gazelle des dunes, aux petites cornes droites. Tanit-Zerga dépouilla la bête, et nous nous régalâmes d'un beau cuissot cuit à point. Pendant ce temps, la petite Galé qui, pendant nos haltes du jour, au moment de la grande chaleur, ne cessait de fureter à travers les roches creuses, découvrit un *ourane*, un crocodile des sables, long de trois coudées, et eut tôt fait de lui tordre le cou. Elle mangea à ne plus pouvoir bouger. Il nous en coûta une pinte d'eau pour aider sa digestion. Nous la lui accordâmes de bon gré, car nous étions heureux. Tanit-Zerga ne me le disait pas, mais je voyais la joie où la mettait la conviction que je ne songeais plus à la femme au pschent d'or et d'émeraudes. Et, vraiment, ces jours-là, je n'y ai guère songé. Je ne pensais qu'à la chaleur torride qu'il faut éviter ; à l'outre de peau de bouc qu'il faut enfouir une heure au creux d'un rocher, si l'on veut que l'eau soit fraîche ; au bonheur intense qui vous prend lorsqu'on porte aux lèvres le gobelet de cuir débordant de cette eau salvatrice... Je puis le dire, hautement, plus hautement que personne, les grandes passions, cérébrales ou sensuelles, sont affaires de gens dûment repus, désaltérés et reposés.

Il était cinq heures du soir. L'effroyable chaleur diminuait. Nous étions sortis de l'anfractuosité rocheuse où nous avions fait une petite sieste. Assis sur une grosse pierre, nous regardions l'occident devenir rouge.

Je déployai le rouleau de papier sur lequel Cegheïr-ben-Cheïkh avait tracé nos étapes jusqu'à la route du Soudan. Je constatai de nouveau avec joie que son itinéraire était exact, et que je l'avais suivi scrupuleusement.

— Après-demain soir, — dis-je, — nous serons sur le point

de partir pour l'étape qui nous conduira, le lendemain, à l'aube, à l'oued Telemsi. Là, nous n'aurons plus à penser à l'eau.

Les yeux de Tanit-Zerga étincelèrent dans son visage amaigri.

— Et Gâo? — demanda-t-elle.

— Nous ne serons plus qu'à une semaine du Niger. Et Cegheïr-ben-Cheïkh a dit que, de l'oued Telemsi, on achève la route sous les mimosas.

— Je connais les mimosas, — dit-elle. — Ce sont de petites boules jaunes, qui fondent dans la main. Mais je préfère les fleurs de câprier. Tu viendras avec moi à Gâo. Mon père, Sonni-Azkia, a été tué, comme je te l'ai dit, par les Aouelimiden. Mais les gens de chez moi ont dû, depuis, reconstruire le village. Ils y sont habitués. Tu verras comme tu seras reçu.

— J'irai, Tanit-Zerga, j'irai, je te le promets. Mais il faut que, toi aussi, tu me promettes...

— Quoi? Ah, je devine. Tu me prends donc pour une petite sotte, si tu me crois capable de parler de certaines choses qui pourraient faire de la peine à mon ami.

En disant ces paroles, elle me regardait. La grande fatigue et les privations avaient comme stylisé son visage brun où les yeux brillaient, immenses... Depuis j'ai eu le temps d'assembler les cartes les compas, et de fixer à tout jamais l'endroit où, pour la première fois, j'ai compris la beauté des yeux de Tanit-Zerga.

Un grand silence régna entre nous. Ce fut elle qui le rompit.

— La nuit va tomber. Il faut manger, pour pouvoir repartir le plus vite possible.

Elle se leva et alla vers le rocher.

Presque aussitôt, j'entends sa voix qui m'appelait, et cela avec une intonation d'angoisse qui me glaça.

— Viens. Oh ! viens voir.

D'un bond, je fus auprès d'elle.

— Le chameau, — murmura-t-elle, — le chameau !

Je regardai, et un mortel frisson me traversa.

Étendu tout de son long de l'autre côté de la roche, ses flancs pâles secoués par de brusques convulsions, El-Mellen était en train d'agoniser.

Sur la fièvre avec laquelle nous nous empressâmes auprès de cette bête, il n'est guère besoin d'insister. De quoi mourait El-Mellen, je ne le savais pas. Je ne l'ai jamais su. Tous les méhara sont ainsi. Ce sont à la fois les bêtes les plus robustes et les plus délicates. Ils chemineront six mois à travers les plus affreuses solitudes, peu nourris, pas abreuvés, et ne s'en porteront que mieux. Puis, un jour que rien ne leur fait défaut, ils s'allongent sur le flanc, et vous faussent compagnie avec une simplicité déconcertante.

Quand nous vîmes, Tanit-Zerga et moi, qu'il n'y avait plus rien à faire, nous nous relevâmes, et regardâmes sans mot dire les sursauts de l'animal qui diminuaient. Lorsqu'il exhala son dernier souffle, nous sentîmes que c'était également notre vie à nous qui s'envolait.

Ce fut Tanit-Zerga qui, la première, prit la parole.

— A combien sommes-nous de la route du Soudan? — demanda-t-elle.

— Nous sommes à deux cents kilomètres de l'oued Telemsi, — répondis-je. — On peut gagner trente kilomètres en marchant vers Iferouane, mais sur ce parcours les puits ne sont pas tracés.

— Il faut marcher alors vers l'oued Telemsi, — dit-elle. — Deux cents kilomètres, cela fait sept jours?

— Sept jours au moins, Tanit-Zerga.

— A combien est le premier puits?

— A soixante kilomètres.

Les traits de la petite fille se contractèrent un peu. Mais elle se raidit vite.

— Il faut partir tout de suite.

— Partir, Tanit-Zerga, partir, à pied !

Elle frappa le sol. J'admirai de la voir si forte.

— Il faut partir, — répéta-t-elle. — Nous allons manger et boire! et faire aussi manger et boire Galé, puisque nous ne pouvons pas emporter toutes les boîtes de conserves, et que l'outre est si lourde que nous n'irions pas dix kilomètres en nous en chargeant. Nous mettrons un peu d'eau dans une boîte de conserves, après l'avoir vidée par un petit trou. Cela nous servira pour l'étape de cette nuit, qui sera une étape de trente kilomètres sans eau. Puis, demain soir, nous partirons pour

une nouvelle étape de trente kilomètres, et nous arriverons au puits marqué sur le papier de Cegheïr-ben-Cheïkh.

— Ah ! — murmurai-je, désolé, — si mon épaule n'était pas comme elle est, j'aurais pu me charger de l'outre.

— Elle est comme elle est, — dit Tanit-Zerga. — Tu prendras la carabine et deux boîtes de conserves. Moi, j'en porterai deux autres, plus celle où il y aura de l'eau. Viens, maintenant. Il faut être parti dans une heure, si nous voulons faire l'étape de trente kilomètres. Tu sais que, quand le soleil est né, les rochers sont si chauds qu'on ne peut plus marcher.

Dans quel morne silence s'acheva cette heure dont le début nous avait trouvés si confiants, je le laisse à supposer. Je crois que sans la petite fille, je me serais assis sur la roche, et aurais attendu. Seule, Galé était heureuse.

— Il ne faut pas trop la laisser manger, — dit Tanit-Zerga. — Elle ne pourrait pas nous suivre. Puis, demain il faudra qu'elle travaille. Si elle prend un autre ourane, ce sera pour nous.

Tu as marché dans le désert. Tu sais que les premières heures de la nuit sont terribles. Quand la lune paraît, énorme et jaune, il semble qu'une âcre poussière s'élève et monte en buées suffoquantes. On a un mouvement de mâchoire machinal et continu, comme pour broyer cette poussière qui pénètre dans la gorge en feu. Puis, est-ce l'habitude, une sorte de repos, de somnolence survient. On chemine sans penser. On oublie qu'on marche. Il faut qu'on butte pour s'en souvenir, Il est vrai qu'on butte souvent. Mais enfin, c'est supportable. « La nuit va finir, se dit-on, et avec elle, l'étape. Somme toute je suis moins fatigué maintenant qu'au départ. » La nuit se termine, et c'est pourtant alors l'heure la plus atroce. On meurt de soif et on tremble de froid. Toute la fatigue revient en masse. L'horrible petit vent précurseur de l'aube ne vous est d'aucun soulagement, au contraire. A chaque faux pas, on se répète : le prochain sera le dernier.

Voilà ce que ressentent, ce que disent les gens qui n'ont pourtant qu'à réfléchir que dans quelques heures les attend une bonne halte, avec à boire, à manger...

Je souffrais abominablement. Tous les heurts se répercu-

taient dans ma pauvre épaule. A un moment, j'eus envie de m'arrêter, de m'asseoir. J'aperçus alors Tanit-Zerga. Les yeux presque clos, elle avançait. Il y avait sur son visage un indicible mélange de souffrance et de volonté. Je fermai moi-même les yeux, et continuai.

Telle fut la première étape. Au petit jour, nous nous arrêtâmes dans un creux de rocher. Bientôt la chaleur nous obligea à nous relever pour en trouver un autre plus profond. Tanit-Zerga ne mangea pas. Elle avala en revanche d'un trait sa demi-boîte d'eau. Elle resta assoupie tout le jour. Galé tournait autour de notre rocher en poussant de petits cris plaintifs.

Je ne parle pas de la seconde étape. Elle passa en horreur tout ce que l'on peut imaginer. Je souffris ce qu'il est humainement possible de souffrir dans le désert. Mais déjà je m'apercevais avec une infinie pitié que ma force d'homme commençait à prendre le dessus sur les nerfs de ma petite compagne. La pauvre enfant allait, sans un mot, son haïk, dont elle mâchonnait un coin, rabattu sur la face. Galé suivait.

Le puits vers lequel nous nous traînions était indiqué sur le papier de Cegheïr-ben-Chëikh par le mot *Tissaririn*. Tissaririn est le duel de *Tessarirt* et veut dire *deux arbres isolés*.

Le jour naissait quand, enfin, j'aperçus les deux arbres, deux gommiers. Une lieue à peine nous en séparait, j'eus un hurlement de joie.

— Tanit-Zerga, courage, voilà le puits !

Elle écarta son voile, j'aperçus le pauvre visage angoissé.

— Tant mieux, — murmura-t-elle. — Tant mieux, parce qu'autrement...

Elle ne put achever.

Le dernier kilomètre, nous l'achevâmes presque en courant, On voyait déjà le trou, l'orifice du puits.

Enfin, nous l'atteignîmes.

Il était vide.

C'est une étrange sensation que de mourir de soif. D'abord, les souffrances sont terribles. Puis, elles s'apaisent. L'insensibilité vous gagne. De ridicules petits détails de votre vie surgissent, volent autour de vous comme des moustiques. Je me

mis à me rappeler ma composition d'histoire pour l'entrée à Saint-Cyr, la campagne de Marengo. Obstinément, je me répétais : « J'ai dit que la batterie démasquée par Marmont au moment de la charge de Kellermann avait dix-huit pièces... Or, je me souviens, maintenant, elle n'était que de douze pièces. J'en suis sûr, de douze pièces. »

Je répétai encore :

« De douze pièces. »

Et je tombai dans une sorte de coma.

J'en fus tiré par la sensation d'un fer rouge sur mon front. J'ouvris les yeux. Tanit-Zerga était penchée sur moi. C'était sa main qui me brûlait ainsi.

— Lève-toi, — me dit-elle. — Partons.

— Partir, Tanit-Zerga ! Le désert est en feu, le soleil est au zénith. Il est midi.

— Partons, — répéta-t-elle.

Alors, je vis qu'elle délirait.

Elle était debout ; son haïk avait glissé à terre. La petite Galé y dormait en rond.

Tête nue, sans souci de l'effroyable soleil, elle répétait :

— Partons.

Un peu de raison me revint.

— Couvre ta tête, Tanit-Zerga. Couvre ta tête.

— Partons, — répéta-t-elle, — partons. Gâo est là, tout près, je le sens. Je veux revoir Gâo.

Je l'obligeai à s'asseoir, à mon côté, dans l'ombre d'une roche. Je sentis que toute force l'avait abandonnée. L'immense pitié qui me prit me rendit mon bon sens.

— Gâo est là, tout près, n'est-ce pas ? — dit-elle.

Et ses yeux qui brillaient devinrent suppliants.

— Oui, petite, petite fille aimée. Gâo est là. Mais, pour Dieu, allonge-toi. Le soleil est mauvais.

— Ah ! Gâo, Gâo ! Je savais bien, — répéta-t-elle. — Je savais bien que je reverrais Gâo.

Elle s'était redressée sur son séant. Ses petites mains de feu étreignaient les miennes.

— Écoute. Il faut que je te dise, pour que tu puisses comprendre pourquoi je savais que je reverrai Gâo.

— Tanit-Zerga, calme-toi, ma petite fille, calme-toi !

— Non, il faut que je te dise. C'était il y a bien longtemps, au bord du fleuve qui a de l'eau, à Gâo, enfin, où mon père était prince... Eh bien, un jour, un jour de fête, il vint de l'intérieur des terres un vieux sorcier, vêtu de peaux et de plumes, avec un masque et un bonnet pointu, des castagnettes, deux najas dans un sac. Sur la place du village, où tous les nôtres faisaient cercle, il dansa la *boussadilla*. J'étais au premier rang, et parce que j'avais un collier de tourmaline rose, il vit bien que j'étais la fille d'un chef sonrhaï. Il me parla alors du passé, du grand empire mandingue, sur lequel mes pères ont régné, de nos ennemis, les féroces Kountas, de tout, enfin, puis il me dit...

— Calme-toi, petite fille.

— Puis il me dit : « N'aie crainte. Les jours peuvent être méchants pour toi, qu'importe, puisqu'un jour, à l'horizon, tu verras luire Gâo, non plus Gâo asservi et réduit au rang d'une infime bourgade nègre ; mais le Gâo splendide d'autrefois, la grande capitale du pays des noirs. Gâo régénéré, avec la mosquée à sept tours et aux quatorze coupoles de turquoise, avec les maisons aux frais patios, les jets d'eau, les jardins irrigués, tout emplis de grandes fleurs rouges et blanches... Alors, ce sera pour toi l'heure de la délivrance et de la royauté. »

Tanit-Zerga était maintenant droite. Sur nos têtes, autour de nous, partout, le soleil crépitait sur la hamada, la brûlait à blanc.

L'enfant tendit soudain le bras. Elle poussa un cri terrible.

— Gâo. Voilà Gâo.

Je regardai.

— Gâo, — répétait-elle. — Ah ! je le savais bien. Voilà les arbres et les fontaines, les coupoles et les tours, et les palmiers, et les grandes fleurs rouges et blanches. Gâo !...

A l'horizon en flammes, une ville fantastique montait, en effet, étageait ses prodigieux édifices d'arc-en-ciel. Devant nos yeux agrandis, l'atroce mirage multipliait son abominable fièvre.

— Gâo, — criai-je, — Gâo !

Et, presque aussitôt, je poussai un autre cri, de douleur

et d'horreur, celui-là. La petite main de Tanit-Zerga, je la sentis mollir dans la mienne. J'eus tout juste le temps de recevoir dans mes bras l'enfant, et de l'entendre me murmurer, comme dans un souffle :

— Et alors, ce sera l'heure de la délivrance. L'heure de la délivrance et de la royauté.

Ce fut quelques heures plus tard, que, m'aidant du couteau qui lui avait servi deux jours auparavant à dépouiller la gazelle des dunes, je creusai dans le sable, au pied du rocher où elle avait rendu l'âme, la fosse où allait dormir Tanit-Zerga.

Quand tout fut prêt, je voulus revoir le cher petit visage. J'eus une courte défaillance... Vite je ramenai sur la face brune le haïk blanc et je déposai dans la fosse le corps de l'enfant.

J'avais compté sans Galé.

La mangouste ne m'avait pas quitté des yeux, pendant tout le temps que j'accomplissai ma triste besogne. Quand elle entendit les premières poignées de sable rouler sur le haïk, elle poussa un cri strident. Je la regardai, je la vis, les yeux rouges, prête à bondir.

— Galé ! — suppliai-je.

Et je voulus la caresser.

Elle me mordit la main, puis, ayant sauté dans la fosse, se mit à gratter, écartant furieusement le sable.

Par trois fois, j'essayai de l'éloigner. Je sentais que jamais je n'arriverais au bout de ma tâche, et que, même si j'y parvenais, Galé resterait là et déterrerait le corps.

Ma carabine était à mes pieds. Une détonation secoua les échos de l'immense désert vide. L'instant d'après, Galé, couchée sur le cou de sa maîtresse, à l'endroit où je l'avais vue tant de fois, dormait elle aussi de son dernier sommeil.

Quand il n'y eut plus à la surface du sol qu'un léger tertre de sable piétiné, je me levai en chancelant, et m'en allai dans le désert, au hasard, vers le Sud.

XX

LE CERCLE EST FERMÉ

Au fond de la vallée de l'oued Mia à l'endroit où un chacal avait crié, la nuit où Saint-Avit me dit avoir tué Morhange, un autre chacal, peut-être le même, cria de nouveau.

J'eus immédiatement la sensation que cette nuit-ci allait voir quelque chose de définitif s'accomplir.

Nous étions assis, ce soir comme l'autre, sous la pauvre véranda aménagée au flanc de notre salle à manger. Un sol de plâtre, une balustrade de rondins croisés, quatre poutres supportant un toit d'alfa.

J'ai déjà dit que cette balustrade s'ouvrait largement sur le désert. Quand il eut fini de parler, Saint-Avit se leva et vint s'y accouder. Je le suivis.

— Et puis? — lui dis-je.

Il me regarda.

— Et puis, quoi? Tu n'ignores pas, je pense, ce que tous les journaux ont raconté, comment je fus retrouvé, mourant de faim et de soif, par une *harka* aux ordres du capitaine Aymard, dans le pays des Aouelimiden, et amené à Tombouctou. Un mois durant, j'eus le délire. Ce que j'ai pu raconter, au cours de mes crises de fièvre chaude, je ne l'ai jamais su. Les officiers du cercle de Tombouctou, tu le comprends, ne se sont pas chargés de me le répéter. Quand je leur fis le récit de mes aventures, tel qu'il figure au rapport de la mission Morhange-Saint-Avit, je n'eus cependant pas de peine à comprendre, à la froideur polie avec laquelle ils écoutèrent mes explications, que la version officielle que je leur donnai devait différer sur certains points des détails qui m'étaient échappés dans mon délire.

On n'insista pas. Il resta acquis que le capitaine Morhange, ayant succombé à une insolation, avait été enterré par mes soins, sur la berge de l'oued Tarhit, à trois étapes de Timissao. Tout le monde sentait bien les trous qu'il y avait dans mon récit. On devinait sans doute quelque drame mystérieux. Mais pour des preuves, c'était autre chose. Devant l'impossibilité de les réunir, on préféra étouffer ce qui n'aurait été qu'un

inutile scandale. Mais, tous ces détails, tu les connais d'ailleurs aussi bien que moi.

— Et... elle? — interrogeai-je timidement.

Il eut un sourire de triomphe. Triomphe de m'avoir ainsi conduit à ne plus songer ni à Morhange, ni à son crime, triomphe de sentir qu'il était parvenu à m'inoculer sa folie.

— Elle, — dit-il, — elle. Depuis six ans, je ne sais plus rien d'elle. Mais je la vois, je lui parle. Je songe à l'instant où je paraîtrai de nouveau en sa présence... Je me jetterai à ses pieds, et lui dirai seulement : « Pardonne, j'ai pu m'insurger sous ta loi. Je n'ai pas compris. Maintenant, je sais, et tu vois, comme le lieutenant Ghiberti, je reviens. »

« Famille, honneur, patrie, disait le vieux Le Mesge, vous oublierez tout pour elle. » Le vieux Le Mesge est un homme stupide, mais il parlait par expérience. Il savait ce qu'avait pesé, devant Antinéa, la volonté des cinquante fantômes de la salle de marbre rouge.

« Et maintenant, me diras-tu à ton tour, cette femme, qu'est-elle au juste? » Le sais-je bien moi-même? Et d'ailleurs que m'importe. Que m'importe son passé et le mystère de ses origines, qu'elle soit la descendante avérée du Dieu des Mers et des sublimes Lagides, ou la bâtarde d'un ivrogne polonais et d'une fille du quartier Marbeuf.

Ces détails ont pu, à l'époque où j'eus la faiblesse d'être jaloux de Morhange, intéresser le ridicule amour-propre que les gens civilisés mêlent sans cesse aux choses de la passion. Mais j'ai tenu dans mes bras le corps d'Antinéa. Je ne veux plus rien savoir d'autre, ni si les champs fleurissent, ni ce qu'il adviendra du simulacre humain...

Je ne veux pas le savoir. Ou, plutôt, c'est parce que j'ai une vision trop exacte de cet avenir que je prétends m'anéantir dans la seule destinée qui en vaille la peine : une nature insondée et vierge, un amour mystérieux.

Une nature insondée et vierge. — Il faut que je t'explique. Une fois, dans une ville populeuse, un jour d'hiver, tout zébré de la suie qui retombe des noires cheminées d'usines et de ces affreux caravansérails que sont les maisons des faubourgs, j'ai suivi un enterrement.

Nous accompagnâmes le convoi dans la boue. L'église était

récente, humide et pauvre. A part deux ou trois personnes, des parents abrutis par une douleur morne, tous les gens du cortège n'avaient dans les yeux qu'une idée : trouver un prétexte pour prendre la tangente. Ceux qui vinrent jusqu'au cimetière furent ceux qui ne trouvèrent pas ce prétexte. Je vois les murs gris avec les ifs miteux, les ifs, ces arbres de soleil et d'ombre, si beaux dans les paysages du midi, sur une mince colline d'azur. Je vois les hideux croque-morts, en jaquettes graisseuses et tubes cirés. Je vois... Non, tiens, c'est horrible.

Près de la muraille, dans un canton reculé, un trou était creusé dans une affreuse glaise caillouteuse et jaune. C'est là qu'on laissa ce mort, dont je ne me rappelle plus le nom.

Pendant qu'on l'y faisait glisser, je regardais mes mains, mes mains qui avaient pressé, dans un paysage d'une lumière unique, les mains d'Antinéa. Une immense pitié me prit de mon corps, une immense crainte de ce qui le menaçait dans ces villes de boue. « Se peut-il, me répétai-je, que ce corps, ce cher corps, sans doute ce corps unique, s'en vienne aboutir là! Non, non, corps précieux entre tous les trésors, je te le jure, je t'épargnerai cette ignominie, tu ne pourriras pas sous un numéro d'écrou, dans l'ordure d'un cimetière suburbain. Tes frères d'amour, les cinquante chevaliers d'orichalque, t'attendent, muets et graves, dans la salle de marbre rouge. Je saurai te ramener auprès d'eux. »

Un amour mystérieux. — Honte à celui qui étale le secret de ses amours. Le Sahara jalonne autour d'Antinéa son infranchissable barrière, c'est pourquoi les exigences les plus compliquées de cette femme sont en réalité plus pudiques et chastes que ne le sera ton mariage, avec son obscène luxe de publicité, les bans, les annonces, les faire-part informant un peuple gouailleur et vil qu'à telle date, à telle heure, tu auras l'avantage de violer ta petite vierge de quatre sous.

C'est tout, je crois bien, ce que j'avais à te dire. Non, quelque chose encore. Je te parlais tout à l'heure de la salle de marbre rouge. Il y a, au sud de Cherchell, la vieille Césarée, à l'ouest du petit fleuve Mazafran, sur une colline qui émerge au matin des brumes roses de la Mitidja, une mystérieuse pyramide de pierre. Les gens du pays l'appellent le *Tombeau*

de la Chrétienne. C'est là que fut déposé le corps de l'aïeule d'Antinéa, cette Cléopâtre Sélené, fille de Marc-Antoine et de Cléôpâtre. Placé sur le chemin des invasions, cet hypogée a gardé son trésor. Nul n'a jamais su découvrir la chambre peinte où repose, dans son cercueil de verre, le corps splendide. Ce qu'a fait l'aïeule, la petite-fille saura le dépasser en sombre magnificence. Au centre de la salle de marbre rouge, sur le rocher où palpite la plainte invisible de la fontaine ténébreuse, une plate-forme est ménagée. C'est là que s'érigera, sur son fauteuil d'orichalque, avec en tête le pschent et l'uræus d'or, avec en main le trident de Neptune, la femme merveilleuse dont je t'ai parlé, le jour où les cent vingt niches creusées en rond autour de son trône auront reçu chacune leur proie consentante et comblée.

Lorsque j'ai quitté le Hoggar, c'était, tu t'en souviens, la stalle 55 qui devait être la mienne. Depuis, je n'ai cessé de calculer, et j'ai conclu que c'est dans la stalle 80 ou 85 que je dois reposer. Mais des calculs peuvent être erronés qui se fondent sur une base aussi fragile que la fantaisie d'une femme. C'est pourquoi je suis sans cesse plus nerveux. Il faut se hâter, te dis-je, il faut se hâter.

— Il faut se hâter, — répétai-je, — comme dans un songe.

Il releva la tête avec une indicible expression de joie. Ses mains tremblaient de bonheur en serrant les miennes.

— Tu la verras, — répéta-t-il avec ivresse, — tu la verras.

Éperdu il me prit dans ses bras, et m'y pressa longuement.

Une extraordinaire félicité nous submergeait l'un et l'autre, tandis que, riant tour à tour et pleurant comme des enfants, nous ne cessions de répéter :

— Hâtons-nous. Hâtons-nous.

Subitement, une légère brise s'éleva qui fit bruire les touffes d'alfa de la toiture. Le ciel de lilas très pâle pâlit, pâlit encore, et tout à coup une immense déchirure jaune le fendit à l'est. L'aube parut dans le désert vide. Au fond des bastions, ce furent des bruits sourds, des meuglements, des bruits de chaînes. Le poste s'éveillait.

Pendant quelques secondes, nous demeurâmes sans mot dire, l'œil fixé sur la piste du sud, la piste par laquelle on gagne Temassinin, l'Éguéré, le Hoggar.

Un coup frappé derrière nous, à la porte de la salle à manger nous fit tressaillir.

— Entrez, — fit, d'une voix redevenue très dure, André de Saint-Avit.

Le maréchal des logis chef Châtelain, était devant nous.

— Que me voulez-vous, à cette heure? demanda brusquement André de Saint-Avit.

Le sous-officier était au garde à vous.

— Excusez-moi, mon capitaine. Un indigène a été surpris cette nuit par la ronde aux environs du poste. Il ne se cachait d'ailleurs pas. Dès qu'il a été emmené ici, il a demandé à être conduit devant le commandant. Il était minuit, je n'ai pas voulu vous déranger.

— Qu'est-ce que c'est que cet indigène?

— Un Targui, mon capitaine.

— Un Targui. Allez le chercher.

Châtelain s'effaça. Escorté par un de nos goumiers, l'homme était derrière lui.

Ils pénétrèrent sur la terrasse.

Haut de six pieds, le nouveau venu était en effet un Targui. Le jour naissant luisait sur ses cotonnades d'un bleu noir. On voyait étinceler ses grands yeux sombres.

Quand il fut en face de mon compagnon, je vis un tressaillement aussitôt réprimé secouer les deux hommes.

Ils se regardèrent un instant en silence.

Puis, d'une voix très calme, le Targui dit, en s'inclinant :

— La paix soit avec toi, lieutenant de Saint-Avit.

De la même voix calme, André lui répondit :

— La paix soit avec toi, Cegheïr-ben-Cheïkh.

PIERRE BENOIT

A propos du roman de M. Pierre Benoit, qui porte le titre d'un célèbre dialogue de Platon et que publie actuellement la *Revue de Paris*, nous croyons devoir informer nos lecteurs de la prochaine parution d'un ouvrage posthume du regretté géographe Onésime Reclus, consacré à l'Afrique septentrionale française et intitulé : l'*Atlantide*. Ce titre est également celui d'un poème en douze parties de l'écrivain catalan Verdaguer.

LA CRISE DU PATRIOTISME RUSSE

Comment se peut-il que les Russes aient renoncé à défendre leur pays du jour où il s'est trouvé libre? Une telle défaillance est si monstrueuse, même dans « le pays de toutes les possibilités », qu'on se refuse à croire qu'elle soit l'œuvre uniquement des maximalistes ; leur propagande n'aurait entamé ni l'armée, ni le peuple, si elle n'y avait trouvé de secrètes et profondes sympathies. Nous voudrions rechercher leurs origines proches ou lointaines.

Tandis que les autres peuples d'Europe ont eu de bonne heure leur cadre à peu près marqué, les tribus slaves ou finnoises dont descendent les Russes actuels ont longtemps erré dans la plaine immense qui va de la Baltique à la mer Noire, en quête, ou de champs nouveaux, ou d'abris contre les nomades venus d'Asie. S'enfoncer sous les bois ou reculer dans la steppe, c'était leur tactique invariable, et la cause la plus claire de ce que les anciens appelaient l'anarchie, l'éparpillement slave. Il en subsiste quelque chose dans ce que nous nommons, nous, le pacifisme du Russe, son indifférence à des frontières qu'il ne connaît pas, et le goût de la plupart de ses stratèges pour les belles retraites.

Goût malheureux, d'ailleurs, et de tout temps. Si vaste que fût la plaine, les chasseurs d'esclaves ou de Slaves — c'était tout un — ont toujours su y découvrir leur proie. La première légende des Russes leur rappelle qu'au VIe siècle,

les Avares les ont asservis, ont outragé leurs femmes ; la seconde, qu'au IXe siècle, pour mettre fin à leur « anarchie slave », les Varègues sont venus de Scandinavie leur enseigner l'ordre, c'est-à-dire le nom et l'usage du knout; moyennant quoi, de Novgorod à Kief, de Kief à Moscou, des principautés se fondent, bientôt rivales les unes des autres, et que l'invasion mongole du XIIIe siècle fait disparaître. A peu près seule, Moscou échappe au désastre; lentement, péniblement, ses princes fondent un vaste empire, et dès lors, on peut parler, en Russie, d'un patriotisme d'État. A vrai dire, ce patriotisme est moins national que religieux. Contre l'Orient païen, le Moscovite est chrétien ; contre l'Occident catholique et latin, il est « orthodoxe », à la façon et avec tout le fanatisme de Byzance. « L'orthodoxie » est si bien l'essentiel pour lui, qu'au début du XVIIe siècle, quand une armée polonaise menace Moscou, les boïars imaginent, pour l'arrêter, de promettre le trône à son chef, le prince Vladislas, sous la condition qu'il se fera orthodoxe, et d'avance ils lui livrent leurs places. Naturellement, une fois qu'il les tient, le Polonais refuse de s'exécuter. « Nous lui avons ouvert nos portes, gémissent alors les gens de Smolensk, et maintenant nous voici livrés à l'esclavage, au latinisme odieux ! » Contre ce latinisme, une armée s'improvise et les Polonais sont chassés, mais le danger d'une contamination de la « Sainte Russie » par les étrangers ne tardera pas à reparaître, et plus grave encore que par le passé.

Vers 1650, le second des Romanof, le tsar Alexis, s'avise de remettre d'accord certains usages russes avec ceux des autres Églises chrétiennes d'Orient, par exemple en ce qui concerne le signe de croix que les Russes faisaient avec trois doigts. Ses sujets protestent ; pour eux, les instigateurs grecs de la réforme et ses exécuteurs, depuis le Patriarche de Moscou jusqu'au dernier des serviteurs du tsar, sont tous des hérétiques; il n'y a plus de vrais chrétiens et de vrais Russes que les fidèles à l'usage ancien, les « vieux-croyants ». Ces vieux-croyants, l'État les pourchasse ; emprisonnés, martyrisés, ils croient à l'approche de l'antéchrist, et bientôt après, à son arrivée. Voici, en effet, à la fin du siècle, que le fils d'Alexis, le Pierre le Grand de l'histoire, s'entoure d'étrangers et s'affuble d'un

titre nouveau d'*Imperator*, dont les lettres, mises bout à bout avec leur valeur traditionnelle en nombres, donnent 666, qui est, assure-t-on, le chiffre de la Bête de l'Apocalypse! Les vieux croyants attendent donc la fin du monde à bref délai; puis, comme elle tarde, il se cherchent jusqu'aux confins de la Chine un refuge provisoire, les *Eaux-Blanches* qui leur sont promises par des prophéties, et cependant le soupçon leur vient que par ces *Eaux-Blanches* mystérieuses, on doit entendre la Russie délivrée de l'hérésie et des étrangers maudits qui l'ont apportée. Peu à peu, dans l'espoir de cette délivrance, un lien s'établit entre les sectaires endurcis et les masses plus molles qui, quoique dociles au pope officiel, détestent les fonctionnaires, qu'ils soient étrangers ou russes; n'ont-ils pas, les uns et les autres, circonvenu le tsar, aboli les usages séculaires, les traditions qui protégeaient le moujik contre l'arbitraire des gens d'en haut? Débarrassé d'eux, redevenu seul maître du sol russe, le peuple tout entier aura trouvé ses *Eaux-Blanches*.

Cet instinct révolutionnaire n'est pas précisément de l'antipatriotisme, puisque la haine des étrangers en est un des éléments, et le fait est qu'au régiment, dans les guerres qui le mettent aux prises avec ces étrangers, le soldat russe est brave et discipliné. Mais, au village, l'ennemi, pour lui, c'est le seigneur, et 1812 a failli le prouver. On sait que Napoléon, sollicité de déchaîner la révolte agraire, s'y est refusé, tout soldat de la révolution qu'il est, et peut-être parce que, soldat, les moyens qu'emploiera Guillaume II lui répugnent. Le mouvement en reste donc aux murmures notés par Tolstoï dans *Guerre et Paix*, et c'est l'instinct xénophobe qui prend le dessus et se déchaîne contre les traînards de la Grande Armée, aussi féroce qu'une jacquerie l'aurait été trois mois plus tôt. Pour cette fois, la classe dirigeante et possédante est hors d'affaire et, semble-t-il, pour longtemps. Après 1812, en effet, l'orgueil de la grandeur russe pénètre les masses; peu à peu réduit, le service militaire leur pèse moins; en 1862, l'abolition du servage fait disparaître un de leurs principaux griefs. Ces progrès ont d'ailleurs leur contre-partie; la confiance dans la grandeur russe éveille l'idée qu'un maître absolu n'est plus nécessaire, et, d'autre part, la diminution des lots de

terre, résultat de l'excès des naissances, fait que les paysans convoitent de plus en plus les domaines seigneuriaux. Mais que de conditions devront être réunies pour que cette convoitise tourne en révolte ! Il faudra que le prestige du tsar ait baissé : que son armée soit occupée, comme en 1812, par des ennemis du dehors, et qu'enfin la masse ait des meneurs. Or, ils ne peuvent guère lui venir que de la classe des seigneurs et des fonctionnaires, et la probabilité est mince que, vivant de l'État, pour l'État, ces privilégiés oublieront un jour, pour servir les appétits d'en bas, leur devoir et leur intérêt.

Une raison, d'abord, s'oppose à cet oubli, celle-là même qui a si fort aggravé la haine du peuple contre les nobles, leur origine souvent étrangère ; ç'a été de tout temps, en effet, l'habitude des princes russes de grouper autour d'eux des mercenaires venus de partout, et cela pour une bonne raison : la monarchie elle-même avait été, en Russie, une importation, et des étrangers la serviraient donc mieux que des indigènes. Mais le péril est, avec eux, que souvent ils gardent, de leur pays d'origine, le souvenir que l'autorité du souverain y était moins lourde qu'en Moscovie, et justement, ce souvenir, la politique de Pierre le Grand le ranime en eux ; grâce à ses guerres, ils voient en Pologne, en Suède, des nobles qui dirigent l'État ; après sa mort, et notamment en 1730, ils essaient d'en faire autant, échouent, mais obtiennent, un peu plus tard, la suppression de leur service obligatoire. Dès lors, beaucoup d'entre eux passent leur vie dans leurs domaines, laissant ainsi leur place dans l'État à des roturiers plus ou moins diplômés. Au temps de Catherine II, la noblesse un peu ancienne ne reste vraiment maîtresse que dans l'armée, où la retiennent, après des guerres heureuses contre les Polonais et les Turcs, la lutte contre les Jacobins de France et leur successeur, Napoléon. Mais 1812 arrive, puis les campagnes d'Allemagne et de France, et la paix faite, c'est, selon l'expression de Hertzen, « la fonte du colosse de neige », ou, plus prosaïquement, la lente désagrégation de la caste qui fournit ses agents à l'État.

Certes, la carrière des armes a toujours de l'attrait pour la jeune noblesse, et Tolstoï n'a pas manqué de modèles

pour ses héroïques adolescents, les Pétia et les Volodia dont *Guerre et Paix* et les *Récits de Sévastopol* nous ont conté la mort sous les coups des Français ; mais il faut bien dire qu'au cours du siècle, leur nombre va diminuant. Se ruiner dans la Garde, pendant la paix, n'était pas à la portée de tous, et languir en province, dans un régiment oublié, était peu séduisant ; faire la guerre à des Polonais, comme en 1830, à des Hongrois, comme en 1849, pour leur imposer la domination, aux uns du Russe, aux autres de l'Autrichien, ne l'était pas beaucoup plus. Restait l'administration, mais si elle avait eu son temps héroïque, alors qu'il fallait jeter le pays dans un moule nouveau, il ne s'y agissait plus, au XIXe siècle, que de s'embusquer à la Cour, ou de paperasser dans les bureaux et de pourchasser les suspects. Peu à peu, sous l'influence de la littérature, le nombre des oisifs et des mécontents augmente ; l'ancien serviteur-né de l'État passe le plus clair de son temps à s'irriter de ce qu'il est et à rêver de ce qu'il devrait être.

Dans le premier cas, il répète volontiers le mal que des étrangers ont pu dire du passé de la Russie et de toutes les tares qui, encore au XIXe siècle, la mettent derrière ses voisins d'Occident et peut-être hors de l'Europe ; si quelque patriote objecte que pourtant les Russes sont chrétiens, comme les Européens, on lui rétorque, avec le pessimiste Tchaadaief, que les Abyssins le sont aussi. Privés de la civilisation européenne, sauf en ce qu'elle a de plus rudimentaire, les Russes ont-ils du moins une civilisation à eux ? A Londres, au Palais de Cristal, vers 1866, Tourguénief passe en revue les produits de l'art de tous les peuples, et conclut que si le monde s'effondrait autour de cette exposition, les îles Sandwich y survivraient par certains modèles de barques ou de lances, tandis que l'immense Russie disparaîtrait tout entière. Et qu'espérer de l'avenir ? L'opinion des de Maistre et des Joubert sur « un peuple dont on a fait ce qu'il ne peut être et qui redeviendra ce qu'il était », a ses fidèles en Russie, persuadés, comme Tourguénief, que pour garder la puissance qu'il doit à de simples hasards politiques, il faudrait à ce peuple un patient travail, auquel il est incapable de s'assujettir.

Il y a pourtant un amour-propre national qui se révolte contre ces arrêts et les retourne, à l'occasion, contre les autres peuples. A Moscou, un petit groupe d'écrivains, les slavophiles des années « quarante », renverse les termes de la comparaison classique entre l'Europe civilisée et la Russie barbare; c'est celle-ci, affirme Dostoïevski, leur disciple, « qui trouvera une issue aux angoisses de l'âme occidentale ». Ce rôle providentiel, les slavophiles en trouvent la preuve dans le passé même de la Russie, tel que l'a décrit « le Christophe Colomb des gloires nationales », l'historien Karamzine, et aussi sans doute dans son présent, mais en général ils en parlent beaucoup moins que de son avenir. « Ils pressent, ils sucent, ils mâchent cette malheureuse question de l'avenir russe, dit Tourguénief, comme les enfants la gomme élastique », et toujours pour conclure que « tout viendra », car le vrai Russe, le moujik, est bien au-dessus de la science des soi-disant civilisés; s'il n'est pas, comme eux, « étatique », c'est que la loi divine lui suffit et qu'il l'imposera au monde. « Il porte en germe, explique le Père Zozime de Dostoievski, le salut de la Russie et de l'humanité... plus l'homme est près de la nature, plus il y a de force providentielle et sainte en lui[1]. »

Dans ce patriotisme bizarre, les libéraux et les admirateurs de l'Europe ont beau jeu à dénoncer un retour de la vieille bigoterie moscovite, et ils le font sans s'apercevoir que, pour eux, à beaucoup d'égards, ces slavophiles si rétrogrades sont pourtant des alliés. En effet, s'ils tendent une main, avec leur culte de la Sainte Russie, aux sectaires qui maudissent toute nouveauté, ils tendent l'autre, avec leur apothéose du peuple, aux utopistes qui voudraient, eux, faire table rase de l'histoire, et qui sont légion dans la classe cultivée. « Les Russes ne comprennent pas, écrit l'un d'eux, qu'ils doivent se soumettre aux faits... » et surtout à ceux du passé. Pour la plupart, ils n'en veulent savoir que ce qui sert à leurs polémiques, l'esclavage du peuple, les scandales de Cour, « l'effort des tsars pour abêtir leurs sujets », et dégagés ainsi du passé, ils n'ont pas de peine à se désinté-

1. Dans *les Frères Karamazof*.

resser aussi du présent. « Sous l'ancien régime, disait l'an dernier le ministre des Affaires étrangères, Terechtchenko, un honnête homme ne pouvait être patriote », et le patriotisme, en effet, l'aurait gêné. Comme il ne voyait l'avenir que dans la liberté politique, tous les moyens lui semblaient bons pour affaiblir le tsarisme, il n'imaginait pas que la Russie pût en souffrir par contre-coup. En 1854, des aristocrates se réjouissent, à Moscou, quand les Anglo-Français débarquent en Crimée, et plus encore, l'année suivante, après Malakof : il faudra bien que le gouvernement se résigne à des réformes! Pour la même raison, en 1866, puis en 1870, on se console, dans certains cercles pétersbourgeois, des succès de la Prusse, car, agrandie, elle entrera en lutte avec la Russie. S'il en est ainsi de simples libéraux, que peuvent espérer les vrais révolutionnaires?

Il y a longtemps qu'ils rêvent d'un cataclysme total. Vers 1830, avant l'Allemand Stirner qui passe pour le père de l'anarchisme, un aristocrate russe ahurit les bourgeois de Dresde avec une doctrine qui n'est au fond qu'une adaptation des anathèmes des vieux-croyants contre la Russie de Pierre le Grand. « L'important est de détruire ; il nous faudra brûler nos ulcères, amputer nos membres gangrenés... — Et lorsque vous aurez tout détruit, lui demande-t-on, que ferez-vous? — Ce qu'ont fait les Jacobins sur les ruines de la Bastille ; ils y plantèrent un écriteau avec l'inscription : « Ici l'on danse ! » C'est de quelques années plus tard que datent les vers fameux de Tchitchérine. « Qu'il est doux d'exécrer la patrie — d'attendre son effondrement — et de voir à travers ses ruines — l'aube de l'universel renouveau ! » Que cet écroulement soit fatal, inévitable, on n'en doute pas. « Il faudrait des miracles d'esprit et de volonté pour sauver la Russie, écrit Bakounine en 1866. Notre État n'a rien d'organique ; tout y tient par de simples liens matériels et rien n'arrêtera sa débâcle une fois commencée. C'est bien sûr que tôt ou tard il crèvera ! » D'ailleurs, Bakounine compte pour ce dénouement moins sur l'inerte peuple russe que sur une poussée venue du dehors, d'Europe, et, du fond de son exil, il travaille à la susciter. « Nous autres, réfugiés, nous avons le devoir sacré de faire comprendre au monde l'urgence de la destruc-

tion de cet exécrable Empire. » On entretient donc la légende de la Russie ennemie-née des peuples libres. « Elle est, explique Stepniak, le seul des États européens qui soit encore un État conquérant... Pourquoi doit-elle jouer, seule, ce rôle de perturbatrice continuelle de la tranquillité et du développement des peuples [1]? »... Et cette contre-vérité étant devenue article de foi pour les révolutionnaires, il ne faut pas s'étonner de leur colère contre la France lors de la conclusion de l'alliance franco-russe, qui gêne leur manœuvre et compromet leur succès.

Ce qu'il sera, ce succès, Bakounine l'a dit dès 1867 : l'ordre établi par Pierre le Grand sera détruit, et même tout ordre d'État, car « il est incompatible avec le bien-être et la liberté du peuple ». La Russie toute superstructure rasée, deviendra un ponton à la dérive, et tant mieux s'il fait eau et se disloque ! Il faut en effet que, pour renaître, ce pays soit d'abord mis en morceaux, comme le vieil Aeson dans la fable de Médée. « Pourquoi, écrit Herzen, ne vivrions-nous pas d'égal à égal avec la Pologne, l'Oukraine, la Finlande?... Même si la Sibérie se séparait demain d'avec nous, nous serions les premiers à l'en féliciter. » Quelques années plus tard, Stepniak expose que tous les pays de frontière cesseront d'être russes; après quoi l'Ukraine formera deux ou trois États, et la Grande-Russie neuf ou dix.

Ils comptent d'ailleurs ne pas être seuls à jouir des bienfaits de leur révolution; Bakounine espère que « le brigandage russe, un des faits les plus respectables de l'histoire de Russie, ne laissera pas pierre sur pierre en Europe ». Il se heurtera, sans doute, au patriotisme bourgeois qu'incarne, par exemple, un néfaste Garibaldi [2], mais encore un peu, et le temps viendra qu'en 1907, Trotski, encore inconnu, décrit dans son livre *Notre Révolution*. Après avoir expliqué que dans l'Europe occidentale il n'y aura plus jamais de guerre, le futur négociateur de Brest-Litovsk prédit que la révolution éclatera d'abord en Russie, qu'elle passera en Pologne et qu'alors Guillaume II mobilisera son armée, mais qu'aussitôt la démo-

1. *La Russie souterraine.*
2. Article du *Kolokol* (*la Cloche*).
3. V. correspondance de Herzen et de Bakounine, *passim*.

cratie allemande se soulèvera, tandis qu'en France la banqueroute russe, déclenchée à propos, provoquera un *krach* et ruinera la bourgeoisie, de toute façon.

Assurément, ces prophètes ne représentent pas toute l'opinion, mais ils la dominent et l'entraînent. Hypnotisé par son rêve de liberté, l'homme cultivé qu'en tout autre pays sa culture mettrait au centre gauche, emboîte, en Russie, le pas aux extrémistes, et non pas simplement par tactique provisoire ; il se complaît dans toutes les chimères, par dilettantisme, par mysticisme, et aussi pour étonner l'Europe. « Les Russes triomphent, écrivait le marquis de Custines, il y a trois quarts de siècle, quand nous ne savons plus que dire ni que penser d'eux et de leur pays[1] ». Pose alors inoffensive, mais qui cessera de l'être quand, entre la Russie d'en haut qui divague et celle d'en bas qui ronge son frein, il se trouvera un médiateur pour unir et entraîner sous un flot de mysticisme les fantaisies des uns et les convoitises des autres. Ce médiateur, ce sera Tolstoï.

***

Nous l'avons déjà nommé à propos des jeunes officiers qu'il a décrits, avec tant d'émotion peut-être parce qu'à un moment il a partagé leurs sentiments. « J'ai demandé à aller en Crimée, écrit-il à son frère en 1865, surtout par un certain patriotisme qui, je te l'avoue, m'a fortement saisi le cœur. » Ce patriotisme dont il semble surpris, il le sent encore lors de la chute de Malakof. « J'ai pleuré quand j'ai vu le drapeau français sur nos bastions », mais bientôt il le discute. Dans ses *Récits de Sévastopol*, la plupart de ses personnages sont braves par calcul ou par vanité ; il ne croit pas à l'existence, chez eux, d'une ardeur simplement patriotique, et tout compte fait, il lui semble qu'elle ne serait fondée ni en droit ni en vérité. « Un doute pénible m'accable, peut-être une de ces vérités dangereuses obscurément enfoncées dans l'âme de chacun, et qu'il vaudrait mieux ne pas exprimer... Où, dans mes récits, voyons-nous le mal à éviter, le bien à chercher? Où est le traître, où est le héros? Tous sont bons, tous sont mauvais...

1. *Voyage en Russie*, 1841.

Mon seul héros, c'est le vrai. » Il sait d'ailleurs où le trouver, ce vrai ; dès ce temps, il parle de l'œuvre à laquelle il se sent capable de consacrer sa vie, « la fondation d'une nouvelle religion, celle du Christ purifiée du dogme et des mystères. Unir les hommes par la religion, voilà l'idée qui me guide. »

Pour réaliser cette union des hommes, il faut d'abord combattre le mensonge qui sépare les bons et les mauvais peuples. La dénonciation de ce mensonge, nous la trouvons non seulement dans les pamphlets pacifistes de sa vieillesse, mais déjà dans *Guerre et Paix*. Selon lui, l'auteur des conflits des peuples, c'est l'État, le pouvoir constitué, temporel ou spirituel. « Il est toujours aux mains des pires », dit-il dans *Dernières Paroles*, et cela parce que ces pires dépravent le peuple qui, laissé à lui-même, est bon...; toutes les horreurs des jacqueries russes, de celle de Stenka Razine au XVIIe siècle, de Pougatchef au XVIIIe, ne sont que la conséquence et la faible imitation des horreurs des Ivan le Terrible et des Pierre le Grand ». Encore en 1905, si des paysans viennent d'agir en brutes, « c'est qu'on les a affolés et rendus féroces ». En somme, il répète le traditionnel « c'est la faute au gouvernement ! » mais il ajoute, en bon Russe : « C'est aussi celle de l'Europe et de la civilisation. » Que Tourguénief la défende, cette civilisation, Tolstoï sait bien, lui, que, transportée en Russie, « elle y est seulement un arrangement de vilenies et de sottises »; qu'en Occident même, elle n'est que mensonge ; que ses inventions « télégraphie, bombes, photographie, électricité, etc. », ne sont que des moyens d'augmenter les plaisirs des oisifs et par conséquent la peine des travailleurs.

Causes de vice ou de souffrance, il faut les détruire. On aura vite raison de la civilisation ; la richesse individuelle supprimée, les profiteurs du travail d'autrui disparaîtront comme ont disparu, après l'abolition du servage, les comédiens serfs des propriétaires nobles. Pour le gouvernement, la difficulté ne sera pas plus grande. Le peuple russe, en effet, a la chance d'être ce qu'on appelle « arriéré » ; il a peu de besoins et sait y subvenir tout seul. Il se passera donc aisément de gouvernants dès qu'il aura décidé de ne plus obéir qu'à la loi divine qui suffit à tout, comme le prouvent « les communautés de sectaires qui, en Extrême-Orient, dans des régions mal

connues, ont vécu et prospéré jusqu'au jour où elles furent découvertes par des fonctionnaires ». Débarrassé de ceux-ci, le peuple russe prospérera de même, et aussi ses frères, les peuples orientaux. « Ils n'auront rien à changer à leur existence ; il leur suffira d'être indépendants à l'égard du pouvoir et fidèles à l'agriculture ». En d'autres termes, les villageois n'auront qu'à vivre de leurs champs, comme leurs aïeux, et à dire aux gens des villes : « Nous ne voulons plus rien savoir de vous ! »

Assurément ceux-ci protesteront, mais que pourront-ils si les paysans s'abstiennent de les aider, comme ils l'ont toujours fait et le font encore, on ne sait pourquoi. « On doit s'étonner de les voir contribuer eux-mêmes à leur asservissement, payer l'impôt, donner leurs fils à l'armée... S'ils cessaient, les impôts disparaîtraient et le service militaire, et toutes les vexations. » Et de plus, les paysans gagneraient la récompense attachée à l'observation de la loi divine, non le ciel dont Tolstoï ne tient pas compte, mais la terre, toute la terre. L'État écroulé, la propriété foncière individuelle disparaîtra ; il ne restera que la propriété collective des villages libres.

Il n'ignore pas d'ailleurs que pour être efficace, la résistance passive doit être universelle ; elle implique donc un accord, une organisation, quelque chose comme un recommencement de l'État qui serait dangereux, et que d'ailleurs les masses ne sauraient réaliser. Pour que les destins s'accomplissent, il faut une crise où l'État lui-même, par ses exigences provoquera la révolte quasi spontanée, et nous en revenons ainsi à l'idée de l'invasion providentielle. Certes, Tolstoï ne l'appelle pas en termes explicites ; mais il lui ouvre les portes en condamnant partout et toujours le devoir militaire et le patriotisme, d'abord au nom du christianisme, ensuite parce que les accepter serait justifier l'existence de l'État. « Il faut qu'il vive, prétendent ses défenseurs, pour que l'armée existe et que le peuple ne soit pas asservi par ses voisins. » Tolstoï hausse les épaules devant cet argument. « Il porte sa réfutation en lui-même. Tous les gouvernements l'emploient, et pourtant nous savons bien que tous les peuples d'Europe exaltent la liberté et la fraternité. Ces peuples n'ont

donc pas à se défendre les uns contre les autres. » On croirait à de l'ironie, mais Tolstoï continue en démontrant que, si tel ou tel pays songe encore à la guerre, c'est que ses gouvernants, faussement, lui font croire à des menaces ; qu'en réalité, ni Allemands, ni Français, ni Russes n'ont envie de se battre, et que leur entente se fera, malgré leurs chefs. Par suite « tout ce qui prépare à la guerre est condamnable autant que la guerre elle-même »; le *si vis pacem para bellum* des Occidentaux n'est qu'une mystification. Pour s'assurer la paix, il suffit de vaquer à ses affaires, tranquillement, sans s'occuper des voisins ; « si vous agissez ainsi, ils seront séduits par votre heureuse vie et ne songeront qu'à vous imiter ».

Il se peut pourtant qu'un gouvernement réussisse à lancer son peuple à l'assaut d'un autre et que celui-ci, oubliant la maxime « tous sont mauvais et tous sont bons », recoure aux armes. Ce serait la pire des folies, car, ici encore, la non-résistance au mal est la seule défense efficace. « Si les deux cents millions d'Indous avaient refusé de commettre les violences commandées par les Rajahs, tous les Anglais, tant qu'ils sont, et non pas seulement cinquante mille, auraient été impuissants à conquérir l'Inde. » Puis, dans un conte populaire, *Ivan l'Imbécile*, il expose que, si le peuple envahi, ruiné, violenté, reste impassible, l'envahisseur s'en retournera chez lui, honteux et confus. Si les gens au pouvoir ne veulent pas comprendre cette vérité, qu'ils se gourment entre eux ; les travailleurs resteront « au-dessus de la mêlée » et s'acquerront ainsi un grand mérite moral, car « maintenir par la force le conglomérat nommé Russie serait un grand péché ». Plutôt que d'en accepter une part, même infime, Tolstoï est prêt à tous les sacrifices. « Pour moi, dit-il à un journaliste français, au début de la guerre russo-japonaise, j'abandonne Pétersbourg, Moscou, Iasnaïa-Poliana, tout ce que les Japonais voudront ! » Qui n'agit pas de même est criminel ou fou ; voici l'amiral Makarof, par exemple, et les officiers qui ont péri, devant Port-Arthur, dans l'explosion du cuirassé *Petropavlovsk*. « Ce n'est pas pour la patrie qu'ils sont morts, mais pour leur ambition », et les plaindre serait d'autant plus mal à propos qu'ils ont entraîné dans leur perte nombre de pauvres diables qui n'en pouvaient mais.

Discuter ces idées serait superflu, mais il en faut constater l'influence. En haut, dans la classe cultivée, qui tient à sa part de civilisation, si maigre qu'elle soit, il y a peu de tolstoïsants entiers, déclarés, mais les gens tout à fait indemnes de tolstoïsme sont encore plus rares. Le « tous sont bons, tous sont mauvais », répond trop à la nature intime du Russe pour ne pas avoir de succès; il n'est, en somme, que la traduction littéraire de beaucoup de dictons nationaux. Quant aux âmes cultivées, scrupuleuses, le tolstoïsme développe en elles une sorte d'ataraxie qui est aussi très russe. « Ce qui nous mène aujourd'hui, expliquait un membre du Gouvernement Provisoire, l'an dernier, c'est le sentiment de l'illégitimité, de l'*irrationalité* de toute violence, de la nécessité et de la possibilité d'organiser une vie fondée, non sur un pouvoir de contrainte, mais sur un consentement libre, raisonné. » et c'est là, en effet, un des sentiments qui ont paralysé Kerenski. D'autre part, si nous nous retournons vers les masses, nous constatons en elles, dès le début du xxe siècle, un trouble qui a fait la joie des dernières années de Tolstoï. « Autrefois, écrit-il en 1905, peu de gens condamnaient certaines mesures du gouvernement ; aujourd'hui, tous, ou à peu près, jugent criminelle son activité », même celle qui concerne la défense du pays. « Les idées sont bien différentes de ce qu'elles étaient encore en 1877. Jamais il ne s'est passé ce qui se passe », et il analyse des lettres qu'il a reçues, énumère des scènes dont il a été témoin, au départ des recrues appelées pour la guerre de Mandchourie. Il en conclut que les temps sont proches. « Si étrange que paraisse l'expression : le jour viendra où les hommes seront pris de la fureur de s'aimer, je crois qu'elle est absolument juste. Ce jour se prépare. » Il constate ailleurs que le moujik commence à ressentir les doutes que lui-même ressentait dès 1855. « Cette question, — plaît-il à Dieu que nos chefs nous forcent à nous tuer? — c'est l'étincelle du feu que le Christ a allumé et qui va embraser la terre. Le savoir, le sentir, c'est pour moi une grande consolation. » En serait-ce encore une aujourd'hui? On aime à croire que l'ancien défenseur de Sévastopol se serait réveillé sous l'illuminé ; qu'en dépit de ses anathèmes contre la civilisation, il s'affligerait du recul de son pays, et qu'il aurait des regrets

pour les Pétia et les Volodia de 1917, les élèves-officiers, victimes d'une populace que sa propagande, elle aussi, a « affolée et rendue féroce ».

***

Mais faut-il dire « sa » propagande, quand elle ne s'écarte des autres que par des détails? Son pessimisme est, en effet, celui des Tchaadaief et des Tourguénief, à cela près qu'impitoyable pour les civilisés, il est, comme les slavophiles, plein de tendresse pour le peuple inculte et barbare. Avant lui, Herzen et Bakounine avaient parlé de l'État presque dans les mêmes termes ; il a seulement perfectionné leur tactique en recommandant, au lieu de la révolte ouverte, la grève mieux appropriée à l'indolence russe. Il a espéré un millénaire, un renouvellement total de son pays et du monde ; mais presque tous ses contemporains, en Russie, l'ont espéré avec lui, souvent avant lui. « L'heure va sonner, prophétisait déjà Dostoïevski ; l'homme va se détourner de la cruauté sensuelle, de la débauche, de la vanité. » Et bien entendu, Dostoïevski comme Tolstoï, met au premier rang de ces cruautés ou de ces vanités celles qui viennent — ou sont supposées venir — des contraintes de l'État.

C'est donc l'esprit du siècle qu'il faut incriminer et les influences qui l'ont formé. On a souvent dénoncé celles de la France, et il est vrai que notre Révolution a enivré les Russes du XIXe siècle, comme jadis l'Apocalypse, mais comment ont-ils tiré de nos doctrines si diverses une conclusion uniforme et surtout absolue ! L'outrance russe n'explique pas tout ; il faut croire que, là-bas, certaines de nos idées ont trouvé un sol fait pour elles. L'écrivain qui a voulu le premier, selon l'expression consacrée, *aller au peuple*, a choisi, selon ses chances d'avenir, la doctrine étrangère qu'il voulait enseigner à ce peuple ; il a commencé à l'accommoder à son goût, et les lecteurs ont achevé l'adaptation. C'est ainsi que, parti de Rousseau qu'il a toujours reconnu pour son maître, Tolstoï a fini par prêcher un idéal qui ne s'écarte guère des *Eaux-Blanches* des vieux-croyants; européen par ses origines, le « tolstoïsme » est en même temps ce « triple extrait de moujik » dont se moquait Tourguénief.

Nous revenons donc, en dernière analyse, à la tradition, à l'instinct du peuple. En son tréfonds, le moujik n'a jamais cru que « le conglomérat nommé Russie » existât aussi pour lui ; il sait seulement que les tsars l'y ont fait travailler avec l'aide d'aventuriers recrutés partout. Longtemps il a supporté les serviteurs et le maître, mais le jour est venu où il a moins compris le besoin d'une armée, moins respecté le caractère sacro-saint du tsar. Quand celui-ci a été dépouillé de son auréole, qu'il est tombé enfin, l'État ne s'est plus trouvé représenté que par des « intelligents », donc des privilégiés, toujours suspects, quoi qu'ils fîssent, à la « masse grise » ; fallait-il qu'elle se battît — évidemment pour leur profit personnel — en Pologne, au Caucase, Dieu sait où ! Dans le doute, elle a prêté l'oreille aux agitateurs dont les propos flattaient le rêve caressé dans les *izbas* depuis des siècles. Réveillée, l'idée d'autrefois a ramené les actes d'autrefois ; devant l'ennemi les paysans-soldats de 1917 ont recommencé le geste de vague fraternisation de leurs aïeux devant les Polonais du XVIIe siècle ou les Varègues du IXe ; ils ont reculé dans l'espace qui leur paraissait toujours assez vaste puisqu'ils devaient y trouver des terres de seigneur à partager. Et c'est ainsi que nous avons vu la Russie remonter, en quelques mois, tout le cours de son histoire, abandonner les conquêtes des Romanof, se démembrer comme au Moyen Age, toucher enfin au temps légendaire où le village ne se connaissait pas de maître. Mais s'il a existé, ce temps, il a été court, et personne ne croit que la dissolution universelle d'aujourd'hui puisse durer ; il ne s'agit que de savoir qui ramassera le knout des Varègues.

ÉMILE HAUMANT

LES LETTRES ET LA VIE

Nous sommes en pleine période de distributions de prix pour adultes.

Mais à tout seigneur tout honneur. Place d'abord au laurier civique. Par un miracle singulier, le plus amer et le plus cinglant des polémistes actuels, j'ai nommé M. Clemenceau, vient de ressusciter, en sa faveur, un genre littéraire assez délaissé : l'éloge. C'est un genre forcément un peu limité puisqu'il exige qu'on glisse sur les défectuosités du modèle pour n'en célébrer que les beautés. Néanmoins, la sincérité, l'éloquence peuvent compenser ces restrictions.

Dans les trois panégyriques que coup sur coup MM. Georges Lecomte, Camille Ducray et Gustave Geffroy ont consacrés à M. Clemenceau, ce ne sont ni cette sincérité, ni cette éloquence qui manquent. Littérairement — car il ne nous appartient de les juger qu'à ce point de vue — on ne fera pas mieux. Toutefois, j'accorderais volontiers la palme au livre de M. Gustave Geffroy, non seulement pour la sûreté et l'abondance de la documentation, mais encore parce qu'il est signé d'un ami de toutes les heures, des bonnes comme des mauvaises, et dont la ferveur date de bien avant l'actualité et le succès. Tout ce que je reprocherais à l'ouvrage de M. Geffroy — comme d'ailleurs aux deux autres — ce

serait de n'avoir pas fait plus de place à la campagne de trois années que mena M. Clemenceau dans *l'Homme enchaîné*. Pour la verve et l'âpreté, le polémiste atteignit dans ces pages le summum de sa forme. Et malgré les blessures que leur rappel eût pu raviver, ces morceaux mémorables méritaient mieux qu'une mention hâtive.

Mais qu'est-ce que le cavalier seul, qu'est-ce que le « walk-over » de M. Clemenceau auprès des compétitions acharnées que soulevèrent les autres prix ? Tout ce qui s'agite d'ambitions, d'intrigues et de contre-brigues autour d'un prix littéraire, quel sujet de roman ou tout au moins de longue nouvelle ! Quelle mine à remarques divertissantes et à psychologies curieuses ! Il faudra qu'un jour l'auteur si informé et si mordant des *Scènes de la Vie littéraire*, M. André Billy, nous donne ce roman-là. Le succès en est assuré d'avance.

Pour nous, ces secrets de coulisses ne ressortissent pas de notre rubrique. Même les sachant, nous n'avons qu'à enregistrer et à apprécier les résultats. Comme si de rien n'était, reprenons donc le palmarès. Et quitte à reparler un autre jour des autres prix, arrivons tout de suite au prix Goncourt.

C'est aujourd'hui, parmi les grands prix littéraires, un des plus faiblement dotés. Le grand prix Lasserre, le grand prix de l'Académie française valent au lauréat le double. Le prix Goncourt n'en reste pas moins de tous le plus envié, le plus guetté, et quelquefois le plus décisif pour la carrière d'un écrivain. On s'en occupe, on en discute, on s'y prépare des mois à l'avance. En dehors des lettrés, le grand public même s'y intéresse. Le matin de l'épreuve vous trouverez des midinettes, des saute-ruisseau à la recherche de tuyaux. Tel le Derby, dont le montant est moitié moindre que celui du Grand-Prix, mais qui passionne dix fois plus le monde des courses. En un mot, le prix Goncourt serait comme le *Blue Ribbon* de la littérature, le ruban bleu qui vous classe un entraîneur, je veux dire un éditeur — et qui vous consacre un crack — j'entends un auteur.

Popularité et prestige dont les causes ne sont pas si mystérieuses. On y retrouve d'abord ce goût sportif de la lutte qui

se rencontre chez les spectateurs de tous les concours, qu'il s'agisse du Conservatoire ou d'une simple course en sacs. Et puis, le prix Goncourt, par la brusque renommée et les forts tirages qu'il a conférés à certains de ses lauréats, ne fait pas que stimuler les candidatures. Il flatte aussi chez nous notre amour du conte de fée, des aventures optimistes, où du jour au lendemain, un coup de veine, un coup de baguette vous porte un homme de la misère à la fortune, de l'obscurité à la gloire. Enfin, tandis qu'à l'Académie française, les responsabilités du scrutin se dispersent entre quarante juges, dont tous les noms ne sont pas toujours présents à l'esprit, les dix arbitres du prix Goncourt, tant par leur notoriété individuelle que par leur chiffre restreint, prêtent à une surveillance plus étroite. On sait leurs œuvres, leurs tendances artistiques, leurs opinions. On peut sur ces données présager leur vote respectif ou, faute de mieux, en discuter. Bref, l'épreuve se dispute en partie double, les juges étant jugés par le public en même temps qu'ils jugent les candidats. Et tout cela crée alentour une fièvre d'appétits, d'espoirs, de rivalités, d'appréciations, de pronostics, de potins qui fermente des mois durant, pour atteindre, le jour du match, aux plus hautes températures.

C'est ainsi que chaque année, vers la fin de novembre, sauf en des périodes particulièrement maigres, se détache un grand favori, qui, sur le papier, c'est-à-dire d'après ses mérites littéraires, apparaît imbattable. Mais fréquemment, d'autres considérations que le mérite même interviennent dans le scrutin. Bien des pronostiqueurs, tablant donc sur ces interventions, font choix d'un autre candidat, outsider de la dernière heure, pour battre le favori. Et il advient effectivement parfois que ce soit l'outsider qui gagne, comme nous en avons eu l'exemple pour les deux prix récents.

En 1917, M. Georges Duhamel, avec la *Vie des Martyrs*, semblait avoir le prix en poche. Ce fut cependant M. Malherbe qui l'obtint. En 1918, on croyait les chances de M. Pierre Benoit hors de conteste. On posa contre lui la candidature de M. Duhamel et M. Pierre Benoit fut battu : telle est la glorieuse incertitude du turf littéraire !

Cette année, du reste, malgré la classe brillante des deux

favoris qui se partageaient les honneurs de la cote, il y avait inscrits dans l'épreuve, plusieurs concurrents de marque : M. Marcel Arnoux avec *Abisag*, sorte de légende mi-pieuse, mi-fantastique où un art très personnel et très raffiné bride encore mal une fantaisie un peu fougueuse ; M. Jean Giraudoux avec *Simon le Pathétique*, sorte de confession à la fois sentimentale et intellectuelle, livre gonflé de sève et de force, où s'affirment de nouveau les qualités de style et de pensée déjà si remarquées dans *l'École des indifférents* ; enfin, avec *le Travail invincible*, M. Pierre Hamp, un des écrivains les plus vigoureux de maintenant, sur lequel nous reviendrons un jour.

Pourtant, en fait, la lutte n'exista qu'entre M. Georges Duhamel et M. Pierre Benoit. Et puisque l'occasion se présente, qu'il nous soit permis de rappeler que nous n'avions pas attendu jusque maintenant pour vous signaler ces deux noms. Bien avant leur publication en volume, la *Revue de Paris* avait attiré votre attention sur trois ouvrages : *Civilisation*, de M. Duhamel; *Kœnigsmark*, de M. Pierre Benoit et *Rose*, de madame Jane Cals. Les deux premiers sont restés seuls en tête, pour le prix Goncourt. Le troisième recueille en ce moment le succès le plus vif. Trois gagnants sur trois sélections, le résultat n'est pas mauvais et nous fait espérer que nos lecteurs « nous continueront leur confiance. »

Je vous ai déjà parlé amplement de la délicieuse *Rose*, je vous ai dit déjà quelle belle œuvre était *Civilisation* et la haute place où dès à présent se rangeait M. Georges Duhamel dans les lettres. Plutôt donc que de nous répéter, causons de M. Pierre Benoit, dont je n'ai guère que mentionné le livre.

M. Pierre Benoit qui, auparavant, n'avait publié que *Diadumène*, un volume de vers aux strophes ingénieuses et pleines, quoique d'une rectilignité un peu parnassienne, vient d'avoir avec *Kœnigsmark* des débuts retentissants et orageux. Les premiers feux de la gloire que Vauvenargues déclare si doux ont été pour lui des feux de peloton. Son roman sortait à peine des presses, qu'il était salué de divers côtés par des fusillades nourries comme s'il s'agissait d'un auteur à son troisième ou quatrième succès. Les projectiles

prenaient la forme d'épithètes désobligeantes ou d'assimilations fâcheuses. On y distinguait des mots et des noms comme roman-feuilleton, roman-policier, Sherlock Holms, Ponson du Terrail. Et M. Paul Souday, remontant même plus haut, compara M. Pierre Benoit à Anne Radcliffe.

Gros compliment il y a un siècle, puisque comme chacun sait, de grands auteurs d'alors, tel Shelley, raffolaient d'Anne Radcliffe et que Byron alla même jusqu'à chanter son génie dans *Child Harold.*

Mais depuis, la situation littéraire d'Anne Radcliffe a sensiblement baissé. Personne ne la lit. Son nom n'est plus employé que dans une acception péjorative. Et les œuvres qu'on assimile aux siennes sont généralement frappées de discrédit. Or si, pour le cas de M. Benoit, l'assimilation est acceptable de la part d'un critique aussi averti que M. Paul Souday, qui, au besoin, ne manquerait pas d'étayer sa comparaison sur des citations probantes, par contre, jusqu'à ce que les preuves aient été fournies, je crois que les lecteurs moyens feront bien de réserver leur assentiment à ce parallèle.

Il équivaudrait en effet à rayer de la littérature non seulement M. Pierre Benoit, mais tous les écrivains célèbres qui ont donné dans le roman d'imagination, dans le roman à base d'histoire, ou dans le fantastique : le Balzac de *la Peau de chagrin*, des *Contes philosophiques*, d'*Une Ténébreuse affaire*; le Mérimée de certaines nouvelles comme *Lokis* ou la *Vénus d'Ille*, enfin, le prince du genre, l'auteur du *Scarabée d'or*, de *l'Assassinat de la rue Morgue*, de *la Lettre volée* : Edgar Poe.

Au surplus, ne supposez pas que si j'évoque ces maîtres, ce soit pour couvrir de leur gloire la jeune réputation de M. Pierre Benoit. Je ne fais que répondre à un nom par d'autres noms, qui me paraissent, comme on disait sous Robespierre, plus analogues à la circonstance.

Mais en principe, si c'est pour les lettrés un devoir de contrôler chez les écrivains nouveaux ce qu'ils peuvent avoir emprunté inconsciemment ou volontairement dérobé à leurs devanciers, c'est aussi un travers fréquent que de vouloir à toute force découvrir les traces de ces emprunts ou

de ces larcins, et, à chaque début, de rechercher qui cela rappelle ou à quoi cela ressemble.

De ce qu'un romancier nouveau se classe par la nature de son talent dans telle ou telle catégorie du roman : psychologique romanesque, réaliste, impressionniste, il n'en résulte pas nécessairement qu'il doive tout ou partie de son mérite à ses prédécesseurs dans le genre. Il peut même arriver que, quoique de leur famille, il soit quitte envers eux de toute obligation. Et c'est, je crois, en l'occurrence, juste le cas de M. Pierre Benoit.

Comme poète, il a visiblement reçu l'empreinte parnassienne. Comme romancier, soit spontanéité naturelle, soit heureuse transmutation de ses lectures, c'est un fait qu'il nous apporte dans le roman quelque chose d'absolument neuf et qui paraît ne relever de personne.

Sur les dons d'imagination, de mouvement, d'intérêt qu'accuse M. Pierre Benoit, je n'ai probablement pas grand'-chose à apprendre aux lecteurs de *l'Atlantide* publiée ici. Tous en auront sûrement subi le charme et l'emprise. Et ils goûteront les mêmes plaisirs à la lecture de *Kœnigsmark*. Mais ces dons constatés, il reste à déterminer comment, sans jamais excéder la littérature, ils produisent sur un public cultivé les mêmes effets qu'un roman d'aventures sur un public populaire.

On allèguera bien l'exemple de Poe et l'action qu'il exerçait par la force de sa logique. L'imagination de M. Pierre Benoit participe assurément de cette qualité. Cependant, chez lui, la logique a quelque chose de moins tendu, de plus libre que chez Poe, moins de rigueur concentrée et plus de naturelle aisance.

Tandis qu'on se représente Poe combinant ses plans avec la sombre gravité d'un mathématicien dressant une équation, M. Pierre Benoit donne plutôt l'impression d'un homme qui se joue des problèmes qu'il pose et les résout en s'amusant.

A ses notes d'une érudition narquoisement pédante, à sa façon impertinente d'appuyer ses inventions les plus bizarres des références les plus savantes, et des documents les plus authentiques, on sent chez lui du pince-sans-rire. Une ironie

secrète circule parmi les épisodes les plus terrifiants de ses récits. Et loin de nuire au ton de conviction, elle y ajoute comme une marque de flegme.

En outre, l'imagination de M. Pierre Benoit présente une qualité peu commune chez les imaginatifs : elle est réaliste. Les traits et les accoutrements des personnages, leurs gestes, leurs moindres particularités physiques, le décor, les sites, l'atmosphère, tout le côté matériel du sujet est rendu avec une précision dont seul jusqu'ici le réalisme montrait l'apanage. Je me suis laissé dire qu'avant d'écrire *Kœnigsmark* et *l'Atlantide*, l'auteur n'avait jamais mis les pieds ni en Allemagne, ni aux pays des Touareg. Et pourtant quoi de plus observé, de plus vivant et « vécu » que cette petite cour allemande ou ce royaume d'Antinéa? Par un étrange pouvoir l'imagination de M. Pierre Benoit voit donc comme des réalités les fables qu'elle a conçues et se prend elle-même au mirage de ce qu'elle invente. Il y a là plus que de l'habileté : une foi créatrice, une illusion de la perception presque supérieures, en un sens, à l'observation directe.

Enfin, le bref passage de M. Pierre Benoit par la poésie, l'a mis en possession d'un style à la fois alerte et riche, abondant en images heureuses et en couleurs franches. Les puristes y dénicheront peut-être quelques infractions à la syntaxe, des infinitifs qui chevauchent, des tours trop ramassés. Mais qui dira que tels morceaux comme la revue ou la chasse à courre dans *Kœnigsmark*, comme l'orage ou la nécropole dans *l'Atlantide* ne sont pas d'un artiste?

En résumé, nous avons là un des tempéraments de romancier les plus originaux et les plus luxuriants qui se soient révélés depuis longtemps.

Je n'ignore certes pas ce qu'on reproche et ce qu'on reprochera encore maintes fois à M. Pierre Benoit : c'est de n'être pas l'inverse de ce qu'il est et de ne pas donner le contraire de ce qu'il donne. *Kœnigsmarck* n'a sans doute pas la profondeur psychologique d'*Adolphe*. *L'Atlantide* n'égale pas comme peinture de milieu ou de caractères *Madame Bovary*. Ni l'un ni l'autre ne dégagent l'austère émotion qui émane des livres de M. Georges Duhamel. Ni l'un ni l'autre n'offrent la sensibilité finement nuancée de M. André Gide. Mais ces

griefs ne pourraient-ils pas se retourner en opposant aux mêmes écrivains tous les dons de M. Pierre Benoit?

Une œuvre, une personnalité ne se jugent pas sur leurs lacunes. Une œuvre, une personnalité ne valent et ne comptent que par leurs qualités. Avec les siennes, M. Pierre Benoit peut être tranquille. Qu'il les garde et il ira loin.

*
* *

Sur la fin de sa carrière, ce pauvre Jules Claretie, que l'Académie a l'autre jour expédié si sommairement, avait un peu perdu le pied parisien; et faute de communion avec l'époque, chaque semaine, il ne composait plus guère sa *Vie à Paris* que de souvenirs nécrologiques sur les morts illustres du moment. Comme j'en faisais un soir la remarque à feu Adrien Hébrard :

— Oui, — fit en ricanant cet homme si fin... — *La Mort à Paris !*

Je ne voudrais pas que notre rubrique encourût pareille épigramme, mais force m'est bien cependant de relater chaque mois les deuils qui frappent la confrérie des lettres.

Du dernier, je ne vous dirai que quelques mots, car il faudrait toute une étude pour apprécier en ses détails l'œuvre si étendue de Paul Margueritte. Ce fut un littérateur sinon subtil, du moins scrupuleux, qui savait composer, conter et ne bâcla jamais son écriture. De tant de volumes je crois qu'on retiendra ses deux romans de début, *Tous quatre* et *Amants*, qui avec la fraîcheur de la jeunesse, étaient d'une psychologie aiguë ; puis parmi ses romans sociaux, dans la manière naturaliste, les trois volumes qu'il écrivit avec son frère, Victor Margueritte, sur la guerre, et où ne manquent ni émotion et ni souffle.

Un volume posthume, *César Capéran*, vient de rappeler la mémoire de Louis Codet, qui est mort en 1914, à peine âgé de quarante ans, des suites de ses blessures. *César Capéran* nous retrace avec bonne humeur le type d'un bohème traditionaliste et ses vicissitudes au Quartier. Mais si vous voulez

connaître tout le talent de Louis Codet, il faut lire *la Petite Chiquette*, un chef-d'œuvre d'esprit et de cœur, qui n'a pas encore pris son rang légitime dans le roman actuel ; et son premier livre *la Rose du Jardin*, où tant de poésie s'unit à tant de grâce juvénile. Louis Codet était député. Que de fois, j'ai songé à lui en parcourant la liste des parlementaires survivants ! C'est, sans que la Chambre s'en doute peut-être, la plus grande perte qu'elle ait faite durant cette guerre.

Enfin, une brusque maladie a eu raison de ce qu'avaient laissé de forces à Guillaume Apollinaire deux ans de campagne et une blessure grave, suivie de trépanation. Disparition d'autant plus cruelle, qu'après n'avoir connu pendant quelques années qu'une réputation de cénacles, Guillaume Apollinaire commençait justement à « sortir », à « partir », comme on dit dans le métier. Un volume récent de nouvelles pittoresques et ingénieuses, *le Poète assassiné* s'était fait lire par le grand public et avait, par choc en retour, ramené l'attention sur son premier recueil de contes, *l'Hérésiarque*, qui ne marquait ni moins de vie ni moins de personnalité. Guillaume Apollinaire bénéficiait aussi du bruit qui se menait autour de la peinture cubiste dont il avait été, dès le début, un des actifs protagonistes. Mais le meilleur de sa renommée, cette autorité de chef d'école qu'il avait acquise auprès de nombreux et jeunes disciples, lui venaient de ses poèmes. Sans doute noblesse oblige, et pour garder son empire sur cette jeunesse avide de nouveau, Apollinaire était parfois contraint à forcer l'excentricité. Bien des bizarreries de *Calligrammes*, par exemple, l'absence de toute ponctuation, ces poèmes dont les mots s'ajustent en forme d'objets usuels ; une gourde, une montre, un miroir, etc., tout en répondant à son goût naturel de défi, n'étaient pas sans arrière-pensée de concessions à sa clientèle.

A ces détails typographiques près, les deux volumes de poésies d'Apollinaire, *Alcools* et *Calligrammes*, n'en constituent pas moins des recueils où il y a à lire. On les a discutés, chicanés. On leur a reproché des imitations, un bariolage d'emprunts divers. Ils attestent pourtant un poète sincère et ému, des dons de vision et d'images, une fantaisie souvent élégante. Dans certaines pages d'*Alcools* et dans maints

endroits de *Calligrammes*, on rencontre même une sensibilité, une tendresse, une mélancolie souriante qui font songer à Tristan Corbière, un Tristan Corbière qu'aurait bouleversé et mûri le grand cataclysme de la guerre. En un mot, le cubisme d'Apollinaire donnait des signes d'assagissement et je ne sais pas si à la longue sa pâleur et sa modération croissantes n'auraient pas déçu les tenants de l'école.

Mais, me demanderez-vous, qu'est-ce au juste que la littérature cubiste? Qu'est-ce que le cubisme littéraire? Question qu'on m'a bien des fois posée, car le cubisme, tandis qu'il agite le monde des poètes, se met à intriguer le monde des salons. La réponse n'est pas facile et réclame plus d'un commentaire.

Devant une école nouvelle, si abstruse ou si extravagante qu'elle semble, la plus grande circonspection s'impose. Les railleries, les haussements d'épaules, quoique instinctifs, ne sont pas de tout repos. On se rappelle qu'ils formèrent souvent le premier accueil à quantité d'ouvrages qui devaient plus tard se classer chefs-dœuvre. Un snobisme obédient et qui encaisse aveuglément par principe, les plus folles nouveautés, ne promet pas plus de sécurité. Tant d'invendus et tant de croûtes restées pour compte nous ont appris ses inconvénients. Il s'agit donc de n'être ni hostile ni dupe. Or, sous ce dernier rapport on s'explique que les cubistes inspirent des craintes. L'étrangeté de leurs écrits, leur obscurité, leurs innovations typographiques évoquent d'abord l'idée de fumisterie.

A ce soupçon, Guillaume Apollinaire a d'avance opposé la réplique : « Il n'y a pas de mystification collective. »

Objection admissible, quoique avec des réserves. La source la plus pure peut se contaminer en cours de route. La plus parfaite sincérité originelle peut ensuite tourner en calcul visant le succès.

Écartons néanmoins toute suspiscion d'artifice, et, la bonne foi absolue des cubistes reconnue, essayons de discerner leurs doctrines ou leurs aspirations.

C'est une tâche d'autant moins facile que la plupart d'entre eux ont échoué à nous les dire. Les pages qu'ils y ont consacrées sont confuses. Le dialecte philosophique usuel leur

semble peu familier. Ils en emploient les termes dans un sens arbitraire et adopté d'eux seuls. Il en résulte des développements aussi contradictoires en leurs paragraphes qu'hermétiques en leurs conclusions. Sur les règles de leur esthétique ils ne paraissent pas plus d'accord. Guillaume Apollinaire veut que la poésie agisse par surprise. M. Max Jacob repousse ce procédé comme grossier et y préfère la « situation » sans bien élucider ce qu'il appelle un poème situé.

Mieux vaut donc chercher à déterminer le cubisme par nos moyens propres, en extraire la définition tant de ce qui surnage de ses théories que de ce qui ressort de ses ouvrages. Alors, tout bien pesé, on pourrait le définir : une résurrection du symbolisme.

Je me souviens d'une chronique de M. Maurice Barrès au sujet des ovations que fit Paris au tsar, voici quelques années. C'était intitulé *la Foule boulangiste*, et M. Barrès y démontrait que les acclamations en faveur du tsar n'étaient que l'écho de celles qui avaient salué le général Boulanger.

De même en littérature, il y a toujours eu sinon une foule symboliste, du moins un clan symboliste, en insurrection ouverte ou latente contre les règles officielles qui restreignaient la poésie, une tendance symboliste obstinée vers une poésie plus libre, plus pénétrante, et aux horizons plus vastes que ne le permettait la prosodie d'usage.

Écoutez là-dessus, dès 1846, Baudelaire : « M. Victor Hugo, dont je ne veux certainement pas diminuer la noblesse et la majesté, est un ouvrier beaucoup plus adroit qu'inventif, un travailleur bien plus correct que créateur. Delacroix est quelquefois maladroit, mais essentiellement créateur, M. Victor Hugo laisse voir dans tous ses tableaux, lyriques ou dramatiques, un système d'alignement et de contrastes uniformes. L'excentricité elle-même prend chez lui des formes symétriques. Il possède à fond et emploie froidement tous les tons de la rime, toutes les ressources de l'antithèse, toutes les tricheries de l'apposition. » Et dix ans plus tard, Baudelaire écrira : « M. Victor Hugo est un grand poète sculptural, mais qui a l'œil fermé à la spiritualité. »

Vous trouvez là en germe tous les griefs, tout le programme d'opposition que vers 1889 allait développer le symbolisme.

Mais lorsque le symbolisme se disperse, les uns ayant renoncé, les autres s'étant ralliés à la poésie courante, les mêmes tendances persistent sourdement et se perpétuent. L'école unanimiste se les approprie en partie. Dans leurs *Notes sur la technique poétique*, MM. Georges Duhamel et Charles Vildrac ne cessent d'élever les mêmes protestations contre le factice où la prosodie officielle emprisonne la poésie. « Tout en reconnaissant, écrivent-ils, que dans cette geôle sont nés des chefs-d'œuvre incomparables, nous ne mesurons pas sans étonnement le trou de souris par où un Baudelaire dut passer avec ses ailes... » Et le cubisme ne fera que reprendre plus violemment cette campagne de libération.

Voilà pour la forme. Quant au fond, lisez ces lignes qui me semblent assez bien résumer les vœux des nouveaux poètes : « Il y a une certaine pointe de pensée qu'il est impossible de rendre par des mots, du moins en conservant quelque air du discours vulgaire. La plupart prennent alors le parti de supprimer cela. D'autres, au contraire, prennent leur parti, mais alors leur style est étrange et leur pensée si poussée qu'elle semble n'être que pour eux. C'est alors Jean-Paul et Hammann, preuves frappantes de l'insuffisance du langage humain ; car ces hommes ne *parlent pas*. (Ce n'est pas moi qui souligne !) Il y a pareillement de certaines impressions poétiques, sensibles, à certains tours indicibles qu'on ne peut exprimer directement... D'autres prennent le bon parti et expriment la chose indirectement par un tour de poésie, un ton senti qui n'aborde pas de front la touche susdite, mais qui la peint par côté. Cela revient au principe de *symbole* ou d'interprétation. Telle scène y est significative de telle chose, quoique concrètement cette chose n'y soit pas. Par exemple, dans tel tableau il y a le personnage A. B. C., mais le tendre ou le terrible n'y est pas nommément. Il y est signifié. » Et encore : « Le poète ne peut exprimer que la plus petite partie de lui-même. Le plus précieux, l'intraduisible, l'inexprimable, la fine touche de sentiment, le vif *acumen* qui n'a pas de nom, tout cela est là, caché. C'est ce qui fait le désespoir du poète. Car c'est un besoin pour lui de s'exprimer *au dehors*, et ceci n'est pas un petit amour-propre. »

Vous désirez peut-être savoir le nom de ce jeune cubiste

au style un peu empêtré, mais aux ambitions si nettes. Je ne vous en ferai pas mystère. Il s'appelle Ernest Renan, et vous retrouverez les lignes ci-dessus à la date de 1843, dans ses *Cahiers de Jeunesse*.

Ni Guillaume Apollinaire, ni M. Max Jacob, n'ont aussi bien décrit les aspirations du cubisme, ses efforts pour recréer la nature au lieu de la copier, pour rendre l'intraduisible qu'elle sème en nous, et pour interpréter cet indicible par des formules symboliques ou représentatives plutôt qu'expresses.

Ajoutez-y l'influence indéniable d'Arthur Rimbaud, de sa fougue éperdue et mystique, de son élocution chargée d'orage, de « sa voix profonde et terrible », comme a dit M. Duhamel, je crois que vous possédez ainsi au complet tous les éléments qui présidèrent à la naissance du cubisme et servirent son expansion.

Reste à examiner les réalisations. Mais ici je vous engage à vous munir de temps et de patience, car les variétés du cubisme sont infinies et on en compte presque autant que de cubistes.

A titre d'échantillons, faute de pouvoir les étudier tous, passons-en en revue quelques-uns.

Le plus réservé, le plus accessible me paraît être M. Pierre Reverdy. Il pratique quelquefois le vers libre mais affectionne de préférence le poème en prose. Il aime à exprimer les impressions de froid, d'isolement, de phobie vague. Mélancolique, frileux, endolori, il figurerait comme l'élégiaque de l'école. Voici un de ses plus gracieux poèmes en prose :

« Au milieu de cet attroupement, il y a, avec un enfant qui danse, un homme qui soulève des poids. Ses bras tatoués de bleu prennent le ciel à témoin de leur force inutile. L'enfant danse léger, dans un maillot trop grand ; plus léger que les boules où il se tient en équilibre. Et quand il tend son escarcelle, personne ne donne. Personne ne donne de peur de la remplir d'un poids trop lourd. Il est si maigre. » (*Poèmes en prose.*)

Voulez-vous quelque chose de plus cubiste? M. Reverdy intitule ces poèmes des CARRÉS.

« Le rhum est excellent la pipe est amère et les étoiles qui tombent de vos cheveux s'envolent dans la cheminée. » (*Quelques poèmes.*)

C'est comme cela. Rien à dire ni pour ni contre. Vous vous sentirez peut-être plus ému par l'aimable poème qui suit :

Je ne peux plus retrouver ton visage
Où te caches-tu
La maison s'est évanouie parmi les nuages
Et tu as quitté la petite fenêtre
Où tu m'apparaissais
Reviens que vais-je devenir
Tu me laisses seul et j'ai peur

. . . . . .

Allons les beaux jours sont passés
Les longues nuits qui sont si brèves
Quand on s'endort entrelacés
Je me réveille au son lugubre et sourd
D'une voix qui n'est pas humaine
Il faut marcher et je te traîne
Au son lugubre du tambour

. . . . . .

De loin je revois ton visage
Mais je ne l'ai pas retrouvé
Disparaissant à mon passage
De la fenêtre refermée
Nous ne marcherons plus ensemble. (*La Lucarne ovale.*)

D'après ces vers, si l'on songe que Mallarmé ne contente plus les purs cubistes qui le trouvent « un peu guirlande de Julie », le cas de M. Reverdy semble grave. Il est clair, il est touchant, il rime presque. Cubiquement parlant, il file un mauvais coton.

M. Max Jacob quoique susceptible d'émotion et de lyrisme, serait plutôt l'humoriste du groupe. Il s'apparente manifestement avec Alfred Jarry, bien que sa fantaisie soit moins directe et moins plantureuse que celle de l'auteur d'*Ubu Roi*. Dans *le Cornet à dés*, son meilleur ouvrage, plusieurs des

poèmes en prose rappellent les audaces et cocasseries du *Dr Faustroll*. Ils ne sont pas toujours d'un sens aussi limpide, comme vous vous en convaincrez par quelques exemples.

CAPITALE. TAPIS DE TABLE

La petite a les seins trop écartés, il faut soigner cela à Paris : plus tard ce serait vulgaire. Mais à Paris toutes les boutiques se ressemblent : or et cristal : médecin des chapeaux ! Médecin des montres ! Où est le médecin des seins?

LA MENDIANTE DE NAPLES

Quand j'habitais Naples, il y avait à la porte de mon palais une mendiante à laquelle je jetais des pièces de monnaie avant de monter en voiture. Un jour, surpris de n'avoir jamais de remerciements, je regardais la mendiante. Or comme je regardais, je vis que ce que j'avais pris pour une mendiante c'était une caisse de bois peinte de vert qui contenait de la terre rouge et quelques bananes à demi-pourries.

Cubisme ou myopie, je vous laisse le soin de choisir.

Avec M. Blaise Cendrars nous abordons un cubisme plus flamboyant et plus rigoureux. Le spectacle de notre développement industriel l'a vivement frappé et ses inspirations à cet égard se rapprochent de celles du futurisme. Les trains, les tramways, les paquebots, les bielles, les hélices tiennent un grand rôle dans ses poèmes. La plupart d'entre eux sont illustrés par des peintres cubistes, les uns comme M. Kisling rappelant le faire primitif de madame Laurencin, les autres comme M. Zarraga, tenant beaucoup du genre d'Alfred Jarry dans ses dessins.

Voici un passage de *Profond aujourd'hui* qui vous donnera un aperçu de la manière de M. Cendrars :

« Affiches extravagantes sur la ville multicolore, avec la bande des trains qui grimpent l'avenue, singes multicolores se tenant par la queue, et les orchidées incendiaires des architectures qui s'écroulent par-dessus et les tuent. Dans l'air,

le cri vierge des trollays ! La matière est aussi bien dressée que l'étalon du chef indien. Elle obéit au moindre signe. Pression du doigt. Le jet de vapeur fait agir la bielle. Le fil de cuivre fait sauter la patte de grenouille. Tout se sensibilise. Est à la portée des yeux. Où est l'homme? Le geste des infusoires est plus tragique que l'histoire d'un cœur de femme. La vie des plantes plus émouvante qu'un drame policier. Ce carré d'étoffe est à mettre en musique et cette boîte de conserves est un poème d'ingénuité. Tout s'éloigne, se rapproche, cumule, manque, rit, s'affirme et s'exaspère. Tout est artificiel. La fureur sexuelle des usines. La roue qui tourne. L'aile qui plane. La voix qui s'en va au long d'un fil. »

Et je ne vous cite là qu'un des passages les moins exaltés de cet hymne à la vie moderne.

Mais M. Cendrars sait aussi sacrifier à la poésie intime et de sentiment. Témoin cet extrait de *la Guerre au Luxembourg* :

A Paris, le jour de la victoire quand les soldats reviendront
Tout le monde voudra LES voir
Le soleil ouvrira de bonne heure comme un marchand de nougat un jour de fête.
Il fera printemps du côté du Bois de Boulogne ou du côté de Meudon.
Toutes les automobiles seront parfumées et les pauvres chevaux mangeront des fleurs
On fera cercle autour de l'opérateur du cinéma qui mieux qu'un cortège de serpents engloutira le cortège historique,
Dans l'après-midi, les blessés accrocheront leurs médailles à l'Arc de Triomphe et rentreront à la maison sans boiter.
Puis le soir, la place de l'Étoile montera au ciel.

Vous voyez que les cubistes les plus orthodoxes ne répugnent pas aux jolies idées.

Enfin, avec M. Jean Cocteau, nous parvenons à l'extrême gauche du cubisme. Cependant, M. Cocteau ne fut pas un des premiers adeptes de l'école et l'on peut même dire qu'il y est venu de loin. Sous le charmant et fringant poète du *Prince Frivole* et de *la Danse de Sophocle* qui eût deviné le « fauve »

d'à présent? Des années de réflexions, une conscience plus exigeante de ses devoirs de poète, une volonté fervente de s'élever à du plus beau et du plus fort, ont amené peu à peu son évolution. On peut sourire des conversions qui s'orientent vers le succès facile. Mais celles qui vont au difficile ont droit, je ne dirai pas au respect, ce qui est un bien gros mot, — du moins à la sympathie.

Le cubisme de M. Jean Cocteau, comme vous constaterez dans la préface de son nouvel ouvrage, *le Cap de Bonne-Espérance*, n'a pas pour but que la couleur et le lyrisme. Il tend à l'ordre, à une architecture interne que règlent à la fois la disposition verbale des vocables et leur disposition typographique. Certaines pages regorgent donc de vers, d'autres toutes blanches n'en contiennent qu'un seul. Ce qui rend les citations malaisées, sans trahir l'intention de l'auteur.

Le poème dédié à Garros nous représente le poète sous les espèces d'un aviateur s'arrachant péniblement au sol, prenant son vol vers l'au-delà et finalement retombant à la terre qui l'attire. Symbole émouvant et concevable.

Une ardeur continue anime ces vers de taille inégale et quelques morceaux comme *l'Invitation à la Mort* ou *l'Enfant prodigue* sont d'un rendu impressionnant. Livre qui déconcerte à première lecture, mais vous gagne et vous conquiert à être refeuilleté.

Si nous dressons le bilan de ces remarques et de ces citations, il me semble qu'il n'y a pas d'hésitation sur son total.

Le cubisme en est encore à la période d'essais et de recherches. Accomplira-t-il sa voie jusqu'au triomphe ou retombera-t-il à mi-chemin comme le héros de M. Cocteau et comme le défunt symbolisme? C'est le secret de l'hitoire littéraire de demain.

Tel quel, pourtant, il a ce mérite de ranimer l'éternelle lutte de la poésie pour un essor plus libre, pour un champ plus ample, pour une portée plus haute. Il constitue de la sorte pour les poètes du jour un stimulent, un aiguillon, un appel au renouvellement, et s'il ne réussit pas dans ce qu'il ambitionne, il aura servi par ce qu'il réveille.

Quant aux cubistes eux-mêmes, plus ou moins doués qu'ils

soient, tous, vous en conviendrez, sont des artistes, des poètes. Traiter en maîtres ces débutants eût été absurde. Mais les négliger, coupable.

C'étaient des gens à signaler. Et cela reste des gens à suivre.

FERNAND VANDÉREM

QUI PAIERA LES FRAIS DE LA GUERRE?

Des réparations, des garanties : tel est, de l'accord universel, le programme de paix des Alliés.

Deux points cependant n'ont pas été suffisamment envisagés : plus les réparations seront étendues, plus elles fortifieront les garanties; mais, d'autre part, pour obtenir des réparations étendues, il faut recourir à des procédés qui n'ont pas jusqu'ici été employés, mais qui sont parfaitement équitables, puisqu'ils ne suffiront pas même à solder la dette des Empires centraux envers les États de l'Entente.

I

Quelles réparations sommes-nous fondés à exiger, ou, en d'autres termes, quelle est l'étendue de notre créance? La nation française ne veut pas en effet imiter l'exemple qu'ont donné les Allemands en 1871 et faire payer à l'ennemi, sous le nom d'indemnité de guerre, une rançon dont la perception laisserait un bénéfice. Il ne s'agit pas de prendre aux Allemands leur bien, mais de leur faire rendre le nôtre. Que nous doivent-ils donc à raison de la guerre actuelle? Nous ne remontons pas plus haut et il ne sera point question ici de la restitution des cinq milliards, qui serait cependant de droit, mais qu'on laisse volontairement de côté pour circonscrire le champ de la discussion.

1° Nul ne doute que nos ennemis ne doivent indemniser intégralement les populations envahies de tous les pillages et de toutes les destructions qu'ils ont perpétrés.

2° Les mutilés, les veuves et les orphelins des morts ont aussi subi un dommage, et plus grand encore, du fait des Allemands. Ils ont droit à en être indemnisés, matériellement parlant, par des pensions. Ces pensions devront, dit-on, être payées par la France, pour la défense de laquelle les sacrifices ont été consentis. Oui, s'il ne se peut faire autrement, mais M. de La Palice lui-même s'apercevrait que la France n'aurait pas eu besoin d'être défendue si elle n'avait été attaquée par les Germaniques. La justice est que les pensions soient à la charge, non des peuples victimes de l'agression, mais de ceux par le fait desquels il y a des mutilés, des veuves et des orphelins.

Comment ne voit-on point que la réparation est due par l'Allemagne aussi strictement dans ce cas que dans le précédent? Et si même l'on devait préférer certaines des victimes de la guerre et les indemniser en premier lieu, ce serait non point celles qui ont souffert parce qu'elles se trouvaient habiter le théâtre des hostilités, mais celles qui ont été victimes de leur devoir et de leur héroïsme. Le gouvernement allemand lui-même a établi cette distinction après l'invasion partielle de la Prusse-Orientale en août 1914, lorsque les habitants de cette province demandèrent la réparation des dommages de guerre. Ils reçurent de Berlin une réponse que l'on peut résumer en ces termes : vous avez souffert, mais « passivement », sans rien faire pour la patrie allemande ; au contraire le soldat blessé a subi un dommage « activement », en servant l'État; il doit donc être indemnisé le premier, les envahis le seront ensuite et seulement par l'ennemi, en cas de victoire. En conséquence, les autorités impériales évaluèrent les dommages subis par la Prusse-Orientale, mais en ajournèrent le paiement à la conclusion de la paix. Ce n'est point en ces termes que le gouvernement français s'adressera aux malheureuses populations du Nord. Il n'oubliera pas et l'on ne saurait oublier ce que furent leurs souffrances et le courage de ceux qui refusèrent de servir l'envahisseur, dans ces terres devenues le royaume de

la faim et où lomgtemps encore règnera la tuberculose. Mais il convient de parler à l'Allemagne sa propre langue et de lui rappeler qu'elle n'acquittera point sa dette en en payant seulement une partie et justement celle qu'elle-même place au second rang. Admettrait-on d'ailleurs que les mutilés et les familles des morts ne fussent point payés par préférence et avant tous autres de tout ce qui leur est dû?

3° Les Alliés ne sont-ils pas d'autre part fondés à réclamer aux Empires centraux le remboursement de leurs dépenses de guerre? Ces dépenses ont été rendues nécessaires par l'agression germanique : faudra-t-il que leur fardeau pèse à jamais, sous la forme d'une dette écrasante, sur les victimes de l'agression, sur leurs fils, leurs petits-fils et toute leur postérité?

On éprouve quelque confusion à développer des vérités aussi évidentes, mais il est nécessaire de les rappeler puisque certains les contestent, sans d'ailleurs apporter un autre argument que le suivant : le total des revendications, intégralement calculées, serait énorme ; le seul article 3, les dépenses de guerre des Alliés, atteint 6 à 800 milliards, c'est-à-dire plus que la fortune tout entière, publique et privée, des Empires centraux.

Il y a dans ce raisonnement une équivoque manifeste. Se préoccupe-t-on du fait ou du droit? En fait, si les Empires centraux ne peuvent assumer toutes les charges qu'ils ont infligées aux États de l'Entente, il faudra bien que les victimes continuent à supporter une part de ces charges, mais au moins doit-on exiger que cette part soit aussi réduite que possible. En droit, une créance ne cesse pas d'être légitime parce que le débiteur se trouve insolvable : il arrive seulement que le créancier est fondé à saisir la totalité des biens du débiteur ; en d'autres termes, la confiscation intégrale des richesses publiques [1] et privées des Empires centraux serait conforme à l'équité.

Voilà pour le droit : reste seulement à se demander lesquelles de ces confiscations, toutes équitables, sont politiques, c'est-à-dire propres à assurer dans l'avenir le maintien de la paix.

1. Nous n'insistons pas sur la confiscation des richesses publiques (chemins de fer d'État, « mines fiscales », etc.) qui va de soi.

II

Une question préalable se pose : ces confiscations devront-elles constituer un capital, que nos ennemis verseraient de suite, ou des annuités dont le paiement s'échelonnerait sur une longue période? On préfère ordinairement la première combinaison, qui a pour elle le précédent de 1871. Mais à cette date il s'agissait de cinq milliards : l'État français n'a pas eu de peine à se les procurer ni ses nationaux à les lui apporter en deux ans ; les souscripteurs versèrent leurs économies et le produit de la vente des titres étrangers qu'ils possédaient. Aujourd'hui les capitalistes allemands ont déjà vendu pendant la guerre presque tous leurs titres étrangers. Ils ne peuvent trouver des acheteurs étrangers pour leurs titres allemands, car aucun pays ne songe à envoyer au dehors ses capitaux, qui lui sont nécessaires pour la remise en état de son outillage national dont l'entretien a été négligé pendant la guerre : on sait en effet que les Compagnies de chemins de fer devront refaire leurs voies, acheter des wagons et des locomotives, mais on ne songe pas assez que des nécessités analogues s'imposeront à toutes les entreprises agricoles ou industrielles. Cette situation empêchera que les emprunts des Empires centraux puissent être émis au dehors. Ils recueilleront seulement les économies réalisées par les Allemands pendant les deux ou trois années que durerait le paiement de l'indemnité, car les épargnes antérieures ont été absorbées déjà par la souscription aux emprunts de guerre.

Or, avant le conflit mondial, l'Allemagne épargnait huit milliards environ chaque année. Si elle devait indemniser les Alliés en deux ou trois ans, elle paierait donc seize ou vingt-quatre milliards, au maximum — et sans doute moins encore, car la crise qui suivra la guerre réduira temporairement le volume des épargnes : vouloir l'indemnité en capital, c'est vouloir que l'Allemagne paie seulement 3 ou 4 p. 100 de ce qu'elle doit et l'Autriche bien moins encore, puisque, restreinte, elle aussi, à ses épargnes actuelles, elle ne peut en faire que de très petites en raison de sa déplorable situation économique.

Ces indemnités, ridicules comme réparations, seraient tout

à fait incapables d'enlever aux Empires centraux les moyens de renouveler leur agression. L'Allemagne serait traitée en 1919 comme la France en 1871 et, sous la condition de payer une certaine somme, elle conserverait tous les attributs et toutes les charges d'un État souverain, sans aucune immixtion des Alliés dans ses affaires intérieures. Et elle pourrait, comme nous l'avons fait il y a quarante-huit ans, reconstituer ses armements. Déjà en effet le Reichstag a voté durant la guerre une série d'impôts nouveaux dont le produit, joint à celui des impôts antérieurs, permet à l'Empire de couvrir ses dépenses civiles et l'intérêt de sa dette ancienne et nouvelle. Ce supplément de charges est assez modéré et il le restera, même après addition de nouvelles taxes correspondant à l'intérêt d'une indemnité de vingt-quatre milliards. Quelques impôts de plus, voire même les plus-values que fourniront de manière automatique les impôts existants, permettraient à l'Allemagne de redevenir une puissance militaire redoutable à toute l'Europe.

Si l'on repousse une telle perspective, si l'on ne veut pas que nos morts de la Grande Guerre soient tombés en vain, il faut briser entre les mains de nos ennemis les instruments de la guerre. Il faut qu'ils ne puissent ni la préparer ni la faire. Des précautions territoriales, militaires, économiques doivent être prises contre eux : l'une des plus importantes consiste à leur imposer le paiement de quarante ou cinquante annuités indemnisatrices.

III

« Mais, dit-on, l'Allemagne ne peut nous payer que fort peu, parce qu'il lui faut d'abord acquitter les arrérages de sa dette de guerre. » Et l'on raisonne de même pour l'Autriche-Hongrie dont la situation est identique à celle de l'Allemagne et n'exige pas un examen particulier.

Pourquoi cette priorité? Les emprunts de guerre, en Allemagne plus que partout ailleurs, ont été souscrits au moyen des bénéfices de guerre? A chaque émission, en effet, les offices impériaux chargés de répartir entre les usines les commandes militaires fixaient à chaque fournisseur la somme qu'il devait souscrire et qui était proportionnée à l'évaluation que l'on

faisait de ses bénéfices : s'il avait refusé, on aurait cessé de lui passer des commandes. Toutes sortes d'indices prouvent le succès de cette politique. Les souscriptions d'un million de marks et plus, qui ne peuvent provenir que de sociétés ou de très grands industriels, constituent plus de la moitié du total. En face de ces énormes souscriptions les petites présentent une valeur moyenne, sans cesse décroissante. Enfin le premier emprunt de guerre, lancé en septembre 1914, lorsque le grand public avait le plus de disponibilités mais avant qu'il eût été fait des commandes à l'industrie, n'a rapporté que cinq milliards de marks, tandis que les suivants, séparés les uns des autres par six mois d'intervalle seulement, ont donné dix, douze et même quatorze milliards de marks. Imposer à l'Allemagne la banqueroute, c'est enlever leurs bénéfices à Krupp et à ses pairs. Si toutes les confiscations qui se pourront accomplir en Allemagne sont justes, celle-là ne l'est-elle pas, plus que toute autre?

Et cet acte de justice est en même temps un acte politique. Nous voulons enlever au peuple allemand le désir de jamais renouveler son agression : or cela ne se peut faire à l'égard d'un peuple aussi matériel qu'en démontrant par le fait à chaque individu que la guerre est tout l'opposé d'une industrie fructueuse. Mais comment les Allemands pourraient-ils jamais se persuader de cette vérité s'ils voyaient subsister au milieu d'eux les fortunes créées ou accrues par la guerre?

Si l'Allemagne répudie sa dette, ou tout au moins sa dette de guerre — car pour la dette antérieure il y aurait peut-être lieu de faire des distinctions, notamment pour ménager les porteurs étrangers — elle sera privée de tout crédit et ne pourra désormais emprunter, mais peu importera aux Alliés s'ils lui demandent de se libérer non pas avec un capital qu'elle devrait emprunter mais par des annuités qu'elle prélèverait sur son revenu.

La banqueroute de l'État allemand entraînera celle de sa Banque d'émission et celle des Caisses de prêts, qui sont aussi des banques d'émission, car leur actif consiste principalement en créances sur l'État ou gagées par des titres d'État. Il en résultera une crise financière pendant laquelle la production allemande diminuera. Les facultés contributives de l'Alle-

magne n'en seront-elles pas réduites? Oui, pendant la crise même, mais la crise sera de très courte durée. On peut l'assurer d'après l'exemple des États-Unis. Ils ont connu des crises terribles, dont la plus récente fut celle de 1907, qui provoquèrent la faillite de nombreuses banques et se terminèrent au bout d'un an ou deux par un relèvement de la prospérité générale, au niveau ancien ou même plus haut encore. La raison de ce phénomène est simple : c'est que de telles crises diminuent la richesse d'un pays en papiers de toutes sortes, billets de banque ou titres mobiliers, mais non sa richesse réelle, terres, maisons, mines et usines ; aussi la production reprend-elle sans peine parce que les instruments de production subsistent. Après la banqueroute, l'Allemagne paiera peu ou pas pendant deux ans, beaucoup ensuite. Sans la banqueroute, elle ne paierait jamais que très peu. Au seul point de vue financier l'hésitation est-elle possible?

Elle l'est moins encore si on se préoccupe de garantir la paix. Si l'Allemagne ne doit plus trouver de prêteurs, si elle doit se contenter pour sa circulation fiduciaire des billets des puissances de l'Entente ou de l'une d'entre elles, avec laquelle elle conclurait, à titre de subordonnée, une union monétaire, elle se trouverait ainsi privée du moyen de financer une guerre par l'émission de billets ou d'emprunts.

IV

Quelle annuité produiraient ces diverses mesures? Dans le budget allemand, sept milliards environ, précédemment affectés au service de la dette, deviendraient disponibles. A cela il faudrait ajouter le produit d'impôts nouveaux ou la plus-value des impôts anciens, qui, l'un et l'autre, enlèveraient aux particuliers allemands une part des huit milliards de leur épargne annuelle : nous disons une part, car il est impossible d'organiser un système d'impôts qui ne laisseraient pas aux contribuables une partie de leurs économies [1]. C'est

1. La confiscation des chemins de fer d'Etat, « usines fiscales » et autres domaines publics, qui peut être souhaitable pour d'autres motifs, n'accroîtrait point cette somme, car les revenus ainsi touchés par les Alliés seraient distraits des recettes de l'Etat allemand et réduiraient ses facultés contributives : ce n'est pas le montant de la perception, mais son mode qui serait changé.

donc une annuité d'une douzaine de milliards qu'il faudrait escompter, pas même la moitié de l'intérêt de la dette de guerre que l'agression allemande a imposée aux Alliés. Encore a-t-on vu que cette annuité ne pourrait être payée pendant les deux premières années, durant lesquelles il faudrait se contenter de confisquer d'une part la flotte marchande, pour compenser les destructions des sous-marins, et d'autre part ce que la banqueroute de l'État laisserait d'actif à la Reichsbank, aux Caisses de prêts et aux Caisses d'épargne. Ces dernières, en effet, reçoivent en Allemagne des dépôts élevés, d'origine point du tout populaire et qu'il n'y a pas lieu de ménager.

Il est donc nécessaire de recourir à d'autres procédés encore pour obtenir le paiement de ce qui nous est dû. C'est à ce point de vue notamment qu'il faut projeter la suppression de la grande propriété terrienne dans l'Europe centrale. On sait qu'à l'est de l'Elbe tout le sol allemand, ou presque, est réuni en grands domaines, en « biens de chevalier » pour employer une expression encore en usage là-bas. Les paysans, qui restèrent serfs dans le royaume de Prusse jusqu'au début du XIXe siècle et dans les deux grands-duchés de Mecklembourg jusqu'aux environs de 1880, n'ont reçu à leur affranchissement que peu ou pas de terre. C'est de ce régime de la propriété que provient l'influence de la noblesse prussienne, qui est restée bien plus nombreuse que ne l'était la noblesse française à la veille de la Révolution, dont le sang a été soigneusement ménagé pendant cette guerre et qui constitue l'armature du régime des Hohenzollern.

La même situation est réalisée, non seulement dans la Bohême et la Pologne, qui doivent être traitées tout différemment, en pays alliés, mais aussi dans un autre pays ennemi, la Hongrie. La noblesse magyare, encore plus nombreuse que celle de la Prusse, domine et exploite, grâce à la possession du sol, un prolétariat rural misérable qui a commencé à relever un peu la tête depuis une vingtaine d'années et dont l'esprit nouveau s'est manifesté par divers mouvements, notamment par les grèves agraires de l'Alföld. Cette noblesse est ardemment germanophile ; c'est elle qui a fait de la Hongrie le plus solide appui dont disposa l'Allemagne dans la monarchie des Habsbourg ; ce sont ses chefs enfin qui ont

engagé le conflit austro-serbe d'où devait sortir la guerre mondiale.

Enlever aux junkers prussiens et aux féodaux magyars leurs richesses et l'influence qui en découle, ce sera punir une importante partie des responsables de la guerre et prévenir le retour de nouvelles guerres. Le gouvernement anglais, qui trouvait en Irlande un régime agraire du même ordre, l'a, depuis un quart de siècle, transformé par le procédé suivant : il a racheté les terres des landlords en les payant comptant et les a remises aux paysans en échange d'annuités terminables qui le rembourseront de ses avances. La même politique doit être suivie dans l'Allemagne orientale et la Hongrie, à une différence près : il ne s'agit point d'acheter les terres des seigneurs, de transformer leur richesse foncière en richesse mobilière et de leur laisser ainsi une situation encore prépondérante. Aussi n'y aura-t-il point lieu pour les gouvernements alliés de faire l'avance d'aucun capital, et les annuités qu'ils percevront des paysans devenus propriétaires constitueront une recette nette, propre à compenser quelques-uns des divers dommages causés par les Empires centraux.

V

D'autres procédés encore pourront et devront être examinés pour assurer le remboursement, non de toute la dette des Empires centraux envers l'Entente — ce n'est pas possible —, mais de la plus grande part de cette dette. Certains de ces procédés ou certains de ceux que nous venons de proposer paraîtront peut-être trop durs, mais, avant de les rejeter, il est un point que l'on doit considérer.

Les Alliés se trouvent obérés et même si les moins endettés assumaient une part du fardeau des plus accablés [1], aucun d'entre eux ne pourrait vivre avec l'énorme dette dont ils sont maintenant chargés, avec tous les impôts nouveaux qu'exigerait le service de cette dette, avec l'armée de fonctionnaires qu'exigerait la perception de ces impôts. Il faut,

1. Même si les Empires centraux paient une très grande part des dépenses de guerre, l'entr'aide des Alliés sera précieuse pour acquitter le surplus.

dès aujourd'hui, rembourser une très forte part de la dette de guerre de chacun, si son service ne doit pas être assuré par les annuités austro-allemandes. En d'autres termes on devra lever en France une contribution extraordinaire sur le capital, s'élevant non pas au dixième, ce que l'on a proposé et qui serait tout à fait insuffisant, mais *au tiers* : ce serait une confiscation partielle des fortunes. Nous demandons que l'on préfère imposer une contribution de guerre à l'Allemagne plutôt qu'à la France, au vaincu plutôt qu'au vainqueur, à l'agresseur plutôt qu'à la victime.

JEAN BOURDON

NOTE DE LA DIRECTION

Mgr l'évêque de Valence avait été cité dans le premier des deux articles que la Revue de Paris *a publiés sur* la Politique de Benoît XV. *Une note reproduisait ces paroles du prélat, que tous les catholiques sont tenus, par obligation de conscience, de « prendre en sérieuse considération les solutions que leur chef spirituel regarde comme le plus grand bien de l'humanité et de la France ».* (Lettre pastorale *du 20 août* 1917.) *C'était sur ces paroles que devait s'exercer le droit de réponse. Ce droit n'allait pas jusqu'à autoriser Mgr de Valence à écrire tout un article, comme celui qu'il nous a envoyé, où il refaisait à son point de vue l'exposé de la* Politique de Benoît XV. *Je n'ai donc pas pu accueillir son manuscrit. La lettre de Mgr de Valence a été communiquée, comme c'est l'usage, à l'auteur de l'article ; la réponse nous est parvenue trop tard pour être publiée en même temps que la lettre. La voici :*

Je n'ai pas mis en doute le patriotisme de Mgr l'évêque de Valence ; j'ai seulement relevé que Mgr l'évêque de Valence, dans la lettre pastorale qu'il adressa le 20 août 1917 « au clergé et aux fidèles de son diocèse à l'occasion de la Note pontificale relative à la Paix », prétend que ce document s'impose « non seulement au respect et à la déférence absolue de tous les catholiques et de tous les esprits de bonne foi, mais encore à leur conscience, pour les incliner fortement à prendre en sérieuse considération les solutions que leur Chef spirituel regarde comme le plus grand bien de l'humanité et de la France ».

Or la Note pontificale du 1er août 1917, — Mgr l'évêque de Valence l'ignore, et c'est là son excuse, — a été publiée d'accord avec le gouvernement allemand. Il me serait aisé de le démontrer sur l'heure si je ne craignais d'abuser de votre hospitalité : mais si Mgr l'évêque de Valence veut bien m'en marquer le désir, je m'engage à le satisfaire.

***

Je considère le débat comme clos dans cette Revue. J'ajouterai seulement quelques mots au sujet de la reprise des relations entre la France et le Vatican. Mgr de Valence semble croire que la Revue de Paris, *en attaquant le pape Benoît XV, a voulu empêcher l'ouverture des négociations à ce sujet. Des journaux ont exprimé cette opinion. C'est une erreur ; en ce qui me concerne personnellement, je désire depuis longtemps que les relations entre le Saint-Siège et la République française soient rétablies.*

E. L.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LES SAUVEURS DU MONDE,
par Jean Vignaud.

Le premier des récits qui composent ce volume a paru dans cette *Revue* même, où l'on apprécia sa haute tenue littéraire et la remarquable progression de l'intérêt dramatique qu'il dégage. Le reste du livre est du même ordre, âpre, émouvant, tragique comme la guerre elle-même. L'auteur ne répugne point au réalisme, mais ce réalisme est magnifié par la souffrance et l'héroïsme des « Sauveurs du monde », c'est-à-dire des soldats et des chefs qui ont trouvé en M. Jean Vignaud un peintre digne d'eux.

AMÉRIQUE LATINE ET EUROPE OCCIDENTALE,
par Gaston Gaillard.

Dans le plan offensif dont l'exécution devait lui livrer les marchés du monde, l'Allemagne faisait une large place à l'Amérique latine. La guerre européenne, en les libérant de cette hégémonie progressive, devait modifier profondément la politique des nations sud-américaines. Comment en ont-elles compris le sens, quels contre-coups les batailles d'Europe ont-elles provoqués en Amérique centrale, en Argentine, au Brésil surtout, qui dès le début fut « ententophile »? Toutes ces questions sont traitées avec compétence et clarté dans le livre de M. Gaston Gaillard qui marque bien l'importance des affinités entre nations latines.

LA MÉCANIQUE,
par Léon Lecornu.

L'ouvrage expose les principes de la mécanique moderne. Après avoir montré comment elle se relie à la géométrie et résumé son histoire, M. Lecornu passe en revue les notions directives et les théorèmes fondamentaux de la statique et de la dynamique. Il retrace ainsi le développement des grandes idées newtoniennes, mais sans dissimuler que des travaux récents ouvrent la voie à de nouvelles théories susceptibles de transformer nos conceptions de la matière et de la force. Discutant les profondes formules de Poincaré, il se rallie à une philosophie plus réaliste que celle de l'illustre savant. Les principales applications de la mécanique sont envisagées dans un dernier chapitre.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848,
par Gaston Bouniols.

Ce volume suit les événements de 1848 en marquant avec clarté leur enchaînement. S'étant efforcé de résoudre la question du chômage en même temps qu'il établissait le suffrage universel, charte démocratique, le gouvernement ne put éviter la crise de juin, qui eut pour résultat la République bourgeoise : la Constitution que celle-ci élabora devait être bientôt rendue caduque par l'entrée en scène de Louis Bonaparte. M. Bouniols fait avec raison une large place dans son histoire à l'œuvre politique, sociale, économique, de cette période, si riche en initiatives démocratiques, un peu hâtives mais fécondes ; la troisième République s'est souvent contentée de les reprendre en les développant avec plus de sens pratique, et M. Bouniols établit à ce propos de judicieux rapprochements

LES PERMISSIONS DE CLÉMENT BELLIN,
par Jean-Louis Vaudoyer.

Le nouveau livre de M. J.-L. Vaudoyer n'est point un roman de guerre, bien que l'action soit encadrée dans la guerre et dénouée par la mort de Clément Bellin au front. C'est un récit curieux un peu fantastique, où la réalité prend la couleur du rêve et qui par son étrangeté, sa poésie mystérieuse et l'imprévu hardi de ses péripéties, aurait plu à Barbey d'Aurevilly. Par moment, c'est presque un cauchemar. Nous en avons dit assez pour donner au lecteur le désir de connaître par lui-même cet ouvrage d'un écrivain profondément artiste que le public de cette Revue a pu apprécier.

MES QUATRE ANNÉES EN ALLEMAGNE,
par l'ambassadeur James W. Gorard.

Ces mémoires de l'ambassadeur américain n'ont pas été écrits, comme le sont d'ordinaire les livres de ce genre, en manière de passe-temps et pour l'amusement de quelques curieux; ils ne sont pas le produit du désœuvrement d'un fonctionnaire en congé : ces pages s'adressaient au peuple américain encore neutre; elles ont eu pour but de lui faire comprendre, par de larges tableaux simplifiés et appuyés, ce qu'était le militarisme, le régime des castes, et de le renseigner, afin qu'il en tirât des conclusions nécessaires et immédiates, sur le formidable danger que représentait la machine de guerre allemande.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.